

ESSAIS

MICHEL CHIHA

ESSAIS

II



ÉDITIONS DU TRIDENT
BEYROUTH

1952

MICHEL COMTE

ESSAIS



Tous droits réservés pour tous les pays.

Copyright 1952

*POÈME OCCASIONNEL
EN GUISE D'INTRODUCTION*

*N*OUS prenons la forme du fruit mûr, de l'arbre au bout de sa croissance; mais qui fut jamais plus près des marches héroïques, des signes de l'amour, de la beauté des lignes, de la source des larmes?

En nous la pensée qui s'étend éveille un cœur nouveau; la création se fait immédiate, la raison, attentive; et sensible, l'éternité, cette absence du temps.

Qu'est-ce que mûrir et vieillir quand le printemps est sur l'horizon et que notre voix l'appelle, prince silencieux qui fait et qui refait la vie?

Au delà de nos années moyennes, voici pour nos poumons un souffle plus lointain qui ne s'épuise pas.

Est-ce fléchir, quand l'âme monte? Quand les figures de demain s'organisent et dansent? Quand la victoire ailée surgit, sans défaillance, de ce qui est transparent en nous?

Lumière, vie, ardeur de l'ombre même, mondes connus ou devinés, quelle plénitude gonfle nos artères, moins souples dans un corps qui se rebelle, parce qu'il a ce nombre d'années qui veut qu'on mesure désormais ses pas?

Il n'est pas sous le ciel de jeunesse plus prompte que celle qui ne nous quitte pas, jeunesse du diamant dans le rocher, ou du rubis passionné où coule un sang que rien ne peut refroidir.

Tels, le jour et la nuit et le rêve et le chant, et la soif illimitée d'une eau claire, et ce désir de possession du Principe que rien n'apaise, émeuvent en nous un cœur plus chaud que ce qu'il fut quand nous avions vingt ans.

LE SORT DES ROIS

*«For God's sake let us sit upon the ground
And tell sad stories of the death of kings.»*

(Shakespeare — *Richard II*)

LE sort des rois se joue en maint pays, Grèce, Italie, Yougoslavie, Espagne... La vieille Autriche, terre impériale, est morte avec l'empereur.

Georges, Humbert, Pierre, Otto, Juan, petits neveux d'Hamlet, princes dont le destin est mis aux voix ou fixé pour longtemps dans l'exil et l'attente, l'Europe, au sud, se passionne et s'agite pour et contre eux; de même qu'il y a dans les pays forestiers des gardes qui veillent sur les vieux arbres et des bûcherons qui les abattent.

Parce qu'une famille royale est l'image des familles d'un peuple, un triomphe de la tradition sur le hasard, un lien naturel dans le temps, des foules sans mémoire la haïssent et la condamnent. Mais quel roi de nos jours sera plus inquiétant que l'homme qui arrive par l'effet de la force ou du nombre?

Une famille royale, comme les monuments publics, comme les rivières et les montagnes appartient au patrimoine d'une nation. Si elle est vraiment ancienne et royale, elle ne fait aucun tort au mérite. Elle met un frein à l'ambition et à l'envie. Il faut, il est vrai, pour comprendre cela, une haute civilisation.

Au sud de l'Europe, les rois sont discutés ou chassés; mais voyez, comme au nord, les politiques les plus avancées acceptent sans hésiter l'institution et le symbole: Londres, La Haye, Bruxelles, Copenhague, Oslo, Stockholm. Les pays du Nord sont pour la monarchie, alors que les Latins et les autres l'insultent et la rejettent. Cette différence entre le sud et le nord, cette contradiction dans le choix, cette divergence dans la passion, n'est-ce pas le signe que le nord *devenant plus social devient plus royal*, au sens de la famille, tandis qu'au sud, à la monarchie, c'est l'anarchie qu'on oppose?

La monarchie contemporaine se conserve, il semble, par le froid. Les climats tempérés devraient l'élire par un effort de raison. Aux pays chauds qui craignent la tyrannie, il est naturel qu'elle paraisse un danger.

Mais, le paradoxe reste entier. Les pays qui chérissent leur roi sont ceux que l'anarchie ne menace pas.

Les autres, auxquels la monarchie conviendrait, n'en veulent pas parce qu'ils redoutent le tyran.

Nous ne disons pas de la monarchie qu'elle est bonne pour tous les pays. Ce serait une sottise erreur. Il en est pour lesquels il serait ridicule d'y songer, simplement parce qu'ils sont nés ou qu'ils ont grandi sans elle. Mais on peut proposer la loi que voici: *la monarchie subsistera le mieux, et comme un bienfait, dans le pays où chaque citoyen se sent roi.* Il n'y a plus place dans ce cas pour l'envie. Ce n'est pas la rage de l'égalité qui fait cette sorte de citoyens, c'est l'élévation du caractère et de l'âme.

14 Mai 1946

UNE COMMÉMORATION

ON voudrait n'en parler qu'avec enthousiasme, mais l'évidence est contre la légende. Le grandissime événement qu'on commémorerait hier se heurte au scepticisme et à la mélancolie.

«Victoire de Samothrace» disions-nous l'an dernier. Toute belle et mutilée. A vrai dire, on la croyait moins blessée, moins impotente.

D'Angleterre, un ami qui est un esprit incisif et un épistolier charmant nous écrivait l'autre jour: «Une chose triste à propos de cette parade de la victoire (Victory Parade), c'est que, pour autant qu'il est possible de s'en rendre compte, personne n'en veut, ni les troupes qui vont défiler, ni les civils qui vont les voir défiler. Personne ne se sent très victorieux en ce moment».

Et ne vous croyez pas devant quelque âme faible, quelque citoyen sans courage. Il s'agit d'un homme mûr et qui pendant toute la guerre a porté honorablement l'uniforme.

La victoire de l'an dernier, pour immense qu'elle soit, a rejoint les ombres des choses incertaines.

On voit qu'elle a été aussi tragique que la défaite; qu'à part les dégâts matériels, elle a fait chez les vainqueurs, à travers d'énormes brèches sociales, morales, sentimentales, des ruines démesurées.

Nous ne voulons pas sous-estimer la victoire. Nous en serions nous-même attristé plus que personne. Le grand V est devant nos yeux avec ses ailes ouvertes; et tous les chants de la lutte, et toutes les clameurs du triomphe. Mais quelles illusions pourraient quelque chose contre la vérité?

A quoi servirait de se payer de mots, de tenter de se persuader que, pour avoir supprimé trois empires, la terre s'est donné de meilleures chances de bonheur?

Mais il serait malheureux d'atteindre les hommes dans leur espérance le lendemain d'un tel jour. Aussi, n'est-ce pas ce que nous voulons. C'est, au contraire, ranimer la foi en autre chose que des chimères. C'est dessiller les yeux. C'est expliquer enfin que le sentiment d'une victoire est quelque chose de personnel et de profond que ne peuvent remplacer les feux d'artifice et les marches guerrières.

Il n'y a plus qu'une victoire qui vaille: c'est de ne pas succomber à la tentation et d'être délivré du Malin.

9 Juin 1946

CHATEAUX EN ANGLETERRE

LES châteaux en Angleterre, les belles demeures historiques que leurs propriétaires sont en train d'offrir à la nation, ne se comptent plus.

Un comité national en a la gestion, et ce sont les œuvres scientifiques, scolaires, sociales, philanthropiques qui en disposent.

En Angleterre comme en France et partout en Europe, rares sont ceux qui peuvent garder pour leur plaisir les maisons seigneuriales d'autrefois, entretenir un parc et de beaux jardins, maintenir le train de vie qu'il faut pour ces belles choses.

Les sacrifices de la guerre ont interdit cela et c'est tout un passé qui s'en va.

Mais ce ne sont pas toujours ceux qui ne peuvent plus conserver leurs châteaux qui s'en dessaisissent. En Angleterre, le mouvement est général. C'est une course à la munificence. Les dons princiers se multiplient. *Bientôt, de tous les châtelains, le peuple anglais sera le premier;* et ce sera peut-être le temps d'une nouvelle chevalerie.

Cela vaut mieux, n'est-ce pas? que de brûler les châteaux et, au nom de l'égalité, *de détruire une civilisation merveilleuse sous prétexte qu'elle n'est pas à la portée de tous.*

La caractéristique de notre époque dans les pays les plus avancés, c'est une montée du peuple à la suite de ses élites, qu'il s'agisse des seigneurs de la terre ou de ceux de l'esprit.

Pour y aider, les seigneurs anglais ont su se comporter comme des terriens dignes de ce nom et, pour simplifier le problème, simplifier leur vie.

Si c'était partout cela, ce serait admirable.

Ailleurs, ce sont follement les pires instincts qu'on réveille. Mais, là où on fait de la révolution le moyen permanent et le but, c'est contre le peuple qu'on se dresse, ce sont les chances du peuple qu'on détruit.

Nous imaginons avec émotion ces châteaux d'Angleterre, splendides au milieu des pelouses ou des grands arbres, mis au service d'une université, d'un musée, d'un institut scientifique, d'une corporation, d'une œuvre méritante, mais toujours habités avec dignité, avec noblesse, et contribuant à ennoblir un peuple qui ne trouve pas étonnant qu'un homme qui en est digne devienne un lord sans humilier pour cela autour de lui qui que ce soit.

Apprenons au peuple à aimer ce qui est beau: c'est une façon heureuse de le familiariser avec la grandeur et d'élever le niveau de ses rêves.

11 Juin 1946

LE PARFUM DE ROME

IL faut six heures de vol pour aller, par Istres, de Paris à Rome. En ce moment les avions sont américains et ils sont militaires.

Les yeux encore remplis des Tuileries et du Louvre, on roule déjà sur la Voie Appienne; et, dans Rome, les premiers monuments qu'on rencontre, c'est un St. François d'Assise de bronze, le «poverello» prêchant, puis la majesté de Saint-Jean de Latran, «église mère» des églises de la Ville et de l'univers.

Les rares blessures de la guerre à Rome sont suburbaines: la région de St-Laurent-hors-les-Murs. Plus loin, dans les Monts Albins, à Frascati, par exemple, dans le paysage boisé, les ravages sont grands et le vin blanc de Frascati ne suffit pas pour apporter l'oubli.

Malgré les jeux et les chants du quinze août, «ferragosto», grande fête populaire, on sent qu'il faut à l'Italie d'autres baumes que le vin et les plaisirs champêtres.

L'Italie sort d'un rêve grandiose, tout endolorie; mais les Italiens montrent peu leur désillusion; ils en éprouvent une sorte de pu-

deur. Avec leur gentillesse de toujours, ils sont pleins de vie, ils sourient, ils gesticulent et ils chantent.

L'Italie après un immense effort pour tenter de revivre son passé romain s'est mise à ressembler à une grande dame fatiguée d'une longue carrière sociale orageuse et splendide; et qui attend, des hommes, une courtoisie qui se fait moins fréquente. Mais, à Rome, on est toujours comme écrasé par la grandeur. La masse des monuments, la pureté des lignes sont telles qu'elles conservent à la Ville une allure impériale.

Les Américains, à Rome, sont comme les habitants d'une autre planète. La «république» italienne elle-même n'a pour eux que la valeur désuète de celle des doges à Venise ou à Gênes. Leur esprit démocratique ne s'en accommode pas tout à fait.

Par-dessus tout cela, il y a à Rome le Pape et le Vatican, le représentant visible du «royaume» invisible et la Capitale de la Chrétienté et de sa civilisation. Or, ces valeurs, dans la ruine du monde, ont encore grandi. Parce que tout se nivelle autour d'elles, elles se font voir de plus loin. Elles sont, plus que jamais, la «lumière» de ce monde; et c'est seulement à leur chaleur qu'on retrouve des raisons de vivre.

Nous gardons de Rome, avec des sentiments exaltés, des souvenirs inoubliables; et nous en rapportons, pour notre pays, des certitudes et des promesses sans prix. L'Eglise, pour s'être établie providentiellement à Rome, garde une manière de nostalgie des lieux où elle est née; et le Liban est pour elle un lieu d'élection, rempli des parfums de l'Ancien Testament et du Nouveau.

Quand il s'agit du peuple libanais, sur les lèvres du Saint-Père reviennent sans cesse, avec des bénédictions, des mots d'amour...

Nos dernières images de Rome, c'est, avant la Sainte Thérèse du Bernin (à deux pas de notre hôtel), «évanouie d'amour», là-bas sur le Janicule, dans l'église de St.-Pierre-aux-Liens, le Moïse de Michel-Ange: deux chefs-d'œuvre de l'héroïsme et de la passion, deux infinis...

27 Août 1946

PROPOS PERDUS

Nous faisons les mêmes gestes la vie entière. Les saisons et les jours nous trouvent sur les mêmes chemins. Et nous quittons sans cesse quelque chose que nous pourrions ne retrouver jamais.

Pourtant nous sommes pleins de projets et de désirs. Fatigués de ce que nous faisons et de ce que nous sommes, nous rêvons d'une fuite que nous espérons en vain.

Ainsi progresse notre destin dans la conscience obscure ou claire de la lumière et de la nuit. Ainsi nous vieillissons, humbles ou humiliés, arrachés aux choses ou détachés d'elles.

Et si nous nous mettons à la recherche du temps perdu, si nous retrouvons, les uns après les autres, tous les instants de notre vie, il s'en dégage une vague tristesse.

En roulant sur la grande route, dans la douceur matinale d'octobre, nous songeons à cela comme nous y songions hier et l'autre jour, comme nous y songeons depuis longtemps, en face des complications croissantes de tout.

La science de l'homme a dépassé l'homme. La notion du bonheur est provisoirement

perdue. Les sociologues ont gâté la nature. Ils n'ont pas compris le drame de la statistique et l'horreur du numérotage indéfini des humains. C'est d'une monotonie accablante.

Et le peu de fantaisie, le peu d'indépendance réelle qui nous reste, est sacrifié à une loi d'airain.

Le rythme même de la vie est ainsi brutalisé par les doctrines du temps. Tandis que nos gestes familiers sont l'image du recommencement et de la patience, des violences secrètes nous prennent à la gorge à mesure que, d'une retraite de montagne, nous descendons vers la ville, inquiet du mal qu'y fera aujourd'hui la prétention de réformateurs inhumains.

Il n'y a pas encore de formule sociale qui vaille pour toute la terre. C'est parce que certains croient faussement qu'il en existe une que nos sentiments et nos pensées, paisiblement et naturellement exprimés, sont bousculés jusqu'à l'anarchie et jusqu'à la mort.

8 Octobre 1946

*L'APPEL AU TRAVAIL
DE M. LÉON BLUM*

« *L*A loi de 40 heures demeure tout naturellement en vigueur mais 8 heures supplémentaires... doivent normalement s'y ajouter. Les 40 heures sont une semaine légale, les 48 heures une semaine normale».

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont dites! M. Léon Blum vieillissant exalte le travail et la nécessité du travail. Quel monde nous sépare des «grèves sur le tas» et des bienheureux «loisirs»!

Le travail sans joie, sans beauté, peut être une tristesse. Mais il dépend des gouvernements et des hommes de l'ennoblir et d'en faire un chant: d'incorporer à ce que font nos mains de la musique et de la lumière.

Pourquoi tous nos travaux, et d'abord les plus durs, ne se feraient-ils pas au chant des violons et des grandes orgues? Pourquoi ne pas descendre jusqu'au fond des mines les appareils harmonieux de ce siècle qui donnent bonheur et courage et qui libèrent?

M. Léon Blum luttant contre la hausse des prix et contre les éléments demande aux Fran-

çais un surcroît de travail. Assez de cabaret, d'heures oisives, de misère frondeuse et de pensées malsaines! Le travail est un remède, une fin en soi. *Aucun effort n'est perdu*. Un peuple appliqué au travail, sans mesurer les minutes, sans même compter les heures, un peuple déterminé à créer encore et davantage, ne peut pas, si éprouvé qu'il soit par la guerre et par le malheur, ne pas retrouver les beaux jours.

La nouvelle version de M. Léon Blum, le dernier état de la question, vaut pour la terre entière. Pendant des années, un autre enseignement s'était élevé contre la tradition, contre l'évidence; une attitude qu'on disait humaine et qui était arbitraire et mortelle: l'attitude des bras croisés, des alcools nombreux, des discours et des fumées, devant la montée des exigences et des illusions.

Nous savons pourtant que rien ne repose d'un travail autant qu'un autre travail; pourvu qu'on sache faire du changement un divertissement et un plaisir. Car, lire, faire de la musique, s'exercer au tir, cultiver son jardin, c'est travailler encore. Ceux auxquels nous devons l'emploi de nos loisirs font, professionnellement, eux, ce qui est pour nous distraction et délassément.

Même sans la moindre voix, nous nous obstinons à chanter, cependant qu'un maître de chant se fatigue et se lasse.

Tout est variété et mesure. «L'ennui naquit un jour de l'uniformité».

M. Léon Blum, sur le déclin de l'âge, peut faire plus de bien à la France qu'il ne lui fit de mal avec ses chimères d'antan.

Le socialisme français a cessé d'être le clavier des songes. Le soleil et la vie ont de ces revanches.

4 Janvier 1947

LA FIN DES DEMI-DIEUX

LA mort ignominieuse des chefs nazis fait penser à l'histoire d'Esther. Voici l'heure du supplice d'Aman et du triomphe de Mardochée: «*Et son poteau sera de cinquante coudées*».

Les Allemands aryens condamnés, la chronique, injuste, dira qu'au fond c'est par les Sémites qu'ils ont péri; et que leurs violations du droit naturel et du droit écrit, si éclatantes soient-elles, ne les eussent pas conduits à la mort sans leur persécution des Juifs.

On tremble, en effet, à se répéter le chiffre qu'on donne des Juifs qui sont morts dans les geôles de l'Allemagne. Trois millions au moins... C'est effroyable. Et on ne comprend pas qu'il se soit trouvé assez de bourreaux pour supprimer froidement tant d'hommes, de femmes et d'enfants.

Les théoriciens de la race, Rosenberg en tête, sont allés au bout de leur dialectique démente. Ils se sont endurcis au point de supprimer en eux toute sensibilité et tout amour. Et, ils ont modelé finalement leur peuple à leur image.

La première aberration de Goering et des autres, c'est d'avoir mis la race germanique non seulement au-dessus de toute race, *mais au-dessus de toute loi*; d'avoir admis par privilège tous les excès, pour substituer par tous les moyens le règne de l'Allemagne au royaume de Dieu.

Depuis la révolte des anges on n'avait vu, nulle part, tant d'orgueil.

C'est la justification, par eux, de l'assassinat pour la raison d'Etat qui, à Nuremberg, a rendu la situation juridique des lieutenants de Hitler intenable.

Leur mort devenait peu de chose en face de tant de morts, de l'immense horreur des

campes de concentration, de l'utilisation sacrilège de corps humains suppliciés pour des besoins industriels. On a pu faire paisiblement en Allemagne du savon avec des corps d'hommes fondus et des abat-jour de lampes avec des peaux d'hommes écorchés.

Comment concilier ces choses affreuses avec l'Allemagne artiste et musicienne de la tradition occidentale, avec l'Allemagne des musées et des paysages?

Le drame de Nuremberg et son épilogue, c'est bien l'illustration de l'existence concomitante, en nous, de la brute et du génie, il faudrait dire, en un sens, du héros.

Ce que l'histoire retiendra de tout cela chacun le devine. Une comparaison avec les époques les plus reculées de l'humanité s'établira dans l'esprit des philosophes, de ceux-là qui savent qu'une civilisation, pour se maintenir, doit relever indéfiniment de l'esprit.

La théorie de la race et du sang, comme tous les matérialismes qui s'opposent à elle et qui lui survivent, ne peut aboutir qu'à la violence, à l'esclavage et à la mort.

17 Octobre 1946

UN RÊVEUR CRÉDULE

PARLANT aux Communes en faveur du service militaire obligatoire, M. Hugh Dalton, chancelier de l'Echiquier, remplaçant M. Alexander, ministre de la Défense nationale, indisposé, a dit des mots mélancoliques où l'on retrouve le climat de Shakespeare et l'accent d'Hamlet :

«Seul un rêveur crédule pourrait nier que nous vivons dans un monde dangereux...»

Dans la brume de novembre, à Londres, ce langage a dû donner le frisson à plus d'un. Et ce n'était pas l'homme responsable des armées qui s'exprimait ainsi, c'était le financier, professionnellement tenu à plus d'optimisme.

Il ne s'agit pas maintenant d'émouvoir davantage ses concitoyens et ses contemporains. Ce serait un péché de mettre plus d'appréhensions dans le cœur de chacun. Mais les faits sont tels, (et l'état des nations), qu'on s'en trouve troublé malgré soi. On n'imagine l'Angleterre instituant le service militaire obligatoire en temps de paix que vraiment acculée. Les Anglais (et les autres) ont assez de cela. Ils n'en peuvent plus. Les bombes éclatent encore dans leur souvenir et les fusées volantes

et les armes infernales de la fin de l'épreuve n'ont pas fini de les étourdir. Cependant, ils voient l'avenir comme engagé dans une mer de ténèbres. Et leur île, et tout le continent classique avec elle, ils les considèrent comme gravement menacés.

«*Seul un rêveur crédule...*» a dit M. Hugh Dalton. Il y a de braves gens, sans doute, entre les deux pôles, qui se figurent que les déclarations d'amour susciteront l'amour et que les paroles de paix assureront la paix.

Ce grand jeu de la paix, on a la peur profonde qu'il ne soit une vaste tricherie, un complot obscur. Ceux-là qui parlent le plus de la paix sont, peut-être, dans le secret, ceux qui la menacent.

Dans «*le monde dangereux*», dont M. Hugh Dalton s'inquiète avec raison, n'y aurait-il pas quelque appel de si vaste portée qu'il ébranle les hommes au point de leur montrer les dimensions de leur folie ?

— En novembre 1946, l'Angleterre gouvernée par le parti travailliste accepte le service militaire obligatoire. Il y a de quoi faire réfléchir les plus indifférents, les plus sceptiques.

Manifestement la terre n'a pas fini de trembler.

TRAGÉDIE ASIATIQUE DE L'EUROPE

E^N conscience, les exemples de vie politique et sociale que l'Occident d'aujourd'hui propose à l'Asie sont-ils moralisants ou démoralisants?

Nous parlons d'exemples pour ne point parler de règles de vie, *car, les règles de vie, il n'y en a plus.*

Le temps des fortes pensées, des fortes doctrines, des fortes disciplines est passé. Les «maîtres» parmi les laïcs de l'Occident, on ne les trouve nulle part.

L'Europe entière bouillonne comme un volcan en travail. Elle cherche sa voie et de telle sorte qu'elle n'a plus de directives à donner aux autres.

C'est le côté le plus tragique des jours que nous vivons.

Mais si l'Europe est dans ce trouble, est-ce une raison, est-ce une excuse pour le communiquer au Proche-Orient, au Moyen-Orient, à tout l'Orient en y déchaînant les passions, les colères et le désordre?

Il y a longtemps que nous proposons aux Européens *une trêve entre eux*, au moins de ce côté fraternel de la Méditerranée; un compromis qui serait profitable à leurs intérêts

collectifs et qui vaudrait à notre Orient une paix relative.

C'est comme si on parlait dans le désert.

La tragédie de l'Europe se poursuit sur nos rivages avec les fatalités du théâtre de Sophocle; une fureur aveugle défigure les traits des capitales du monde classique. C'est comme si Paris, Londres, Rome et Athènes, et tant d'autres cités illustres de l'intelligence et des arts, et, bien entendu, Moscou, prenaient plaisir à se donner des coups redoublés aux portes de l'Asie et à se blesser au visage.

L'Egypte est en fermentation, la Palestine est en guerre, la Syrie est livrée à des entreprises qui la minent, la Turquie subit des pressions muettes et l'Iran est livré aux jeux secrets et redoutables de l'intrigue et de la violence. L'Irak et l'Arabie séoudite sont travaillés par le pétrole, et la chétive, la désertique Transjordanie, par une mégalomanie pleine d'arrière-pensées occidentales.

Au Liban, nous voyons toutes ces choses avec la lucidité qu'il faut pour déceler leurs origines.

Pendant des siècles, l'Occident s'est présenté aux pays d'Orient comme un sauveur. Est-ce encore pour les sauver qu'il les précipite dans la discorde et qu'il les rend fous?

*AVANT L'ÉLECTION DU PRÉSIDENT
DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE*

ON va revoir un président de la République en France. C'est un événement non point français mais mondial. Non certes que le chef de l'Etat en France dispose d'assez d'autorité pour orienter la marche du destin; mais, symboliquement, comme on n'imagine Marianne que coiffée de son bonnet.

Pendant ces dernières années la République française a paru décapitée. Le caprice et la fantaisie des Français sont allés, dans un camp, jusqu'à vouloir supprimer le personnage paisible qui, pendant quarante ans, sous des visages divers, a incarné la République.

Mais la raison a prévalu et, à travers des précautions incroyables, les Constituants ont fini par maintenir un «chef de l'Etat» différent du «chef du Gouvernement». C'est sage. Un chef de l'Etat livré chaque jour aux controverses et aux mouvements des assemblées, cela peut mener loin.

On conçoit difficilement la France, dans son Union française et dans l'univers, sans le personnage auguste et débonnaire que, dans

les colères révolutionnaires et les accès d'égalité fébriles, elle a substitué à ses rois.

En France tout est diversité; nulle part au monde n'éclate davantage la personnalité du citoyen; nulle part la contradiction ne va plus loin, ni le goût du changement, ni la passion de l'inédit, ni l'horreur de l'ennui.

Cela explique un peu que l'existence même d'un président de la République du type connu ait été discutée avec autant d'esprit et d'impertinence. L'illustre personnage est, à peu près toujours, si terne, si effacé! Il paraît provincial dans la capitale de l'esprit et du goût, bourgeois à Paris, sédentaire à Rambouillet.

Mais les critiques superficielles n'ont pas convaincu la majorité. Et la France aujourd'hui va retrouver son président «moyen» comme elle s'était attachée à ce Français «moyen» dont M. Herriot fut l'inventeur et que la France extrémiste d'aujourd'hui s'est mise à détester.

Nous en sommes content pour la France. Une situation politique longtemps incertaine et obscure va se clarifier.

Un partage raisonnable de l'autorité va se produire qui assurera un équilibre, permanent ou précaire, et qui empêchera le pire. Dans l'intervalle, les Français réfléchiront et se remettront peut-être à s'aimer.

On imagine très bien dès ce matin le visage souriant et le pas feutré de M. Vincent Auriol sortant de Versailles pour se rendre à l'Elysée.

16 Janvier 1947

LE CHOIX DE L'OCCIDENT

EN ce moment de l'histoire universelle, l'Occident a le choix entre le meilleur et le pire. Il a devant lui une renaissance ou la mort.

De nouveau on parle des Etats-Unis d'Europe.

Un comité se constitue en Angleterre pour prêcher la bonne parole. Il se donne pour mission de rendre clair, par tous les moyens, que les Européens désunis périront. Parmi les évidences méconnues de ce temps, c'est la plus évidente.

Tout le long de ce siècle, la vieille Europe a cherché en Asie, en Afrique, à unir les peuples sous sa domination cependant qu'elle-même se divisait. Elle a désiré pour le reste du monde ce qui s'imposait d'abord à elle et pour elle.

Tous les malheurs collectifs, dans les temps modernes, ont eu pour origine la discorde

en Europe. Les guerres, les catastrophes, les douleurs sont venues de là. Et les héritiers authentiques des plus grandes civilisations se sont acharnés à s'entre-détruire pour en arriver au point d'anémie et de misère où ils sont.

Pourtant, toute cette Europe d'Occident a le même visage ou des ressemblances saisissantes.

Les mœurs, la vie sociale sont à peu près partout les mêmes. Les arts, les sciences, l'enseignement se manifestent de la même façon. Les grandes idées et les grands hommes, les doctrines politiques et les formes matérielles de la vie paraissent interchangeable. Les capitales ont les mêmes monuments, les édifices les mêmes façades; les passants, les mêmes vêtements et les mêmes traits. Et la diversité des langues est loin d'être un obstacle, dès l'instant que beaucoup d'Européens trouvent en elle, à bon droit, un enrichissement et un levain pour l'intelligence.

Tout, le raisonnement, les lois, les traditions, les faits, tout convie l'Europe d'Occident à ce rapprochement décisif sans lequel elle ne serait plus rien devant de plus grandes puissances.

Et c'est l'intérêt supérieur de ces grandes puissances (qui de tant de façons procèdent de

sa substance), que l'Europe, politiquement et socialement, ne se désagrège pas.

Les Anglais qui travaillent à la construction de cet édifice sont plus raisonnables que leurs compatriotes qui manipulent avec si peu de logique et de prévoyance le Moyen-Orient; sous prétexte de l'unir, ils lui proposent avec allégresse de renoncer à sa personnalité, à son originalité, à sa raison d'être.

Il y a plus loin, quand même, entre l'Egypte moderne et la Turquie moderne qu'entre l'Angleterre, les Pays-Bas, la Belgique et la France. Il y a plus loin entre la Syrie et l'Iran qu'entre l'Italie et l'Espagne. Et l'Allemagne est plus près de ces derniers pays que les peuples de l'Afrique Orientale de ceux de l'Inde.

De telles remarques viennent tout naturellement à l'esprit. D'autres, aussi pertinentes, pourraient être faites. Ce que M. Churchill et son comité recommandent à l'Europe, c'est le salut pour le présent et une certitude de résurrection.

On y arrivera, de quelque façon qu'évoluent les choses, parce que les nécessités de la vie auront raison des lenteurs, de l'aveuglement et de l'obstination des hommes.

LA POSITION DU SAINT-SIÈGE

PARMI les forces de ce monde, spirituelles et temporelles, la position du Saint-Siège se détache avec netteté.

Pour constater que rien d'équivalent n'existe maintenant en ce monde, il est facile de faire par la pensée le tour de la terre. Partout c'est le trouble, l'incertitude, l'inquiétude, la confusion.

Partout, ce sont des conversations sans issue, des discours sans lendemain. Les formules précaires que les politiques et les sociologues proposent, vieillissent à peine nées et deviennent caduques avant qu'on ait pu en faire l'expérience. Partout, le fléchissement des systèmes s'accuse.

L'intelligence des hommes est au-dessous d'une tâche qui la dépasse et les lumières les plus réputées n'éclairent plus. C'est comme les lampes des vierges folles.

Mais, en même temps, chaque fois qu'il le faut, la voix tranquille du Pape montre leur chemin aux nations. Cette autorité qui ne veut rien qu'au service du divin, puise dans sa doctrine et dans sa tradition les vérités qui peuvent sauver le monde.

A une humanité littéralement impotente, elle apporte les grandes règles de la charité et de la justice; à des législateurs perdus dans leurs propres lois, elle offre la solution permanente de l'espérance et de la vie.

Il faut reconnaître impartialement que dans le désordre, dans la contradiction et dans le choc des préceptes et des préjugés, on ne trouve plus rien de solide et de réconfortant que cette attitude éternelle. Une attitude qui vaut pour l'humanité entière. Pour s'en persuader, il n'est même pas nécessaire de croire. Il suffit de voir, d'accepter l'évidence.

Dans ce qui relève du Saint-Siège, une paix profonde règne. Sa juridiction fait du sacrifice un avantage et du détachement un bien.

Tout ce pour quoi les ambitions humaines sont en lutte, l'Eglise enseigne de le considérer comme fugitif et secondaire; et elle met au-dessus de nos lois, l'amour de Dieu et l'amour du prochain, qui sont les sources de la paix.

Comment ne pas revenir à ces choses? Comment ne pas les offrir comme un moyen de gouvernement, à la soif amère, à l'esprit désabusé des maîtres de la politique?

29 Janvier 1947

LE DÉSORDRE QU'ON NE VOIT PAS

Avec les nourritures matérielles, il faudra bien que quelque autorité morale universelle se mette à s'occuper des nourritures intellectuelles des peuples.

De nos jours, dans ce domaine éminent, c'est, à peu près partout, le désordre et l'anarchie. Imprime qui veut, et ce qu'il veut. La vente des poisons est réglementée; mais pas celle des écrits empoisonnés. Et la folie et la sagesse logent à la même enseigne.

Un jour, quelque contrôle des dérèglements de la pensée s'imposera aux hommes. Ce qui nous fait l'écrire, c'est par-dessus tout l'amour de la liberté; car rien n'enchaîne comme le sophisme et comme le mensonge. Nous devenons involontairement les prisonniers de théories et de formules dont la substance nous échappe.

Rien n'asservit nos facultés les plus nobles comme les séductions d'une psychologie dirigée vers la domination. Et dans ce siècle le mal qui se fait est plus souvent conscient qu'inconscient.

Une propagande politique et sociale a pour objet final de nous faire penser *comme le veulent ceux qui la dirigent*. Par leur fait, nous prendrons longtemps l'imposture pour la vérité, une mauvaise cause pour une cause juste et notre vie s'épuisera dans la confusion.

Ce qu'on propose quotidiennement à notre lecture est devenu si vaste qu'il nous est impossible d'en juger sans témérité.

Notre esprit critique ne connaît plus la profondeur. En nous résignant à n'être que superficiels nous acceptons d'être injustes.

Ce que certains hommes enseignent aux autres hommes, il paraît naturel qu'il fasse l'objet de quelque examen, que des gens informés disent ce qu'ils en pensent.

C'est exactement la raison qui nous fait interdire des livres à nos enfants.

La véritable école n'est plus l'école, c'est la rue, ce sont ses affiches et ses hasards. Pendant que l'usage de l'opium est interdit, rien de ce qui est attentatoire à l'esprit et à l'âme n'éveille l'inquiétude des censeurs.

Il est temps que la liberté authentique soit défendue; la liberté dans l'équilibre de nos facultés et de notre vie.

PROPOS PERDUS

UNE lassitude naturelle finira par avoir raison des difficultés immenses de l'après-guerre.

Ce n'est pas qu'il faille opposer une solution fataliste aux grands problèmes qui se présentent. Mais, lentement, quand même, la réalité se dégage et la vérité sort du puits toute nue.

Pendant que les hommes politiques se battent les flancs pour organiser les affaires de ce monde, la nature opère par des moyens irrésistibles. Car le temps révèle la fragilité des constructions illusoires et l'expérience ruine les plans que la logique ne défend pas.

Les complications de la politique universelle se manifestent depuis quelque temps sur la scène du Proche-Orient. Un peu plus tard, elles changeront de théâtre. Le propre de l'homme est de se créer des ennuis, inlassablement, de toutes les manières et partout.

Dans ce qu'on appelle la «production» de notre temps, la fabrication des soucis et du malheur est au tout premier plan. De tous les alcools et de tous les poisons que nos alambics

distillent, c'est le plus abondant et le pire. L'intelligence humaine n'est pas arrivée au stade d'équilibre qu'il faudrait pour dominer sa propre malfaisance.

Très certainement, des hommes en nombre impressionnant qui orientent et désorientent l'opinion ne savent pas exactement ce qu'ils font. Ils ne voient pas les suites un peu lointaines de leurs discours et de leurs actes.

Ce sont les paix boiteuses qui font les guerres. Ce sont les ambitions des civilisés qui détruisent les civilisations. Et ce sont les hommes d'Etat qui désorganisent l'Etat.

Chaque génération pourrait faire avec amertume le procès de la précédente et discuter ses passions, ses excès et ses erreurs.

Dans cent ans d'ici, la terre aura, qu'il nous plaise ou non, un autre visage. Elle aura marché, toute seule au besoin, dans le sens d'un regroupement de l'humanité dispersée.

S'il y avait une sagesse ici-bas, un événement d'une telle grandeur serait davantage préparé que subi.

Il ne paraît pas que ce soit le cas.

7 Février 1947

LES TRAITÉS DITS DE « PAIX »

LES traités de paix signés avant hier, à Paris, révèlent déjà la précarité de la paix. Qu'est-ce que cela veut dire : signer *en protestant* ?

Un traité de paix n'est jamais un acte absolument libre du côté du vaincu. La défaite et le malheur pèsent sur le consentement. On signe en gémissant, parce qu'il n'y a pas d'autre issue; et l'heure de la paix, au fond des consciences, est souvent l'heure de la colère et de la haine.

Si la liberté est, comme on l'affirme, le premier élément du consentement, elle n'existe pas entre vainqueur et vaincu; (comme entre pays protecteur et pays protégé). Dans la branche du droit qui s'occupe de ces matières, il y a, depuis toujours, une imposture.

La vraie paix, c'est une autorité désintéressée, un pouvoir arbitral qui peut en décider. Il n'est pas vraisemblable que, de la discussion entre celui qui a triomphé et celui qui est à sa merci, résulte un accord susceptible de durer; à moins d'imaginer cependant chez le vainqueur une générosité exceptionnelle, une sagesse surhumaine.

Si l'Allemagne en 1870 n'avait pas arraché à la France deux provinces, les deux guerres mondiales du XXème siècle eussent peut-être été évitées. Un autre équilibre, en effet, pouvait se concevoir pour le monde.

Le point de départ des guerres, c'est presque toujours une paix mal faite, une paix établie sur la force.

Jusqu'à ce que la terre entière obéisse à un pouvoir unique, à une autorité universelle, *la seule ressource est de tenter de donner aux peuples, de leur plein consentement, un juge qui soit étranger à leurs querelles.*

Les différentes paix signées l'autre jour à Paris, dans le salon de l'Horloge, ressembleront à celles qui les ont précédées. Sous les paroles conciliantes et les politesses, il y avait, sans doute, des flots d'amertume et une montée des larmes. Ce n'est pas ainsi que la paix se fait, que l'ordre succède au désordre, que l'humanité se construit, que nos sentiments s'a-paisent et que les arrière-pensées renoncent à leurs pièges.

Et les assemblées des nations, les assemblées souveraines, les assemblées justicières, nous les voyons frappées des mêmes infirmités. On y vote avec ses clients comme on appelle des vassaux; ce n'est pas la conviction qui dé-

cide et le vote n'est individuel qu'en apparence ; c'est un vote collectif, comme, sous l'ancienne monarchie, dans les états généraux on votait « par état ».

Il n'y aura point de paix tant qu'il n'y aura pas un arbitre pour toute la terre (ou pour cette partie de la terre qui tient l'autre dans sa dépendance).

On cherche en vain le juge suprême à Washington, à Londres, à Moscou. Les petites nations sont insuffisantes, pour des raisons toutes humaines ; on l'a constaté en 1939, lorsque la reine des Pays-Bas et le roi des Belges offraient vainement leur médiation...

Mais, peut-être, après des détresses nouvelles, reviendra-t-on à la seule autorité qui n'incorpore au droit ni passion, ni haine, au pouvoir dont le royaume « n'est pas de ce monde », à la seule Voix dont le seul souci soit la vérité et la paix.

12 Février 1947

A L'AGE DE MATHUSALEM

U^N prisonnier de l'âge du maréchal Pétain on n'en avait pas vu jusqu'ici.

On n'avait pas vu non plus, quelles que fussent les circonstances, un chef de l'Etat élu à son âge.

Le Maréchal (qu'on nous excuse de ne pas écrire, faute de temps, l'ex-Maréchal) est sur le point d'entrer dans sa 92ème année. On conçoit mal qu'il soit encore incarcéré et que Mme Pétain en soit réduite à demander à partager son sort. Le fait est un objet de stupéfaction pour l'univers.

De ce côté de l'eau, le cas Pétain nous a toujours étonné. Il nous a toujours semblé que, désigné pour remplir une certaine tâche, le Maréchal l'avait remplie exactement de la façon qu'on avait cru qu'il la remplirait.

Déjà en 1917, Raymond Poincaré le décrivait comme on l'a vu vingt-cinq ans plus tard. Déjà vers ce moment (et dans la gloire de Verdun) on critiquait l'attitude qui le fit désigner aux jours sombres de la débâcle.

Pendant qu'il triomphait à Verdun, on parlait du défaitisme du maréchal Pétain; c'est

une de ces histoires qui demandent encore à être expliquées.

En bref, le maréchal Pétain au seuil de sa 92ème année est prisonnier. Si personne ne se mêlait de l'affaire, il deviendrait, en prison, centenaire. Ce siècle a inventé la maison de correction pour les vieillards après avoir abandonné celle des enfants.

Le temps du paradoxe, on le voit, n'est pas fini et nous ne sommes pas au bout du déroulement des merveilles.

Si le goût de l'ironie subsiste en France, si l'esprit y conserve ses droits, si le Canard Enchaîné n'a pas sombré dans la mélancolie, il faut que quelque chose soit fait pour la libération du maréchal Pétain.

Et qu'à défaut des ministres, ce soient les chansonniers qui s'emparent de l'affaire.

Depuis les Burgraves, on n'a rien vu de plus retentissant.

15 Février 1947

CARNAVAL

TRADITIONNELLEMENT, avant le temps de l'abstinence, la folie réclame ses droits. Mais, de nos jours, on ne s'abstient plus que malgré soi, après le carnaval comme avant, par l'effet de la mauvaise administration de la planète.

Le carnaval, comme les fièvres païennes, est une revanche de l'instinct sur les disciplines. C'est le temps où il est admis qu'on se dérobe aux contraintes, le temps où l'on peut manifester légalement le goût du péché dont on porte, en soi, le désir.

Il ne semble pas que, maintenant, le monde ait des raisons de rire. Depuis des années il n'a ri que pour ne pas pleurer. Une suite de carnivals déments n'a apporté à l'humanité que des extravagances sanglantes. Maintenant les rêves pervers remontent avec l'amertume des alcools et les êtres humains trouvent une volupté à défier les lois.

Entre le carnaval et les Cendres, entre le pur et l'impur, il y a tout le drame de Baudelaire:

*«C'est le diable qui tient les fils qui nous re-
[muent].»*

Et si les maîtres de la vie spirituelle regardent le spectacle avec tristesse, ils en tirent argument pour montrer ce que nous sommes quand nous échappons à l'esprit.

Rien n'est plus tragique qu'un certain équilibre qui gouverne le monde. Des montagnes d'illusions alternent avec des vallées de larmes. Il n'est pas de joie nocturne qui ne soit facturée dès le matin. Il n'est pas de bonheur qui ne porte en soi les germes d'une angoisse ou d'une détresse.

Mais le carnaval est là avec ses promesses d'oubli, son heure de déraison. Nous le prenons pour ce qu'il est: un cortège de masques. Et nous regardons d'un œil indulgent la comédie de la joie dont les dernières répliques sont toujours celles du destin.

18 Février 1947

QU'IL FAUT SE SOUVENIR...

ET voici de nouveau les Cendres, l'image de ce que nous sommes.

Dans le domaine du sensible, la merveille qu'est l'homme se réduit à cette chose infime qui, à son tour, se dissout dans le vent.

«La matière demeure et la forme se perd».

A ceux qui pensent que tout s'achève avec cette cendre et cette poussière la foi oppose la tranquille affirmation de la résurrection et de l'infini.

Ah! qu'on nous le dise, qu'est-ce que la vie coupée de toute espérance? Qu'est-ce que l'existence de ce temps si elle porte en elle-même sa limite et sa fin? Et quelle législation suffira à dominer ce siècle désespéré que menacent ensemble l'envie, la haine et la souffrance?

Au milieu des agitations, la pensée que nous sommes ce peu de poussière grise et que cette vie est un passage, une halte, revient comme une caresse et comme un silence; et qu'après l'aventure de la naissance et de la mort, nous trouverons quelque part la paix qui est dans la nature et la lumière qui ne peut être qu'éternelle.

Une année après l'autre, les cendres nous sont imposées avec la brève méditation qu'elles appellent. La grande leçon vaut en politique comme en tout le reste. Aux ambitions désordonnées on doit la proposer, comme fait l'Église, une fois l'an, pour tenter d'obtenir que quelques folies se tempèrent.

Il faut vraiment que nous soyons devenus plus légers que cette cendre, pour nous égarer

dans des passions qu'un souffle dissipe, pour nous arracher à la sérénité réfléchie qui seule fait les cités et les lois.

Sur toute la face de la terre rien n'est plus inconséquent que l'attitude actuelle de la majorité des hommes et que le bruit qu'ils font.

Et dire que tout ce tumulte est poussière...

19 Février 1947

LA ROUTE DES INDES

Quoi qu'il arrive aux Indes, malgré tous les accidents, nous ne voyons pas cette partie du monde traiter finalement l'Angleterre avec indifférence.

Quand les troupes britanniques seront parties, quand la réalité du pouvoir et des responsabilités sera entre des mains hindoues, après une période d'exaltation et de dangers, il y aura un réveil de l'amitié de l'Inde pour l'Angleterre. Et un équilibre s'imposera à l'Inde comme à la Chine, entre l'Asie, l'Europe et le Nouveau-Monde; un équilibre qui aura pour point de départ des actes de sagesse.

Les Anglais restent un très grand peuple; et leur île, à l'extrême bout de l'Europe, de-

viendra peut-être, dans le futur lointain, un des lieux de résidence de quelque gouvernement fédéral à l'échelle de l'univers.

A travers une lenteur apparente, la politique internationale se développe irrésistiblement. *Une étape de la vie des nations se prépare qui, à travers le drame actuel des ruptures physiques, favorise un immense remembrement moral.*

Il y a encore beaucoup trop de chauvinismes, de vues étroites qui contrarient la marche du monde; mais, la force des choses, le poids des nécessités, le rythme de la vie auront raison de tout. *Un peuple, où qu'il soit, quel qu'il soit, à peine débarrassé d'un maître, cherchera naturellement un allié. C'est la règle.*

Quand il n'y avait pas d'Europe encore, quand l'Amérique n'était pas même un songe, l'Asie antique faisait une dure croissance dans les luttes sanglantes et dans l'anarchie. Que chacun s'efforce d'imaginer ce que serait, maintenant, la planète, si elle était réduite à ces trois puissances: la Chine, le Japon et l'Inde. C'est ainsi, par le raisonnement et par le contraste, qu'il faut faire à l'usage de l'Asie, la démonstration de l'existence des autres continents.

Il faut souhaiter pour l'Inde et pour l'Angleterre que Gandhi vive longtemps encore

Si une vieillesse vaillante et lucide est accordée à Gandhi, cet homme et ceux de son école épargneront à leur pays de vastes épreuves; et la route des Indes ne sera plus la route de l'éternelle discorde.

Les Anglais, engagés dans une réadaptation politique d'une incroyable ampleur, font maintenant, de leur côté, ce qu'ils peuvent pour éviter le pire.

22 Février 1947

ESPACE VITAL

Si les choses continuent d'aller comme elles vont, plus d'une nation se mettra à reparler bientôt «d'espace vital».

La théorie fameuse reprendra sa place au soleil.

En fait comme en droit, si le communisme vaut quelque chose, il vaut autant pour les nations que pour les individus. Et toutes choses égales, tels pays devaient, *en bonne justice sociale*, céder des terres à tels autres pour n'en nommer aucun.

Le vrai prolétariat c'est celui des nations qui, *en tant que nations*, étouffent chez elles;

celles-là qui crèvent à l'intérieur de leurs frontières. Ce n'est pas chez celles qui, disposant d'espaces immenses, ne savent pas les mettre en valeur ou n'arrivent pas à en tirer parti qu'il le faut chercher.

S'il est équitable qu'il y ait une répartition honnête des matières premières, il est raisonnable que les nations arrivent aux matières premières sans avoir à payer par-dessus le marché un tribut politique et moral, sans passer sous le joug.

Les paix qui se font ne tiennent pas compte de vérités élémentaires. Et réserve faite de la victoire et de la défaite, de la loi du vainqueur et de la loi du vaincu, les Anglais avec cinquante millions d'hommes dans leur île, les Belges, les Néerlandais, les Italiens avec cinquante millions d'hommes aussi dans leur péninsule, les Allemands devenus fourmilière, pourraient bien loger à la même enseigne.

C'est le grouillement de l'humanité en Europe qui a fait les colonies et les empires modernes. Avant la découverte du Nouveau-Monde, il en était à peine question; après la guerre de Sept ans, le Canada, perdu pour la France, ce n'était que «quelques arpents de neige».

Les paix qui se construisent, paix forcées s'il en fut, portent dans leurs flancs la désillusion et la guerre. A moins que l'ONU tout en-

tière, par un effort de raison et de compréhension, ne se mette à agir différemment.

Il y a une limite aux erreurs qui se commettent à présent dans le monde. Si la limite est dépassée, ce sera à brève échéance le malheur.

C'est folie d'acculer des peuples au désespoir, surtout si ce sont de grands peuples; et qui trouvent dans leur intelligence, dans leur courage, dans leurs disciplines la force d'affronter indéfiniment la mort.

Qu'on médite, — nous en prions chacun — *sur le sort des individus en ce moment et sur le sort des nations*. On verra combien le contraste est violent, combien les théories sont mensongères et jusqu'où va l'imposture.

25 Février 1947

LES MAUX DE CE TEMPS

QUAND les idéologues, quand les faiseurs de doctrines se pencheront davantage sur les régions et sur les peuples de l'univers, quand ils les connaîtront mieux, ils cesseront, s'ils sont de bonne foi, de préconiser dans le même moment, pour tous, la même loi sociale.

S'il y a quelque chose de clair dans le monde d'aujourd'hui, c'est que tous les hommes y sont malheureux. Et rien n'indique qu'à travers le malheur quelque espoir de soulagement soit près d'éclairer l'horizon.

Nous allons d'un désordre à l'autre, d'un abîme à l'autre. Tout se passe comme si, dans leur ensemble, les nations ne se contrôlaient plus. Partout la méfiance règne. *Il n'y a plus en face de gouvernements impuissants que des gouvernements tyranniques.*

D'un côté, c'est le doute qui ravage et qui ruine tout. De l'autre, c'est, sous le signe de l'égalité, un véritable esclavage.

Qu'on regarde à droite ou qu'on regarde à gauche, on a le spectacle d'une humanité désolée. Et quand, par chance et par hasard, on a la nouvelle, ici ou là, d'une détente, quand dans la solution d'un conflit quelque sagesse apparaît, on n'a pas le temps de respirer que de nouveau la difficulté renaît et que l'écueil surgit.

Sous des apparences belliqueuses ou bénignes, chacune des deux parties du monde fait à l'autre une guerre meurtrière.

Et c'est ainsi que les propagandes se font plus actives, plus insidieuses et virulentes.

De ce drame collectif, présenté fallacieusement sous un aspect humain et humanitaire,

la terre entière fait les frais. Sous prétexte de vouloir égaliser, en tout, les rations, on fait violence à la nature.

Pendant que la nature nourrit généreusement les espèces qui la peuplent (on n'entend pas parler de famine chez les insectes et chez les oiseaux), les hommes, avec tous leurs savants, toutes leurs bibliothèques et toute leur intelligence, sont dans la détresse.

C'est le brillant résultat d'un siècle ou deux de littérature sociale et de découvertes.

Et ce n'est pas le pessimisme qui nous fait écrire cela, c'est la raison. Les faits sont tels qu'on ne peut sérieusement les discuter. *La production universelle peut représenter aujourd'hui le décuple de celle d'il y a cent ans. Le nombre des hommes n'a pas triplé depuis ce temps-là. Et toute l'Europe et toute l'Asie manquent de tout, alors qu'il y a cent ans, il y avait encore du bonheur en ce monde.*

Peut-on tirer de là une leçon autre que morale? Peut-on proposer, pour sortir de la nuit, autre chose qu'une loi de charité librement consentie?

Qu'on y regarde bien: *partout le travail est devenu un travail forcé. Partout on a fait de l'effort humain qui est la chose la plus belle et la plus noble, l'équivalent d'une servitude.*

La vie, dont ce siècle attendait qu'elle se développât comme une harmonie et comme un chant, est en recul sur ce qu'elle fut au moyen-âge.

Pour ne pas sombrer dans de nouveaux naufrages, connaît-on un autre remède qu'une réhabilitation individuelle et collective de l'antique sagesse, qu'un retour au spirituel enfin ?

26 Février 1947

NATIONALISATIONS

DEPUIS que les «nationalisations» sont à la mode et qu'elles se multiplient, on voit se multiplier aussi le nombre de leurs détracteurs. Qu'il y en ait de mal intentionnés, nous n'en doutons pas; mais il y en a aussi de prudents et de raisonnables. Et ces derniers deviennent les plus nombreux.

On doit faire cette constatation préalable que *les nationalisations réussissent* (plus ou moins) *ou échouent, suivant les pays où elles se font. Le succès* (relatif) *ou l'échec dépendent de la qualité de l'administration et de la qualité des citoyens. Problème de psychologie comme tant d'autres.* Question de conscience

professionnelle. Question de civisme et d'esprit de discipline aussi. *Nature même des individus enfin.* Car, une industrie nationalisée, une affaire nationalisée ne peut pas avoir, de quelque façon qu'on la considère, plus d'allant, plus de «souffle» que les hommes qui la dirigent.

Quand on travaille pour l'Etat, quand c'est à l'Etat que reviennent les profits et quand c'est l'Etat qui paie et qui bouche les trous, on peut tenir pour probable qu'il y aura peu de bénéfices et que les dimensions des trous iront grandissant.

En règle générale, on ne travaille pas pour l'Etat comme on travaille pour soi. Cela est de bon sens. Et, à différents degrés, toutes les administrations d'Etat en apportent la preuve.

La dernière ressource de l'Etat est de recourir aux monopoles qui sont (*sauf les exceptions légitimes ou nécessaires*) un système très discutable. Quand on est seul sur le marché, on peut évidemment imposer sa volonté; mais au prix de quels sacrifices et de quels abus!

Quelques pays exceptionnels mis à part, où la gestion de l'Etat est logique et saine (parce que le climat y est favorable et parce que les hommes y sont en moyenne d'une moralité plus haute), quand l'Etat intervient, on

voit que le cœur n'y est plus. Depuis qu'on écrit l'histoire et depuis qu'on fait de l'économie politique, on sait que l'Etat n'a pas d'entrailles. Il lui arrive de ne pas avoir de tête et c'est beaucoup plus grave.

La vie contemporaine nous fait aller d'un excès à l'autre. Parce que des entreprises et des industries sont devenues trop puissantes, l'Etat en a dépossédé les propriétaires et se les est annexées. Mais on commence à voir, en France par exemple, que l'Etat industriel, banquier, assureur est largement en perte en plus d'un cas et qu'il recourt aux expédients pour camoufler une exploitation déficiente et déficitaire.

L'Etat n'a pas de charges de famille; il est célibataire. Il se montre insouciant et prodigue à sa guise; comme s'il ne portait pas, en définitive, la responsabilité de toutes les familles de la nation.

Les expériences qui se déroulent devant nos yeux sont décevantes.

La leçon qui s'en dégagera servira à nos petits-neveux. Maintenant, il faut se résigner à attendre la démonstration par les faits; c'est la seule ressource dès l'instant que le bon sens et que le raisonnement ne suffisent plus.

1er Mars 1947

LA FIN DE LA PRUSSE

LA Prusse de la Marche de Brandebourg et de l'Ordre teutonique, la Prusse des Hohenzollern n'est plus.

Si elle demeure dans la géographie, elle s'efface de l'histoire.

Après avoir passé cinq siècles à se former et à s'agrandir, à se nourrir de conquêtes et de rapines, la voilà virtuellement morcelée et attribuée par tranches à ses voisins divers. Cela ne s'était vu à aucun moment de son aventureuse carrière. Ecrasée par Napoléon, elle n'avait pas disparu de la carte après Iéna. Réduite de moitié, il lui avait suffi de sept ans pour se reconstruire et se retrouver au centre de la Coalition. Avec une rapidité extraordinaire, elle était redevenue une grande nation et un empire. Du Rhin au Niemen, assise puissamment au cœur de l'Europe, elle menaçait tout à l'Orient et à l'Occident.

La Prusse avait rêvé de conquérir d'un côté les Flandres et de l'autre l'Ukraine. C'est à Moscou qu'aujourd'hui ses vainqueurs la suppriment.

Mais la Prusse était hier encore un pays de quarante millions d'habitants, supérieurement administré, merveilleusement industrialisé; un pays orgueilleux, ambitieux et belliqueux comme aucun autre.

Les historiens ont reproché à Napoléon d'avoir laissé subsister, par une erreur de psychologie, une Prusse amputée et haineuse. Il fallait, disaient-ils, la traiter généreusement ou la rayer de la carte. Et le dernier vainqueur à Waterloo, ce fut en effet Blücher.

Cette fois, la solution négative, la solution radicale, a prévalu. Pour combien de temps?

Tous les partages et les plus sanglants, toutes les douleurs n'ont pas supprimé la Pologne. Un peuple qui veut vivre ne se désagrège pas, il ne meurt pas.

Et l'on peut redouter que la Prusse ne recommence patiemment son aventure historique à partir de l'Ordre teutonique et de la Marche de Brandebourg.

Nous ne disons pas qu'envers la Prusse une attitude magnanime eut mieux valu, qu'une immense générosité eut été préférable. Nous nous bornons à penser qu'un peuple comme celui-là, il est difficile de le rejeter dans la nuit, de le mettre indéfiniment sous le joug, que le ciel gris et que le climat romantique de l'Europe du Nord lui sont apparemment propices

et que, quoi qu'elle fasse de lui, l'Europe le trouvera toujours au niveau de son torse et de ses poumons.

La page d'histoire écrite le 11 Mars à Moscou, jusqu'à quand restera-t-elle intacte? Dans la profondeur de ses entrailles, l'Europe désemparée et désaxée depuis cette date prépare un nouvel enfantement.

La Prusse est morte. Vive l'Europe! Mais à charge que l'Europe lui survive; et pourvu que, de l'Allemagne qui demeure, de l'Allemagne d'Albert Dürer, de Jean Sébastien Bach et de Goethe sorte une philosophie qui revête le sens d'un humanisme et d'une sagesse.

«Bien taillé, disait Catherine de Médecis, mais il faut recoudre!» Oui, certes, il faut recoudre...

13 Mars 1947

*LA POLITIQUE GÉNÉRALE
DE L'ANGLETERRE*

M. CHURCHILL a fait une fois de plus le procès du gouvernement travailliste. Il l'a fait en termes véhéments. C'est sa manière. Le vocabulaire incisif et imagé dont il se sert atteste chez lui une magnifique verdeur de l'esprit.

La minorité que M. Churchill représente prend du mordant cependant que la majorité se fait plus intransigeante. C'est le propre des «doctrinaires» d'aller au bout de leur raisonnement, quelle que soit l'évidence en face d'eux.

Devant les difficultés immenses qu'elle s'applique à surmonter, l'Angleterre n'envisage pas un gouvernement de coalition. Peut-être d'ailleurs les Conservateurs, au fond d'eux-mêmes, ne le souhaitent-ils pas encore. La coalition signifierait un compromis sur des matières qui ne comportent pas de demi-mesures; et le compromis, de surcroît, consacrerait aux prochaines élections le désarroi. Mais il s'agit pour l'Angleterre de demeurer l'Empire qu'elle est ou de cesser d'être *cet Empire*; (car dans les empires, comme dans les républiques, il y a des échelons et des degrés).

Depuis Pitt le jeune, des temps aussi durs ne s'étaient pas vus pour le Royaume-Uni. Où est le jeune Pitt dans cette Angleterre si affaiblie en dépit de ses immenses vertus?

Cependant la patience des Anglais, dans leur île, force l'admiration. C'est un des phénomènes les plus frappants de notre époque que la tenue morale et civique de ce grand peuple qui vit si dangereusement depuis huit ans.

Il devient visible que l'Angleterre est sur-

menée par sa politique sociale. Pourra-t-elle en même temps accélérer l'évolution de ses institutions internes et maintenir la solidarité des peuples qui gravitent autour d'elle?

L'avenir le dira; et si la *conception travailliste est compatible avec la notion d'empire*, comme, depuis le règne d'Elisabeth, les Anglais la comprennent.

15 Mars 1947

S. F. I. O.

LE socialisme français accuse de plus en plus, *dans les actes*, le conflit de doctrine qui le sépare du communisme. Sur des points essentiels de la politique de la France il opte pour une attitude conservatrice et traditionnelle. Personne ne dira pourtant que le socialisme français est dépourvu d'esprit novateur. Et personne ne soutiendra sans rire qu'il est ennemi de la démocratie.

Voilà donc en France, à la gauche du parti le plus extrémiste de la démocratie authentique, les communistes insurgés.

Pendant que M. Ramadier présente le Gouvernement comme *solidaire* et demande

des crédits militaires *au nom de ce Gouvernement solidaire*, les communistes font connaître leur intention de s'abstenir. Pourtant les communistes les plus en vue, M. Thorez en tête, font partie de ce Gouvernement.

Il y a des contradictions que la raison ne peut accepter sans trahir; *et il faut se déterminer, il nous semble, à choisir entre la thèse de son parti et la thèse de son pays.*

Nous ne prétendons pas formuler en cette circonstance une opinion sur la crise indochinoise. Nous constatons seulement combien les coalitions gouvernementales sont précaires lorsque les divergences doctrinales vont jusqu'au credo politique de chacun. Et combien il devient urgent que la France retrouve un meilleur équilibre.

Si les socialistes français étaient demain traités par les communistes de «réactionnaires infâmes», nous n'en serions pas surpris. Les idéologies passionnées conduisent à ces excès. La Révolution française, à force d'épurer dans son sein, finit par envoyer à la guillotine ses représentants les plus déchaînés.

A force de tirer à gauche, on en arrive à faire le tour du cercle et à se retrouver à droite. C'est une loi de physique politique et de nature.

L'intransigeance des communistes eux-mêmes modère en ce moment le socialisme français. Car, il devient clair que M. Blum et les siens savent qu'ils ne peuvent pas aller plus à gauche sans se suicider, et que dans cette direction il n'y aurait plus pour la France que l'abîme.

Ce qu'on pouvait reprocher le plus à la doctrine socialiste en France, c'était d'être moins une doctrine qu'un compromis. Les faits acculent les socialistes à prendre position.

En France comme en Angleterre, en tenant compte de la différence des climats politiques, le socialisme découvre pas à pas ses possibilités et ses limites.

22 Mars 1947

TRENTÉ ANS APRÈS

A Moscou, M. Georges Bidault a dit à des journalistes français: «*Notre idée de fédéralisme est très loin de la conception soviétique*». Après trente ans de communisme en Russie, l'écart entre une des positions fondamentales de la doctrine communiste et l'attitude classique de l'Occident paraît aussi considérable qu'au premier jour.

Pendant trente ans, l'U.R.S.S. a donné tout son effort pour montrer au monde les résultats positifs du marxisme intégral; et, au bout de trente ans, un ministre des Affaires étrangères de France, présent à Moscou même, est forcé de convenir que la distance, sur un point capital, entre sa conception et la soviétique, reste si grande qu'on pourrait la tenir pour infranchissable.

Il y a juste trente ans le tzar abdiquait, et les régimes de la Douma, du prince Lvof et de Kerenski, conduisaient rapidement au temps de Lénine.

Trente ans, c'est une vie. Du passé, un Russe de quarante ans ne sait rien aujourd'hui que par les livres ou par la tradition. Et pendant cette longue durée, traversée par la révolution et par la guerre, la Russie est demeurée sur la planète un monde fermé.

Il est clair maintenant que cette solitude de la Russie ne peut pas durer trente ans encore. Les nations ont le droit de connaître, dans le détail, les modalités et les résultats de l'expérience. *On peut dire même qu'envers l'humanité c'est un devoir*; et qu'il devient impérieux pour les Russes, s'ils veulent convaincre, de montrer l'U.R.S.S. «par le dedans».

Ces frontières de fer, ces frontières que n'arrivent à franchir que de rares visiteurs

conduits et surveillés pas à pas, seront-elles indéfiniment interdites au commun des mortels ? Qu'est donc cette sombre entreprise pour exiger un tel secret ?

Certes, pourtant, quelque chose dans le communisme russe a changé, et les intransigeances du départ se sont en plus d'un cas adoucies. Nul n'ignore qu'en U. R. S. S., qu'on le veuille ou non, il y a, à présent, des inégalités légitimes, des privilèges et des classes ; que des métamorphoses se sont produites, *imposées par la nature humaine* ; que la doctrine est loin d'être aussi pure que dans les premières années et les premiers efforts.

C'est que le facteur humain est intervenu depuis lors avec plus de force que la loi, et que les disciplines d'airain ont dû céder devant la fragilité de la chair.

Qu'on ne nous dise plus que la doctrine communiste authentique est intacte. Elle a cédé devant le courant. Ce qui persiste d'elle, c'est une politique arbitraire, ce n'est pas une règle de vie.

Comme la paix du monde serait plus facile à faire si l'U.R.S.S. renonçait sincèrement à ses expériences chez les autres !

Si l'U.R.S.S. ouvrait toutes grandes ses portes, comme la terre des hommes pourrait redevenir aimable et fraternelle !

SELON LES PROPHÈTES

LE temps que l'on donne à méditer sur la vie future, l'appellera-t-on du temps perdu? Et si tout se limite au présent, pourquoi se donner tant de mal, pourquoi l'épuisement d'une course acharnée?

Ce n'est pas une tradition désuète qui nous fait réfléchir aux grands événements d'il y a dix-neuf siècles en Palestine, qui nous fait revenir tous les ans à cette affaire ancienne, à ce procès extraordinaire qui aboutit, après un simulacre de justice, à la mort du Juste. C'est, au contraire, un souci pressant de vérité historique, c'est notre naturelle et légitime et nécessaire inclination vers ce qui est éternel et ce qui est infini.

«Une immense espérance a traversé la terre».

Nous ne nous en souvenons jamais mieux qu'en cette semaine du printemps que la chrétienté nomme sainte, parce qu'elle évoque les sommets de la vérité, de la pureté et de l'héroïsme. Alors seulement, et pour des heures brèves, nous nous détachons de ce temporel qui nous possède et auquel nous sommes accrochés comme si nous devions le posséder toujours. Alors, notre pensée, par un phénomène

collectif s'élève, parce que nous savons que la moitié des habitants de la terre sont dans les mêmes dispositions d'esprit ou cherchent, avec Pascal, en «gémissant».

Sans cet avenir qui procède d'une résurrection, sans cet anniversaire qui commémore à travers la douleur un retour décisif à la vie, toutes les mélancolies se justifieraient sur notre terre. Les progrès matériels seraient aussi vains que la marche des heures, et l'homme n'arriverait à l'âge de raison que pour connaître qu'il doit vieillir et mourir.

Tandis que c'est d'une résurrection, d'une vie inépuisable qu'il s'agit, d'un triomphe complet sur la maladie, sur la douleur et sur la mort.

A travers le souvenir d'un sacrifice expiatoire, la réalité prodigieuse de la Rédemption nous envahit.

Il y a là vraiment de quoi réfléchir et s'é-mouvoir et se passionner. Ce n'est donc pas en vain que nous mettrons de côté ces jours-ci les occupations quotidiennes, pour considérer l'intervention la plus directe de la divinité dans les affaires de ce monde.

Sans les leçons de la foi et de l'espérance, y aurait-il ici-bas autre chose que des malheureux et des révoltés?

MONARCHIE ET DÉMOCRATIE

AUX deux extrémités méridionales de l'Europe, en Espagne et en Grèce, le principe monarchique est l'objet d'âpres discussions; en Espagne, où Franco a opté curieusement pour la monarchie sans le roi, du moins pour le moment; en Grèce où le roi Georges est mort, laissant à son successeur après un effort méritoire, une situation compliquée et pleine d'embûches.

Ce sont les pays du nord de l'Europe qui, dans les temps modernes, ont enseigné la démocratie à l'Occident et au monde. Et ce sont eux qui maintiennent le plus fermement chez eux la monarchie, *en même temps qu'ils mettent en pratique les socialismes les plus avancés.*

Tandis que l'Espagne et la Grèce traversent une crise de régime et que l'idée démocratique y paraît à certains incompatible avec la monarchie, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Belgique, le Grand-Duché de Luxembourg, le Danemark, la Norvège et la Suède demeurent très fortement attachés à leur dynastie.

Le problème paraît être avant tout une question de mentalité et de latitude, et par

suite une affaire de jugement, de caractère et de qualités morales.

Puisque les monarchies restent si populaires et bienfaisantes dans les pays du Nord, pourquoi les autres n'en veulent-ils plus? Et si la monarchie est manifestement compatible avec la démocratie dans ces pays-là, pourquoi ne le serait-elle pas dans les autres?

Le paradoxe est éclatant; il éclaire, en même temps qu'un état d'esprit, un état d'âme.

Si tel grand pays européen ne veut plus d'un roi, c'est sous un fallacieux prétexte d'égalité; tandis que, volontairement, l'Angleterre consacre une inégalité, seulement matérielle, de cette nature. L'Angleterre distingue une famille des autres familles, pour lui conférer des responsabilités morales, pour en faire de façon permanente un symbole, un lien.

Le citoyen britannique, encore que sujet du roi, sait avoir jusque dans le malheur une dignité royale comme jadis le citoyen romain, alors que l'égalité apparente, l'égalité *archique* se traduit chez d'autres par un affaïssement de tout.

On voit souvent, en ce siècle, une conception politique illusoire et désordonnée de la vie. *On veut que tous les hommes aient les mêmes goûts et les mêmes vertus alors que ce n'est pas le cas.* On refuse à l'Espagne, on discute

à la Grèce ce qu'on admire en Angleterre et en Suède.

Et le Français, frondeur, crie volontiers «Vive la reine!» à Paris, quand c'est de la reine des Pays-Bas qu'il s'agit.

Pour être tout à fait juste, ajoutons ceci: l'Angleterre monarchique a longtemps voulu la république chez d'autres à qui la république ne convenait pas. Par là, elle a pensé les affaiblir. Elle peut regretter aujourd'hui de les avoir trop affaiblis.

Car il y a des peuples à qui il faut la république et d'autres à qui il faut un roi (du modèle anglais).

Quant au tyran, couronné ou plébéien, il est bien sûr que nulle part on n'en veut plus.

3 Avril 1947

LA VÉRITÉ QUI SAUVE

Nous ne nous demanderons pas comme Pilate: «Qu'est-ce que la vérité?» Comme si la vérité, au jour tragique où le plus grand des témoignages s'offrait pour elle, ne se présentait pas comme la seule chose qui importe et qui compte.

A leur plus lointaine origine, à leur source, vie et vérité se confondent. La vérité est inséparable de la vie. Et le long cortège des images trompeuses et des illusions, la théorie dorée des rêves et des chimères, tous les faux dieux : ceux de l'Égypte, de Tyr et de l'Asie entière, de l'Olympe, de Rome, n'ont eu d'autre destin que d'obscurcir la vérité.

Ces fuyantes splendeurs, ces erreurs pleines de séduction ne furent jamais qu'autant d'ombres devant la lumière.

Pendant que, devant Pilate, le Fils de l'homme disait : *«Je suis né pour ceci et je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité»*, le Romain se posait la question amère du sceptique : qu'est-ce que la vérité ?

Si ce siècle ne fait pas de la recherche de la vérité son premier souci, sa préoccupation première, il fera faillite malgré ses découvertes les plus retentissantes.

Si c'est pour fuir la vérité que nous respirons et que nos pensées se déroulent, ce n'est vraiment pas la peine de vivre. Toute la justice, sans la vérité, ne serait qu'une imposture et qu'un songe.

Pendant que les saisons se succèdent et que les années passent, des heures graves re-

viennent dont l'humanité a fait comme des jalons dans la nuit.

C'est aujourd'hui pour beaucoup d'hommes et de nations l'une de ces heures et qui émeut plus que toutes, précisément par le souvenir vertigineux qu'elle renouvelle; ce témoignage inouï rendu à la vérité, et de façon si définitive et si haute, qu'aucun homme pour y rester indifférent ne saurait se donner une excuse.

Vendredi saint 1947

RESURRECTION

PEUUT-ON le jour de Pâques ne point parler de résurrection?

Qu'ils s'y attachent ou qu'ils s'en éloignent, tous les hommes vivants vivent de cette espérance. Quelle que soit leur foi, ils regardent au delà de la mort. Et le goût de la vie est si fort, que même les nations qui vieillissent luttent pour renouveler leur jeunesse.

Tout nous révèle, derrière les apparences de la mort, une vie tenace, une flamme indestructible, un printemps exalté.

Une grandeur qui n'est que le dernier état d'une transparence infinie se cache derrière ce qui se désagrège.

Au milieu de la nature qui revit, plus légitimement qu'elle certes, pourquoi l'homme qui dans la nature est roi, l'homme qui est pensée et intelligence ne serait-il pas assuré de traverser victorieusement la mort?

Chacun de nous s'il descend à quelque profondeur dans sa conscience ne sent-il pas qu'il y a en lui quelque chose de définitivement vivant? une spiritualité qu'aucune décomposition ne peut atteindre?

L'âme, dans l'homme, est cet élément constant, cette forme supérieure de vie consciente qui se sait vivre et s'analyse et se connaît, et qui poursuit son ascension sur les chemins éternels.

Certains veulent bizarrement que ce ne soit pas le rôle des gouvernements de notre temps d'enseigner ces choses; et que les gouvernements, au nom d'une liberté singulière, soient tenus à l'indifférence... Etrange attitude devant les perspectives les plus vastes, devant les passions les plus nobles, devant les éléments de vie sociale les plus sûrs! C'est bien pour cela que tant de gouvernements et de peuples périssent.

On ne peut pas diriger convenablement un peuple en mettant seulement la mort au bout de son destin.

Le dogme de la résurrection n'est pas seulement une vérité, *il est une règle de vie.*

6 Avril 1947

*A PROPOS DES DISCOURS
DU GÉNÉRAL DE GAULLE*

C'EST un signe des temps que, si peu de mois après la mise en marche de la nouvelle Constitution de la France, la controverse à laquelle préside le général de Gaulle ait pu se produire. Cela eut demandé autrefois des années d'expérience et de réflexion.

Mais le temps presse. Mais l'Europe dans toutes ses parties est malade. Mais les ferments qui la travaillent sont tels qu'ils peuvent à tout moment susciter la discorde et la révolution.

Si l'on prenait le parti de se mettre directement en face des problèmes qui se posent, on constaterait que la logique est à peu près partout défailante.

Dans la plupart des pays européens, on sait à peine ce que l'on veut. Des tendances confuses et divergentes ont fait l'objet de compromis qui acculent des gouvernements faibles à gouverner sans unité de doctrine et sans but.

Tout se limite alors à vivre au jour le jour, en attendant de la fatalité qu'elle résolve les difficultés et qu'elle livre les inconnues.

Cette situation, on commence à se rendre compte qu'elle ne peut pas durer.

L'attitude du général de Gaulle est une manifestation de la fièvre de l'Europe. Et on serait fou de se dissimuler que les déchaînements de l'Europe restent contagieux pour toute la terre.

Trois cent millions d'Européens sont en cause. Le bloc le plus compact de la race blanche. Le mieux bâti. Le plus turbulent et, sur le plan des idées, le plus fort.

Mais de ces cerveaux et de ces idées, l'anarchie s'est emparée au point de conduire trois cent millions d'hommes à un aveuglement collectif.

Car l'Europe ne se décide pas à voir encore qu'avant de confronter des doctrines, elle a le devoir de rapprocher des hommes. Et que toute l'exégèse politique de ce temps est une maladie aux péripéties dramatiques qui main-

tient cruellement les représentants les plus illustres de la civilisation occidentale entre la vie et la mort.

Il faut lire entre les lignes des derniers discours du général de Gaulle des préoccupations de cet ordre. Mais le général de Gaulle reste prisonnier de sa propre nature, prisonnier de ses pensées hautaines et d'un chauvinisme, on peut dire, inhumain.

Le général de Gaulle peut difficilement unir les Français et encore moins prétendre rapprocher les Européens. Il est par tempérament l'homme d'une autocratie et d'une hégémonie; il n'est pas l'homme d'une détente et d'une union fraternelle.

Les Libanais suivent avec leur attention coutumière l'évolution de la politique française. Ils seraient heureux de pouvoir discerner la mise en commun par tous les partis français d'un plan de salut public étranger aux idéologies stériles et qui n'ait pour objet que de sauver la France et l'Europe.

11 Avril 1947

A PROPOS DE DEUX DISCOURS

FRANÇOIS MAURIAC recevant à l'Académie française Paul Claudel, c'est comme si deux lumières l'une matinale, l'autre d'avant-minuit avançaient l'une vers l'autre; comme une étroite, dans la confusion terrestre du sacré et du profane, de la foi et de l'amour.

Le chemin, des héros de Mauriac à ceux de Claudel, c'est, avant Rimbaud, dans le Baudelaire de «l'Aube spirituelle» qu'on le trouve.

«Par l'opération d'un mystère vengeur...».

Ces jours-ci seulement, nous avons pu lire les grandes, les poignantes pages. L'écho de ces discours dépasse pour une fois les lettres et leur musique, les nobles règles de l'Art, la magie des mots, l'expression subtile des pensées. On n'avait pas vu se rencontrer comme en un choc surnaturel et dans un langage aussi dépouillé, de tels actes d'espérance et de foi.

L'Eglise militante avait-elle jamais reçu en une heure de cette résonance, en une circonstance aussi solennelle, de deux laïcs de cette taille, de deux hommes de ce degré d'intelligence et de connaissance, un tel témoignage?

Claudél, Mauriac : deux générations qui se pressent vers le terme de leur course, deux aspects de la raison et de la spiritualité, établis puissamment l'un dans l'Écriture, dans ses allégories sublimes et dans ses chants, l'autre dans la chair vaincue, ravagée par la tentation et par le péché et que le sacrifice sauve.

Une telle rencontre marque une époque, réconcilie avec ce temps cruel, aussi décevant que les promesses de ses philosophes desséchés.

L'émotion est telle après avoir lu ces pages d'où l'artifice est à peu près banni, l'émotion est telle qu'on n'a plus envie de rien mais seulement de se mettre la tête dans les mains et de se plonger dans l'invisible envahissant.

— *«Il est doux, dit Claudél, pour un homme qui ne va pas tarder à céder la place à son souvenir de lire dans les yeux qui l'entourent autre chose que de la défiance, de l'étonnement ou de l'indifférence».*

— *«Beaucoup de morts et de vivants, répond Mauriac, me pressent de vous parler comme si nous étions seuls vous et moi».*

Il n'a pas été donné souvent à ce siècle, sous la Coupole fameuse des bords de la Seine, d'entendre murmurer de telles confidences. Où sont les jeux de l'esprit, les manifestations de la gloire un peu vaniteuse et pédante, les se-

monces des Immortels à ceux qui ont l'audace de leur demander à leur tour l'immortalité? Où sont les réceptions de fant de pharisiens illustres le long des années où la religion de la «rente» et du «progrès» faisait un tel tort au patrimoine de la France?

Il a fallu la négation collective de la Lumière, l'âge d'airain du marxisme intégral, la brutalité de l'humanité envers ses propres entrailles, sa chute enfin au niveau de la bête enseignée par une dialectique d'enfer, pour susciter une manifestation aussi prodigieuse de la spiritualité.

Dans le discours de Claudel comme dans celui de Mauriac, même à travers les passages qui peuvent ressembler à une apologie ou à des remontrances, il y a l'exaltation tranquille de la certitude au contact de l'infini.

Poètes au fond, l'un et l'autre, l'un procédant du chapitre de la Création dans la Genèse, l'autre de celui du Paradis perdu, Claudel penché sur la Rédemption et Mauriac sur les eaux troubles du péché, nous avons entendu leur voix pareille à celle des Prophètes.

Ce ne serait que pour la séance du 13 mars dernier à l'Académie française, la France aurait le droit de s'imposer comme jamais au tendre respect de l'univers...

15 Avril 1947

LA CONTRADICTION QUI TUE

LA nécessité est apparemment mère de l'éloquence. Le général de Gaulle considérant les droits éminents et les périls de la patrie vient de trouver comme à son habitude des phrases chargées de pensée et des accents émouvants. Mais voici que le Président de la République française à son tour, faisant appel à des vertus qui ressemblent étrangement aux vertus théologiques, a prononcé de belles paroles. *«Pour résoudre tous nos problèmes nous devons d'abord compter sur nous-mêmes, a-t-il dit, sur le travail, la patience, la sagesse, la solidarité, la foi en notre destin, une foi ardente en la patrie et son avenir, qui sera celle des bâtisseurs de cathédrales».*

Que voilà un noble langage! Mais ne faudrait-il pas s'entendre justement sur cette foi des bâtisseurs de cathédrales qui tiraient des merveilles quasi-surnaturelles de besognes lentes et patientes et qui travaillaient la pierre avec amour, en vûe de l'éternité.

On commence par discuter à un pays sa foi la plus profonde, on dévalue délibérément son passé, ses croyances, ses traditions, ses

rois. On met sous le signe de l'ignorance et de l'intolérance les périodes les plus fécondes, les plus géniales de son histoire, on introduit dans son enseignement, sous prétexte d'impartialité, les attitudes les plus indifférentes et les plus sectaires et on lui demande après cela de se comporter comme les bâtisseurs qui firent Chartres et Reims, Notre-Dame de Paris et Strasbourg.

Il y a depuis longtemps un paradoxe violent dans la vie politique et sociale de la France. Voici que, dans ses effets, le paradoxe se révèle plus brutalement que naguère, qu'on sent et qu'on dit de tous les côtés *qu'on ne saurait maintenir la foi tandis qu'on détruit l'espérance*, et qu'à la place de la charité qui est travail désintéressé, qui est don de soi, c'est la haine hideuse qu'on suscite et qui croît.

L'Europe occidentale révèle de toute part un désir de redressement angoissé; sa substance coule par cent blessures. Au moment où elle risque le plus de s'abîmer dans la nuit, un sursaut se produit dans ses capitales et c'est le tour de Paris.

Que le moment soit opportun ou qu'il ne le soit pas, on peut en discuter si l'on veut. Mais le mal et le malheur généralisés ont pris les proportions de l'évidence.

En conflit sur les méthodes, M. Vincent Auriol et le général de Gaulle sont, au fond, tout à fait d'accord. Ils cherchent, l'un et l'autre, des bâtisseurs de cathédrales. *Peut-on vraiment songer à recruter des hommes de cette trempe parmi ceux-là qui voient dans la cathédrale un symbole d'ignorance et de mort?*

[17 Avril 1947

L'AMÉRIQUE EN ORIENT

LA politique américaine de portée mondiale qui se développe autour de la nouvelle Question d'Orient est jalonnée par des faits qui, comme on dit aujourd'hui, se font de plus en plus spectaculaires.

On annonce qu'une escadre américaine jettera l'ancre ces jours-ci dans le port d'Istamboul. Ce sera beau à voir des bords de la Corne d'Or.

Qu'il y a loin de la guerre de Crimée à nos jours! Et cela ne fait pas cent ans. Alors, il n'y avait pas encore d'Allemagne et il n'y avait pas d'Italie. La France de Napoléon III, l'Angleterre de la reine Victoria, allaient au secours du Sultan *en compagnie du Piémont.*

Alors, la Turquie était pour les Etats-Unis à peu près comme la Chine pour quelques zélés missionnaires. Que les temps sont changés!

Sur toutes les puissances de l'Occident européen, l'Amérique prend majestueusement le pas. La synthèse de tous les pays du monde que sont les Etats-Unis s'offre à l'Europe «aux anciens parapets» comme l'animatrice de tout. Et nous apprenons par les dépêches que les conversations de Moscou se font plus laborieuses et secrètes.

Le général Marshall ayant fait demander à la fin de la semaine dernière une entrevue au maréchal Staline n'a reçu l'invitation du Maréchal que mercredi après-midi. Le maréchal Staline devait, comme à son habitude, être très occupé. On n'a connu que la durée de l'entretien et le nom des personnes présentes : deux Russes, Staline et Molotov, deux Américains, Marshall et l'ambassadeur des Etats-Unis et deux interprètes.

Comme un divertissement dans ce grave moment, la visite de l'escadre américaine à Istamboul est annoncée.

Tout se passe comme si, pour un temps, il n'y avait plus que deux grandes puissances. La conversation est engagée comme autrefois entre Napoléon et Alexandre; mais, cette fois, ce n'est pas du côté d'Alexandre que se trouve

l'Angleterre. Et les maîtres de la mer, anciens et nouveaux, s'impatientent de la forme moderne et communiste que l'U.R.S.S. a adoptée du « blocus continental ».

L'histoire redevient ce qu'elle fut. Les conflits sont les mêmes si les adversaires sont autres. A une échelle plus vaste, les nations maîtresses prennent automatiquement les mêmes attitudes, et les issues ne peuvent pas différer beaucoup.

Ce n'est pas qu'il faille penser, à Dieu ne plaise, que tout est sur le point de tourner au désastre. Loin de nous une conception aussi téméraire ! Mais il est clair que deux positions irréductibles sont confrontées et que cela ne peut pas se poursuivre ainsi pendant la durée d'une génération.

19 Avril 1947

TOTALITARISME ET DEMOCRATIE

DE 1939 à 1945, on a si souvent entendu ce langage qu'on est tout surpris de l'entendre encore : « *Les peuples doivent choisir entre le totalitarisme et la démocratie.* »

C'est le président Truman qui vient de dire cela. La guerre, par hasard, n'aurait-elle

pas pris fin, la longue et terrible guerre pour le respect de la dignité de la personne humaine et pour la liberté?

Pour que le président Truman parle et agisse comme il fait depuis un certain temps, il faut qu'à ses yeux la liberté soit en grand péril et que des forces redoutables menacent le monde.

Mais, de 1939 à 1945, à quelles illusions le monde n'a-t-il pas été livré? On pouvait se figurer alors qu'il n'existait pas de totalitarisme du côté des défenseurs du droit et que toute la justice était d'un côté et toute l'injustice de l'autre.

En fait, pour gagner la guerre, il a fallu qu'un incroyable opportunisme fût accepté et mis en pratique par les gouvernements et par les nations. Maintenant on constate, une fois de plus, combien sont relatives la vérité et l'erreur, et jusqu'à quel point l'intérêt peut susciter l'illusion et cacher l'évidence.

Les réunions d'hommes politiques auxquelles nous assistons, les conférences et les congrès, et l'organisation des Nations-Unies elle-même, qui ont pour premier objet d'améliorer les relations internationales et d'assurer la paix, il faut constater leur impuissance à rapprocher les doctrines; tout au plus s'agit-

il de faire faire un pas à chacun des interlocuteurs; car nul ne songe plus à les mettre d'accord.

Totalitarisme, démocratie dans l'abstrait, termes éculés par l'usage, l'un dur, l'autre sans visage, évoquant, le premier, la contrainte et la trique et le second, l'ébranlement des disciplines; belles théories qui partout ont fait violence à la marche du temps et bousculé les traditions.

Pourquoi ne veut-on pas que les hommes suivent la loi de leur nature, qu'ils se gouvernent de différentes manières suivant leurs aptitudes et l'inclination de leur intelligence, et dans le respect relatif du passé?

An fond, ce n'est pas le totalitarisme et ce n'est pas la démocratie théorique qui vont, par leurs excès, ruiner la terre, c'est *la rage de tout niveler qu'ils portent en eux, de tout mettre en série, et de faire de l'homme une pièce de rechange universelle dans l'application brutale des plans politiques et sociaux et dans le développement des entreprises.*

Le drame est là. Mais il est clair que s'il arrive à la démocratie de malmener la personne humaine, le totalitarisme, lui, la supprime; s'il en sort un cri, il lui tord le cou.

Ce sont, de quelque côté qu'on aborde la situation, les élites qui font les frais de la ba-

garre. Mais, tandis qu'en démocratie raisonnable il arrive à beaucoup d'émerger, dans le totalitarisme, à la longue, tous sont perdus, là où, monstrueusement, un seul homme, naturellement faillible et sujet à la maladie, devient le maître de tous les autres.

23 Avril 1947

*LA GUERRE DE TROIE
N'AURA PAS LIEU*

M. WALLACE dit que le monde n'est pas en état de supporter une autre guerre. C'est une de ces évidences qu'il n'y a pas lieu de démontrer. Toutes les nations à peu près ressemblent à ces éclopés revenus avec la moitié de leurs membres des grandes batailles et dont les balafres ont déformé le visage.

Non seulement le monde n'est pas en état de faire la guerre, mais il aspire à un long repos; il veut au moins prendre haleine après la terrible épreuve et se livrer, dans la quiétude, à quelques plaisirs du cœur et de l'esprit qui sont l'ornement des civilisations.

Nul n'ignore pourtant ce qui arrive de nous lorsque le diable se mêle de nos affaires,

lorsque les difficultés se multiplient au point de paraître insolubles, lorsque la colère et le désespoir s'emparent de nous.

Apparemment, le monde n'est pas en état de supporter une autre guerre, mais ce que nous subissons ne correspond pas toujours à ce que nous pouvons supporter.

S'il y a des limites aux forces humaines, il y a aussi dans l'homme des forces d'adaptation et de résistance qui dépassent l'humain, qui vont au delà de tout ce qu'on peut concevoir. C'est ce qui explique que malgré tant de malheurs, d'épidémies, de fléaux, de ravages, à aucun moment de son histoire et de sa préhistoire, la terre n'ait été peuplée comme aujourd'hui.

Ce qui se produit en ce moment dans le monde se compare un peu à la pièce de Giraudoux dont Beyrouth a eu l'autre soir le spectacle: *La guerre de Troie n'aura pas lieu*. Sans doute, la guerre ne devrait pas avoir lieu. Les sentiments, les arguments, les craintes, les vigilances sont innombrables qui voudraient l'empêcher et qui s'appliquent généreusement à le faire. Mais ne savons-nous pas qu'un moment vient où les héros de la tragédie perdent la tête, où le destin emporte tout?

Si le monde était davantage en état de supporter la guerre, il serait davantage en son

pouvoir de l'empêcher. Cela n'est pas un paradoxe. Partout les mains sont affaiblies et lasses qui tiennent le gouvernail et qui commandent l'avenir.

Nous assistons à une dérive quasi-universelle et, quoi qu'on raconte, c'est d'une faillite des volontés et de l'endurance que la guerre peut naître.

Contre les forces dangereuses, où qu'elles soient, mieux vaut encore montrer qu'on est en mesure de faire la guerre que de dire qu'on ne peut pas la supporter.

Il n'est pas du tout sûr qu'en s'agitant comme il fait, M. Wallace (devenu une fontaine Wallace) travaille pour la paix.

24 Avril 1947

LE RETOUR DE MOSCOU

PARMI tant de problèmes pendants et qui préoccupent les Nations, il en est un qui domine tous les autres. C'est celui des relations de l'U.R.S.S. avec les Anglo-Saxons d'abord, et le reste du monde.

Plusieurs semaines de conversations à Moscou n'ont abouti qu'à des paroles de rési-

gnation et d'attente. Paroles lénitives qui sont, malgré une allure de bonhomie et des musiques sentimentales, la marque de l'échec.

«*Le temps qui change tout change aussi nos humeurs*»; on a toujours dit du temps qu'il est galant homme. L'est-il encore? Staline qui se soucie peu de galanterie, compte plutôt sur la lassitude. Mais tant de difficultés s'useront-elles toutes seules, par l'effet de la pluie, du soleil et du vent?

Cette fois la progression des faits paraît procéder, d'un côté, d'une volonté si ferme, qu'elle ne veut plus rien laisser au hasard. L'Amérique avance comme sur un champ de bataille, afin d'occuper une suite de positions qu'elle tient pour nécessaires; et les pas qu'elle a faits jusqu'ici indiquent qu'elle ne reculera pas.

Il y a des atouts secrets dans le jeu, des questions d'opportunité, des circonstances favorables. C'est la partie d'échecs la plus décisive de tous les temps.

Les grands interlocuteurs se disent tour à tour que des symptômes d'affaiblissement interne peuvent se manifester chez l'adversaire, et que la guerre civile ou quelque forme moins brutale du désordre peut éviter la guerre étrangère...

Mais l'Amérique, par dessus les calculs ténébreux, se comporte comme elle ne l'a jamais fait en temps de paix depuis qu'elle est entrée dans l'histoire. Il ne s'agit plus pour elle d'attendre et de voir. Elle a décidé de marquer des points et elle ne fait pas autre chose depuis six mois.

Il faudra donc, à la fin, qu'un accord survienne ou que le désaccord éclate; et il est bien évident que certaines difficultés ne peuvent plus attendre.

Politiquement, l'Amérique tient l'offensive. Ce n'est pas pour regarder le paysage qu'en face de tant de maréchaux elle a confié ses Affaires étrangères à un général.

1er Mai 1947

LE JAPON VAINCU

MALGRÉ qu'en ce qui concerne le Japon actuel l'information soit difficile et les nouvelles rares, tout indique que les Japonais vaincus se comportent comme un grand peuple.

C'est au Japon que la défaite devait avoir naturellement les conséquences psychologiques les plus profondes et susciter le plus de douleurs. On se représente la chute verticale du

Nippon, la catastrophe morale et matérielle qui l'a précipité, des sommets où son orgueil et ses vertus civiques l'avaient porté, au fond de l'abîme. Dans un pays où il est recommandé de s'ouvrir le ventre pour sauver l'honneur, on pouvait s'attendre à un nombre prodigieux de décisions de ce genre. Nous n'avons eu l'occasion de connaître aucun chiffre mais il semble bien que le gouvernement japonais ait fait accepter, au moins tacitement, par le peuple, des disciplines contraires, pour le salut de la nation. A quoi eut servi un carnage démesuré de patriotes parmi les plus braves, les plus exaltés?

Voici qu'on annonce que le Japon a reçu une nouvelle Constitution, évidemment «démocratique», avec quoi des orateurs, dans les rues, familiarisent les foules. Le procédé a quelque chose de bien américain et il atteste la fertilité d'esprit des collaborateurs du général Mac-Arthur, si c'est à eux qu'il faut en attribuer l'idée. On oublie parfois que le général Mac-Arthur gouverne le Japon comme un super-mikado et que l'empereur du Japon est tout juste un échelon, entre le peuple japonais et le général américain.

Une autre nouvelle d'hier, c'est que le drapeau japonais flotte de nouveau sur les édi-

fices publics. Ainsi, comme d'un cauchemar, l'Empire du Soleil Levant sort petit à petit de la nuit. Le disque rouge sur le fond blanc a reparu à son horizon. Et, sans doute, au fond de ses pensées, d'étranges combats doivent se livrer entre l'espérance et la haine.

Le drame intérieur le plus violent que l'Etrême-Orient ait connu se déroule à la latitude de Tokio; de son immensité, les dramaturges et les poètes nippons de l'avenir rendront compte.

Mais, sans doute aussi, l'Amérique a sur le Japon de demain des vues utilitaires qui, lentement, deviendront plus claires. Il en résultera pour les soixante millions de Japonais entassés comme des harengs en baril dans leur chapelet étroit d'îles volcaniques, quelque atténuation de leur incroyable malheur.

Le renversement des alliances est chose si courante en ce monde...

5 Mai 1947

*DES BATISSEURS DE CATHÉDRALES
AUX PRIMES A LA PRODUCTION*

AVANT son départ pour l'Afrique française, M. Vincent Auriol a fait appel aux «bâtisseurs de cathédrales». A son retour, à Orléans, il a dit que *«la leçon de Jeanne d'Arc c'est aussi l'union»*.

Ce rapprochement, on ne pouvait manquer de le mettre en évidence. Les symboles de la France d'aujourd'hui c'est dans son passé qu'elle les trouve, les plus décisifs, les plus exaltants.

Le Président de la République française a tenu, à Toulouse au départ, à Orléans au retour, le langage habituel de M. Paul Claudel. Les paroles de M. Vincent Auriol méritent de résonner au loin, d'aborder à tous les rivages.

Le socialiste de toujours qu'est M. Vincent Auriol, qui a dépassé la soixantaine, qui est en mesure de tout voir, et qui peut maintenant considérer sans passion les hommes et la vie, affirme en substance que les revendications (ouvrières ou pas ouvrières) ne peuvent dépasser les possibilités sans exposer à la ruine tous les citoyens ensemble. Il assure qu'il y a

une limite aux forces humaines de toute nature et qu'on ne saurait, pour aller trop vite, épuiser dans la discorde la substance d'une nation. *«Qu'aucun individu, qu'aucune catégorie sociale, a-t-il dit, ne s'imagine préserver ses intérêts et ses privilèges en poursuivant des fins égoïstes. Il n'est plus d'égoïsmes profitables: la perte de la France nous ferait tous périr».*

L'argument vaut pour tous les climats. Partout le problème social, si on le dégage des folies courantes, ne peut avoir qu'un objet et qu'un sens: *le bonheur*, le maigre, l'aléatoire, le fragile, le fugitif bonheur de cette terre. Ce n'est donc pas dans ce qui ferait le désastre qu'il le faut chercher, dans ce qui ne serait qu'un aspect de la mort. Les marchands de bonheur de ce siècle ont fait faillite partout.

Les poings fermés et la menace méchante ont fait leur temps. Voici l'heure de la foi, du courage, de la patience. Ce n'est pas nous qui l'affirmons, c'est le Président de la République française dans une prose plus limpide que de coutume, une prose «d'état de grâce» pourrait-on dire avec respect, une prose parmi les plus heureuses que les premiers magistrats de la République française aient proposées au peuple depuis longtemps.

Car, c'est assez courir après la chimère, dresser les citoyens les uns contre les autres, alimenter comme à dessein l'envie et la haine.

«*Vite et tout*», disait le Front populaire à son arrivée au pouvoir il y a quelque vingt ans. Depuis lors, la vie a enseigné cruellement la patience et la modération.

P. S. — Comme un terme à ces lignes, sera-t-il permis de faire remarquer que les «*primes à la production*», les primes au rendement, que le communisme en France comme en U.R.S.S. réclame ou applique, ce n'est pas autre chose en définitive qu'une brèche, (une brèche légitime et nécessaire) à la sacro-sainte égalité?

Mais quand il faut payer plus pour obtenir davantage, cela veut dire que l'aridité des théories ne suffit pas à stimuler l'activité de l'homme et que la production décline lorsque la seule égalité la gouverne.

Quand ce n'est pas pour Dieu qu'on travaille, c'est vulgairement pour de l'argent qu'on le fait.

10 Mai 1947

LE LANGAGE DU CIVISME

MALGRÉ qu'elles datent de trois ou quatre semaines, il n'est pas trop tard pour dire un mot des paroles mémorables de M. Hugh Dalton, chancelier de l'Echiquier en Angleterre, à l'occasion de la présentation de son Budget.

Présenter le Budget aux Communes est en Angleterre un événement. Le ministre y va sous le regard inquisiteur et quelquefois les applaudissements de la foule. Il quitte sa demeure officielle, une vieille maison de briques, très discrète, à deux pas de celle du premier ministre, au coin d'une rue paisible, provinciale presque (quoique le Foreign Office s'y trouve) et qui finit dans la verdure d'un grand parc; et il se rend au Parlement, à l'heure précise, pendant que sonne la grosse horloge.

Accomplissant cette année les rites pour la troisième fois depuis que le Labour Party est au pouvoir, M. Dalton a parlé des difficultés financières et des espoirs de l'Angleterre. Le chancelier de l'Echiquier s'est élevé à propos de finances au niveau le plus noble des choses du caractère et de l'esprit.

«Nous devons, a dit M. Dalton, ou exporter plus, ou importer moins, ou les deux. Nos importations comprennent de grandes quantités de produits alimentaires, de tabac, de matières premières tels que coton, laine, peaux et bois. Si donc nous devons réduire nos importations, cela voudrait dire simplement que nous devrions avoir moins à manger, moins à fumer et moins d'habits et de chaussures à porter et moins de maisons d'habitations et moins d'articles d'ameublement, et moins de travail dans de nombreuses industries.

«En d'autres termes nous devons avoir un standard de vie moins élevé et plus de chômage. Voilà le danger que nous avons à vaincre. Je ne veux rien dissimuler d'une question qui nous intéresse tous. Cromwell a dit une fois à ses «Ironsides» (les hommes de sa cavalerie, des hommes de fer) : «Le danger est tel que vous venez de le voir, et vraiment je me rends compte qu'il est grand, mais je souhaite qu'il ne provoque aucun abatement comme vraiment je crois qu'il n'en provoquera point; parce que nous sommes des Anglais. Cromwell, a ajouté M. Dalton, se servit de ces mots immortels. Après une dure bataille, les Ironsides triomphèrent. Ainsi ferons-nous... Cette petite île surpeuplée, surchargée doit exporter davantage ou nous périrons...»

Aucun Romain (ni Mirabeau) n'a eu des accents plus fermes ni plus émouvants.

Si une telle attitude, si un tel civisme et un tel courage doivent être évoqués, c'est parce qu'il est juste qu'ils servent de leçon, ici comme partout dans le monde...

Avec l'admiration qu'elles comportent, c'est à de telles circonstances qu'il faut songer quand on va, comme maintenant c'est le cas dans notre pays, à des élections. Et c'est sûrement un devoir de se dire que nos petites histoires et nos petites querelles s'amenuisent et pâlissent devant la grandeur du drame actuel des plus grands pays.

Le Liban s'honore en faisant écho aux paroles de M. Hugh Dalton. Ainsi l'avons-nous compris; et c'est pourquoi nous l'avons fait.

14 Mai 1947

*L'INTELLIGENCE ET LE CŒUR
EN DÉFAUT*

« *L*E déluge des problèmes à résoudre, l'humiliante pauvreté des solutions envisagées... »

Le Souverain Pontife vient de dire cela et de marquer, sur le plan de la politique uni-

verselle, la contradiction entre ce qui se dit et ce qui se fait, entre les paroles sonores et les actes sans grandeur ni beauté.

Mais les paroles du Saint-Père invitent à l'espérance: *«L'avenir appartient aux croyants et non aux sceptiques. Il appartient aux hommes vigoureux qui espèrent et agissent avec fermeté et non aux timides. L'avenir est à ceux qui aiment et non à ceux qui haïssent».*

On ne lit pas cela sans tressaillir et on admire qu'une telle ardeur, que de tels accents soient le fait du Pape septuagénaire alors que tant de jeunes hommes sont sans horizons et sans courage.

Qu'est-ce donc que ce siècle, furieux et déprimé à la fois, égaré dans ses découvertes, perdu d'illusion et d'orgueil et qui prétend tout expliquer alors qu'il ne s'explique pas sa propre détresse?

Dans ce monde désabusé, il faudrait renoncer à toute joie s'il fallait attendre le bonheur du seul gouvernement des hommes. La carence des gouvernements tient du prodige. On les dirait absents tant leur action est stérile. Et les meilleurs d'entre eux arrivent tout au plus à éviter le pire.

Une des raisons de cette misère morale et matérielle, c'est que nulle part les intentions

ne sont pures et qu'on ne voit nulle part un désir véritable d'oubli, de pardon et de paix.

«La liberté, dit le Saint-Père, n'est pas encore établie dans le monde comme on l'espérait. Des millions d'êtres humains continuent à vivre sous l'oppression et l'arbitraire».

Et les foules humaines sont traitées comme un troupeau sans avenir par des maîtres prisonniers de théories confuses et qui ne croient plus qu'en leur propre intelligence.

Il n'y a vraiment rien de plus saisissant que le contraste mis en évidence par le pape Pie XII entre «le déluge des problèmes à résoudre et l'humiliante pauvreté des solutions envisagées...». Cette observation faite pour la terre entière devrait servir à tous de leçon.

4 Juin 1947

LES GRÈVES EN FRANCE

C'E n'est pas sans tristesse qu'on suit le développement des grèves en France.

S'il y a tant de difficultés d'ordre social sous un gouvernement socialiste, c'est que, du côté ouvrier, ce n'est plus une doctrine proprement française qui anime le peuple, c'est une doctrine étrangère qui prévaut.

Mais une doctrine étrangère ne peut s'em-

parer de l'ouvrier français et de son avenir qu'au détriment de la France; elle ne peut que subordonner l'âme française à des décisions, à des principes qui n'ont rien de commun avec la tradition française, avec les raisons d'être de la France.

Ce que la France subit en ce moment, elle le doit à *un état d'esprit* contre lequel les trois générations précédentes n'ont pas su (ou pas pu) lutter. Sur le plan des idées, une attitude aussi décisive que celle du communisme appelait en face d'elle une attitude de défense intégrale. *Nous voulons parler ici de défense raisonnable et légitime, par le foyer, par l'école, par le livre, par la science elle-même.*

L'Etat français n'a pas vu cela. *Il n'a pas vu que la balance pencherait du côté de la démolition dès l'instant que lui-même se montrerait indifférent ou sceptique.*

Ce que finissent par admettre les milieux politiques de l'Occident, ce que l'Eglise a vu depuis longtemps, c'est que ce sont les fondements mêmes de la société et de l'humanité qui sont en jeu.

Le «mouvement giratoire des grèves», le mouvement «occulte» dont parlait l'autre jour M. Ramadier, a pour origine une idée de destruction (prétendument justifiée par des fins constructives). *Ce n'est pas une question de*

salaires et ce n'est pas une question de bien-être qui suscite ce désordre, c'est un système.

On ne peut plus ignorer ces choses sans se désintéresser de ce qu'il y a de plus précieux au monde.

La France livrée aux grèves en ce moment, c'est aussi grave qu'une menace de guerre. Il n'est pas possible que la majorité écrasante des Français ne s'en rende pas compte.

12 Juin 1947

PARLEZ-MOI D'AMOUR

LE passage que voici d'une déclaration du Ministre de l'Industrie tchécoslovaque transmise par les dépêches, mérite vraiment d'entrer dans l'histoire : *«Nous aimons l'Union soviétique parce qu'elle n'a aucun intérêt à ce que nous devenions l'une de ses Républiques. Nous voulons aussi aimer l'Amérique».*

Sur des lèvres officielles, voilà le cri du cœur. Les petites nations sont rares qui n'approuveraient pas ce langage. Elles ne demandent qu'à aimer tout le monde, pourvu seulement qu'on leur laisse la paix.

Raisonnant «a contrario», il faudrait admettre que si l'Union soviétique visait à faire, de la Tchécoslovaquie, «une de ses Républiques», la Tchécoslovaquie cesserait de l'aimer.

A quoi tient l'amour!

— Je t'aimerai tant que tu ne voudras pas me manger, dit le Petit Poucet à l'Ogre. Je t'aimerai de tout mon cœur. — Mais cette sorte d'amour on ne l'imagine qu'en tremblant.

Pour leur part, la Hongrie et l'Autriche menacées seraient heureuses en ce moment d'obtenir de leur voisine tchécoslovaque, en état de quiétude apparente, quelques apaisements. Elles aussi ne demandent qu'à conjuguer le verbe aimer.

Enfin, sans en avoir l'air, le Ministre de l'Industrie du Cabinet de Prague en ajoutant *qu'il veut aimer aussi l'Amérique* atteint le pathétique. Son cri fait évoquer quelque impossible amour. Comment cumuler, sans être foudroyé, de si dangereuses passions?

L'Europe centrale on le voit (ou on le devine) est tout entière à l'amour. Ce que M. le Ministre de l'Industrie tchécoslovaque a dit, les autres le pensent sans doute.

Les petits pays qui derrière ou devant la muraille de Chine européenne, roucoulent amoureuxment, on peut s'attendrir sur leur destin. Il faut qu'aujourd'hui comme hier, ils se résignent à vivre à côté du danger en chantant leur cantique au bien-aimé.

PROPOS PERDUS

PLUS tard, quand nous serons parti pour le royaume des ombres, si nous avons bien rempli notre tâche, si quelque chose doit demeurer de tant de pages quotidiennes, quelque «écolier» attentif, quelque historien aux veilles studieuses le découvrira.

Et quelque publication de l'avenir livrera, comme une confidence, des paroles oubliées.

Les idées qui nous travaillent, les espoirs, les passions, les rêves, toute cette marée qui nous envahit, cette sève qui monte de notre âme même, tout ce que nous écrivons dans le feu de la «cogitation» et que nous livrons comme un témoignage, tout ce déchaînement raisonné ne fera plus tard que la matière transparente d'un souvenir.

Mais notre espoir, notre attente, c'est que le peu qui a chance d'échapper à la nuit, «d'aborder aux époques lointaines», apporte l'évidence d'une foi qui ne fléchit point.

Cette foi est en nous comme un levain pour les travaux du temps, et pour après s'il plaît à Dieu.

Maintenant le devoir est de construire la cité charnelle, celle où les hommes, les intelligences et les amours se multiplient.

Mais comment ne pas s'effrayer du désordre de l'esprit qui gagne tout et des philosophes qui s'y prêtent ? Comment expliquer un dérèglement aussi étendu de l'homme devant la vie ?... Plus tard, quand nous aurons passé avec notre génération, si nos écrits servent à éclairer sur quelque point ceux qui hériteront de nos soucis moraux et politiques, ils montreront dans le peuple de chez nous, à la date d'aujourd'hui, un désarroi, une défaillance de la mesure et la subordination des grands desseins à de petites choses très vaines...

...Il y a des jours où on a l'impression d'écrire pour les grands arbres, pour le silence et pour le vent.

25 Juin 1947

ENTRE LE VATICAN ET L'ÉGYPTE

VOICI donc que des relations diplomatiques vont être établies entre le Vatican et l'Égypte. On savait depuis assez longtemps que S. M. le roi Farouk encouragé d'ailleurs par le sentiment d'hommes aussi considérables

que Azzam pacha, par exemple, le souhaitait vivement. L'idée mûrissait sur les bords du Nil. En même temps, au Vatican, un travail d'étude préliminaire se faisait.

Les avantages d'une décision affirmative sont enfin devenus évidents à tous. Et l'on verra bientôt, pour le bien de vingt nations et de la paix, des conversations politiques s'engager et devenir courantes entre le plus important des pays de la Ligue arabe et le Saint-Siège.

Il était très opportun qu'à la présence diplomatique du Saint-Siège au Liban, s'ajoutât une présence au Caire, avec les possibilités immenses que peut représenter le contact politique immédiat de l'Égypte avec la Chancellerie vaticane. Par là les larges conceptions des grands siècles arabes sont retrouvées.

L'heure des forces morales et des puissances de l'esprit est venue. Cependant que dans un monde transformé l'esprit de domination décline, les intelligences et les cœurs se rapprochent pour substituer leurs raisons souveraines à celles de la force et des intérêts matériels.

Les grandes nouveautés auxquelles nous assistons ne paraissent nouvelles que parce que de longs siècles obscurs avaient laissé s'éteindre la flamme. Un vaste espoir va re-

naître parmi les hommes de bonne volonté. Celui d'un retour délibéré aux formes les plus vraies, les plus humaines, de la fraternité et de la tolérance.

Par le chemin des relations officielles des pays arabes avec le Vatican, nous allons voir refluer le goût de la grandeur spirituelle et se désaltérer enfin une vieille soif d'amitié et d'amour.

26 Juin 1947

LIBERTÉ CHÈRE

C'EST manifestement le cœur gros que Tchécoslovaques, Hongrois, Finlandais, etc... demeurent étrangers à la Conférence de Paris. Ces pays se sont exprimés de telle sorte qu'on pouvait à travers les mots deviner les regrets. On appelle cela démocratie, liberté des peuples et souveraineté des nations.

Le vocabulaire politique de notre temps s'est fait le complice d'une imposture. Décidément, de peuple «libre» à peuple «libre», il y a domination et servitude, comme de république à république, il y a aristocratie et roture.

Les petites nations, si elles ne se font les clientes muettes des grandes, sont menacées

dans leur âme et dans leur vie. C'est la loi de fer de ce siècle civilisé et l'interprétation finale de la philosophie de ce temps.

Mais y a-t-il encore des dupes de tant de discours mensongers, de tant d'affirmations gratuites? Que peut espérer le monde d'un état d'esprit tel que celui qui se manifeste à présent? Et à quoi sert de jurer que l'Europe n'est pas coupée en deux alors qu'elle est écartelée?

Voici donc qu'on trouve Suède et Finlande chacune dans un camp, Autriche et Hongrie de même, et la Tchécoslovaquie, après avoir donné son consentement, réduite à le retirer. Tout l'Est subit la volonté menaçante de l'U.R.S.S. cependant que l'Ouest gravite nécessairement autour d'autres soleils. C'est ainsi que commencent et que progressent les coalitions.

On pourrait se rassurer et rassurer les autres s'il ne s'agissait que d'intérêts matériels. Mais chacun sait *que, depuis trente ans, le mal est dans le cerveau et que ce sont des constructions de l'esprit qui s'affrontent.* Le problème n'est pas seulement celui du pain; c'est le problème de la foi. *Nous faisons nos lois à l'image de nos croyances.*

A la base de toute la tragédie, il y a deux définitions différentes de l'homme. Et on voit

à quelle tyrannie sont soumises les «minorités» de l'Europe orientale qui sont peut-être des majorités. Le refoulement et l'échange des populations correspondent toujours à un credo. C'est ainsi que naissent les terres inhumaines.

L'allure du monde ne satisfait pas plus l'intelligence que le sentiment. Qu'on en soit à ce point deux ans après la fin des hostilités, ce n'est pas réconfortant en fait de présage; mais on oublie trop que nous portons le péché originel en nous.

14 Juillet 1947

MÉDITATION DU MATIN

ECRIRE le matin, sur la montagne, devant quelques fleurs et dans la fantaisie d'une brise légère, cela porte à l'allégresse et à l'optimisme, à une confiance renouvelée en soi et en l'univers.

A l'heure où les mauvaises pensées ne sont pas encore sorties de leurs cachettes, lorsque les lézards commencent à se proposer aux rayons du soleil et que, dans les méandres du jardin, une eau courante se hasarde au pied des jeunes pousses, on se demande si tout ce qu'on a appris la veille de sombre et de laid

n'est pas irréal et si ce n'est pas la nuit qui a laissé les traces d'un mauvais rêve.

Jamais la nature n'a été à ce point en désaccord avec les intentions et les actes des hommes. Autant elle est franche, autant l'homme est sournois. Combien il serait dur à chacun d'avouer ce qu'il prémédite, et d'admettre à haute voix ce qu'il rumine dans le secret. Mais le matin, à sa naissance, paraît avoir tout purifié.

La vie est alors conforme à son objet. Elle est nette et elle est simple. Elle invite à un travail heureux ceux dont les excès n'ont pas alourdi le sommeil. Elle montre la société humaine comme une douce chose et elle révèle la transparence de tout ce qui est jeune et clair.

Qu'il suffît cependant de peu pour que tout change, pour que la descente vers la ville et vers le bruit tire d'erreur le rêveur matinal! Les premières brèches, les premières entreprises, viennent des humains qu'on rencontre. Ils regardent le paysage comme si c'était un étranger. Ils déferlent vers le tumulte, l'âme pleine de convoitises et ils envisagent, les traits tendus, la façon dont ils triompheront de leur prochain.

Ce siècle très savant prend la vie à rebours. Il fuit la nature au lieu d'y chercher ce

qui apaise. Il est tout empêtré dans les calculs et dans les hypothèses; et c'est au bout des guerres qu'il cherche vainement la paix, au lieu de la concevoir comme le commencement de tout.

16 Juillet 1947

EN GRÈCE

LA Grèce est aujourd'hui ce qu'elle fut aux jours de Marathon et de Salamine, le rempart de l'Occident. Les Perses de Xerxès, d'autres ont pris leur place. Et la Turquie elle-même, c'est-à-dire Troie et toute l'Asie Mineure, est solidaire de l'Attique.

On ne conçoit pas la civilisation de l'Europe sans la Grèce, ni la paix en Occident. Regardez la carte. La péninsule illustre dont le cœur est Athènes fait naturellement équilibre à l'Espagne. Elle encadre naturellement la Méditerranée. Elle n'est pas slave et elle n'est pas danubienne. Elle rejoint le Danemark par une ligne géographique idéale et par sa dynastie. Elle s'attache à l'Europe classique par des liens de paternité et de filiation. On

comprend dès lors très bien la suite des raisons qui font qu'en ce moment l'Europe occidentale et l'Amérique suivent de façon si passionnée ce qui se passe en Grèce.

La menace sur l'Hellade n'est pas politique seulement. Elle atteint Socrate, elle atteint Platon et Aristote; elle est telle que le Parthénon et l'art grec s'y trouvent engagés. Mais il y a encore ceci que la mer intérieure, qui est le lieu de naissance de l'Europe, perdrait ses traits, qu'elle n'aurait plus son visage si elle se mettait à dépendre des masses humaines disparates qui vont de l'Asie centrale au Pacifique.

La menace actuelle est l'opposé de l'entreprise d'Alexandre, de l'aventure colossale qui conduisit d'un bond le Macédonien jusqu'à l'Indus. Maintenant, c'est le nord et le centre de l'Asie et c'est le nord de l'Europe orientale ensemble qui pèsent de toute leur étendue, de toutes leurs possibilités, sur l'univers. Sous prétexte de légitime défense et de mesures de prudence, l'esprit de conquête demeure triomphant.

La terre enfin se montre définitivement incapable d'avoir deux maîtres aux doctrines fondamentales contradictoires.

La bataille en Grèce est pleine de périls.

Brigade internationale ou partisans sans soutien officiel, les auteurs de la tentative d'invasion ont pris l'initiative de la violence. S'il n'était pas mis un terme à leur agression, elle pourrait aller loin.

19 Juillet 1947

PROSE INDONÉSIENNE

*Dans Java là-bas la vieille île...
...Vont les crocodiles par couples.
...La Hollande à Java la jaune
Fait du sucre sous le déluge...*

VERDURES des archipels, îles de la Sonde, Java, Bali, aux lignes souples, Sumatra, Bornéo, masses équatoriales où la forêt vierge s'étend, vous voilà de nouveau en feu pour une idée. Certes, nous aimons pour vous la liberté et nous la voulons; mais à quelles tristesses, à quelles désillusions n'allez-vous pas!

Il y a quarante millions d'hommes dans Java qui, dans l'opulence de l'étroite terre, s'entassent au milieu d'une végétation miraculeuse. Depuis le temps que les Hollandais, toujours sérieux, s'occupent d'eux, ils se sont organisés pour ne pas étouffer sous leur propre poids.

Java, pour un millier de kilomètres de longueur en a cent de largeur environ: quarante millions d'hommes, dans cet espace, c'est inimaginable! (Toutes les autres îles de l'Indonésie ensemble, des centaines, grandes et petites, en comptent trente millions au plus).

Si les Pays-Bas ont tiré de ces terres humides et brûlantes d'immenses richesses, ils ont maintenu aussi, sous les pluies diluviennes et par des températures d'enfer, des races fragiles. Depuis longtemps Java et toute l'Indonésie eussent appartenu à l'un des empires de l'Asie continentale si les Hollandais n'y étaient pas. Ce n'est que justice de le dire, le joug de la reine Wilhelmine en ce siècle valait mieux que celui du Mikado.

Mais l'élargissement de la conscience humaine, mais les ferments subtils qui parcourent le monde, mais les idéologies qui font la liberté (et qui la suppriment) sont arrivés, avec la guerre, jusque là-bas. Et les petits hommes au teint de terre brune, aux yeux étincelants des Iles de la Sonde ont eu leur tour de passion et de fièvre. Ils se sont dressés légitimement autant que le permettait leur taille.

Sur les photos, à côté du colossal lieutenant gouverneur général Van Mook, les grands hommes de la République d'Indonésie parais-

Les peuples en folie se feront-ils indéfiniment violence les uns aux autres? La nature humaine est assez inquiétante comme elle est; elle ne nous porte au bien, à ce qui est raisonnable et logique qu'au prix de disciplines sévères. Et la conscience humaine, partout, est désemparée. Mais que peut-on espérer d'un monde qu'on veut amputer de son âme et priver de toute espérance?

La maladie de l'univers, c'est en Europe qu'elle a son foyer. La vieille Europe n'a pas fini d'être le centre moral et intellectuel de tout. Elle se sauvera et elle retrouvera en ce siècle des découvertes son équilibre et sa force ou elle précipitera dans le tourbillon toute l'humanité. ETATS FEDERES D'EUROPE! Sera-ce longtemps une illusion, un songe?

2 Août 1947

LE DISCOURS DE M. ATTLEE

LA voix calme, un peu basse, un peu essouffée de M. Attlee, nous l'avons entendue dimanche soir. A huit heures, là-bas, le Premier Ministre du Royaume-Uni parlait, de Londres. Il disait les difficultés de l'Angleterre,

et qu'il fallait encore des privations pour sortir de l'épreuve, et qu'il fallait un sursaut.

Un ton monotone, des affirmations discrètes, l'exposé d'un homme qui, dans la modestie, dans l'humilité du cœur, remplit un devoir amer.

M. Attlee a dit : «Ce n'est pas le temps de l'éloquence». Il a demandé au peuple anglais d'être attentif, aux hommes de tous les partis d'écouter; et il a expliqué d'où était venue la crise, le développement quasi-fatal du drame.

Au bout d'une longue attente, dans le monde, les produits alimentaires ont manqué, les prix en dollars ont haussé. L'Angleterre, surpeuplée à craquer, ne peut pas vivre des nourritures terrestres de son sol. Elle achetait beaucoup à l'étranger; elle ne le peut plus. Ses ressources investies au-delà des mers ont fondu. La guerre a vidé le trésor, engagé l'avenir. Et les hommes ne se nourrissent pas seulement de gloire.

L'Angleterre, cette petite île, est tributaire de l'étranger qui lui a ouvert de vastes crédits quand le canon tonnait, quand les bombes éclataient. *Maintenant, il faut en même temps payer les aliments nécessaires et s'acquitter de ce que l'on doit.* Cela, avec une industrie appauvrie, avec des moyens de produc-

tion fatigués. Alors, il faut moins de pain, moins de tabac, moins de tout ce qui entretient la vie et de ce qui la fait moins rude; *et il faut plus de courage et plus de travail, et que les femmes aillent de nouveau aux champs; et que quarante-cinq millions d'hommes, parmi les plus civilisés du globe, tirent à la sueur de leur front, d'un sol souvent ingrat, leurs moyens de vivre.* (Pour deux hectares de terre cultivable en France, il y en a moins d'un en Angleterre, sans compter la qualité du sol et les rigueurs du climat).

M. Attlee a dit ou sous-entendu tout cela. Il a reconnu que le poids des responsabilités était lourd sur ses épaules, mais il a demandé à chaque Anglais de connaître et de mesurer les siennes. «We must stand on our own feet». — «Nous devons tenir sur nos propres jambes».

M. Attlee a demandé à chacun d'accepter les sacrifices nécessaires et, à la nation entière, *un effort comparable à celui de la guerre.*

On songe avec mélancolie à la victoire «maigre et dorée»; à tout ce qu'il a fallu de douleurs et de sang pour en arriver là.

Une fois de plus, cependant, on a entendu un premier ministre anglais compter sur le courage, recommander la patience, affirmer qu'il était sûr de la victoire. Espérons-la pour

l'Angleterre. Tant de force d'âme mérite un meilleur destin. Il faut voir dans la phase critique que traverse ce grand pays, une leçon pour les empires.

L'Angleterre en sortira sans doute; mais à quoi peut-il servir encore de faire la guerre si, chez les vainqueurs, le résultat est ce que nous voyons?

12 Août 1947

*LA MARCHÉ GIGANTESQUE
DU MONDE...*

«TANDIS que nous étions occupés du vivre et du mourir vulgaires, la marche gigantesque du monde s'accomplissait». On rencontre aisément de ces phrases solennelles de Chateaubriand dans les «Mémoires d'outre-tombe». Elles portent la marque du romantisme montant. Le contraste y éclate entre notre frivolité et le destin. Mais il avait fallu à Chateaubriand le temps de s'agiter beaucoup pour arriver à cette apparence du détachement.

Nous sommes ainsi faits que nous ne nous apercevons de la vanité de nos gestes que lorsque nous approchons du déclin. Nous parlons

et nous écrivons longtemps de ce qui le mérite le moins, indifférents que nous sommes aux plus grandes choses. S'il n'y a pas dans ce siècle autant de maturité qu'on pourrait le croire, c'est parce qu'on ne réfléchit plus. On ne sait plus, on ne peut plus, réfléchir sans effort. La course emporte tout.

De l'âge de raison à la mort, une longue déraison s'empare de nous; et cette passion instinctive pour l'infiniment petit que la désagrégation de l'atome a fini paradoxalement par justifier.

Mais, par-dessus notre indifférence, «la marche gigantesque du monde» se poursuit tout le temps que notre cœur bat. A travers «le vivre et le mourir vulgaires» des merveilles s'accomplissent qu'une existence humaine est trop courte pour enregistrer. Plus encore qu'au moment où Chateaubriand écrivait, nous passons à côté de l'immensité sans la voir, et nous jouons à des jeux enfantins au bord extrême de l'infini.

Mais qu'on nous dise enfin, avec la phrase enchanteuse de Chateaubriand ou sans elle, si ce qui compte le plus en ce monde, c'est la multitude des petits faits ou, seulement, avec le temps d'y songer quelquefois, un peu de paix au fond de notre cœur?

PAR DESSUS LA MANCHE

RETROUVÉ ces lignes griffonnées l'an dernier en survolant la Manche, au-dessus du Havre: «Revu d'en haut la France, Marseille... Paris... l'Angleterre... jusqu'à Londres. Ce pas d'eau dans l'écume et dans le soleil. — Se peut-il que, d'une rive à l'autre, il y ait plus que ce pas, cet instant, ce petit espace qui a construit et défait les mondes? Comment deux âmes distinctes se sont-elles faites si près l'une de l'autre? Et comment si peu d'eau a fait ce qui fut un abîme si longtemps? Mais cela n'est plus, cela ne pouvait rester indéfiniment un abîme. Entre la France et l'Angleterre il y a un drame de l'esprit qui se joue: des hésitations de la pensée et une sorte de désarroi du cœur... — Voici les prairies et les bois de l'Angleterre, les toits rouges...».

Après les champs français, le plus souvent rectilignes, rectangulaires, assujettis aux rigueurs jalouses du code civil et du partage, c'étaient les lignes courbes, les lignes souples du paysage anglais, sinueux, arrondi, fait comme la longue tradition et le droit d'aïnesse l'avaient fait..

Aujourd'hui «l'Ile» reflue sur le Continent, saturée de problèmes, d'épreuves et de solitude. Ce qui avait paru aux Anglais un bienfait, depuis l'origine, a cessé d'être un bienfait. Le bras de mer qui se rétrécit à sa pointe devant Sangatte et Calais et qui a donné son nom à tout le département, ce bras de mer, ce pas, il faut maintenant le franchir de façon définitive, créer entre l'Angleterre et l'Europe, pour un courant d'échanges ininterrompu, une circulation du sang, une activité libre d'entraves. A ce prix seulement, le Continent et l'«Ile» échapperont à la décadence et sauveront le patrimoine du passé.

A travers la Grande-Bretagne et la France, ce n'est pas pour rien que l'idée de l'union européenne s'ancre dans les cerveaux, et qu'on parle à présent d'intérêts indivisibles.

L'Europe occidentale progresse vers des décisions vitales. Deux cent cinquante millions d'hommes, parmi les intelligences et les corps les plus harmonieux de l'espèce, en attendent la vie ou la mort.

La crise britannique est un aspect de la crise de croissance européenne, plus ardu qu'un autre à cause du bras d'eau; mais la soudure se fait.

Nous assistons à la naissance laborieuse d'un nouvel empire d'Occident que l'Amérique, moderne Vulcain tire, comme Minerve, du cerveau de Jupiter.

21 Août 1947

LA RANÇON DE LA VICTOIRE

LE régime d'austérité auquel se soumet volontairement l'Angleterre et que, par nécessité, elle vient d'aggraver encore, ne peut pas laisser indifférent le reste du monde. Et c'est une leçon décisive que l'histoire retiendra.

Voilà une nation, parmi les plus grandes, qui, après avoir obtenu une reddition «sans conditions» au bout d'une guerre interminable où, dans le danger quotidien, tout le peuple fut héroïque, se trouve épuisée par sa victoire. Epuisée matériellement car, pour le moral, elle paraît, pour l'honneur des Anglais et de l'espèce humaine, au-dessus de tout ce qu'on pouvait attendre.

Combien de peuples eussent accepté sans faire une révolution cette misère pour prix de cette gloire?

Voilà le beau bilan de l'aventure militaire, du recours à la force le plus complet de tous

les temps. Ce qu'on voit, ce qu'on entend au lieu des manifestations triomphales et de l'exaltation populaire, c'est une suite d'appels aussi sobres que pathétiques à l'acceptation des privations, c'est une discipline inflexible dont l'objet est d'enlever pour une période indéfinie aux habitants du Royaume-Uni, la plupart des douceurs de la vie.

Le contraste est ainsi rendu saisissant entre le point de départ de la guerre et les conséquences de la paix. En constatant le paradoxe chez les vainqueurs, on se demande ce qu'il faut penser de la situation chez les vaincus.

Le cas de l'Angleterre est le plus étonnant de l'histoire entière. Le patrimoine matériel, accumulé par quatre siècles d'esprit d'entreprise et d'efforts, s'est volatilisé. Les sommes dépensées ont dépassé tous les calculs. Pour prix de son endurance et de ses vertus civiques, l'Angleterre se voit réclamer pour commencer l'équivalent de ses investissements dans la plupart des pays. On ne connaît rien de plus décevant.

Quels que soient les problèmes avec lesquels l'Angleterre est confrontée aujourd'hui, quelle que soit l'opinion qu'on se fait de la légitimité de telle ou telle de ses attitudes, on

est bien forcé de convenir que les difficultés où elle se trouve et la force d'âme qu'elle montre appellent d'un côté la compréhension et de l'autre le respect.

Il n'y a pas de plus bel exemple de dévouement à la cité et d'obéissance aux lois. En vérité, Sparte au temps du brouet et des Thermopyles n'a pas fait mieux.

29 Août 1947

L'EXPLICATION CLASSIQUE

SI l'Égypte n'avait pas la position géographique qu'elle a, si au lieu d'être où elle est elle se trouvait quelque part en Asie centrale par exemple, les Nations s'occuperaient d'elle beaucoup moins: elle n'aurait pas l'insigne privilège d'être l'objet d'une controverse quasi universelle où la décision finit par dépendre du Brésil, de la Colombie et de pays plus éloignés encore.

Il ne faut pas oublier que la République de Panama est née de la nécessité de donner un contrôle particulier au canal de ce nom. Avant le Canal elle n'était qu'une petite pro-

vince maritime de la Colombie. L'interdépendance des nations et la puissance des empires ont fait cela: *la nécessité pour les uns d'être installés là où ils craignent la présence des autres.*

Il y a dans le droit international des prérogatives secrètes qu'une certaine hypocrisie dissimule mais dont l'existence est manifeste. *Plus d'une indépendance restera indéfiniment menacée pour des raisons non point de civilisation mais seulement de géographie et de géologie.*

Par définition, une puissance «mondiale» veut être en mesure de contrôler la marche générale du monde; elle s'oblige, pour parler le langage vulgaire, à mettre le nez dans les affaires des autres; là où il y a une route universelle, elle impose son droit de regard de différentes manières et à différents degrés; c'est la même chose pour le pétrole, pour les mines d'or, pour les bassins houillers, pour les gisements de fer, pour tout ce qui est un élément de la puissance «mondiale».

Nous savons tous que le Proche-Orient d'Asie est, maintenant, *de toutes les régions du globe, la plus dangereusement située.* Comment s'étonner qu'autour de lui tant de litiges naissent et se perpétuent!

La leçon qu'on tire de là, *c'est qu'il faut à notre Orient une politique exceptionnellement intelligente et plastique*; et qu'il y faut aussi, pour éviter le malheur, des trésors de lucidité. Tous les pays qui le constituent se doivent sans hésitation le soutien et l'entr'aide, dans la connaissance approfondie des réalités de la géographie, de l'histoire et, pour tout dire, de la vie.

30 Août 1947

BUCOLIQUE

LA pluie de l'autre nuit sur la montagne, espérée, attendue, nous en avons retrouvé les merveilles à l'aube. Le soleil pointait lorsqu'un garçon de quinze ou seize ans, grave comme le bonheur, parut sur la route avec un beau chien-loup, ivres tous deux de respirer l'odeur de résine, de menthe et de verveine de la terre mouillée.

— «Ce n'était jamais arrivé avant la fête», cria de loin un vieux paysan l'air heureux, un homme qui est pour nous un compagnon rustique, un grand gaillard de druse quinquagénaire, sentencieux comme le Livre des Pro-

verbes, matinal comme les passereaux et qui sait le temps. «Ce n'était jamais arrivé avant la fête» (de l'Exaltation de la Croix). Car, la pluie, au Liban, avant le 14 septembre est de toute rareté. C'est un bienfait des dieux, un signe dans le ciel.

Il a donc plu à verse l'autre nuit et jusqu'aux petites heures du matin. C'est pourquoi, pour le lecteur blasé et pour celui qui ne l'est pas, nous écrivons ces lignes dans une relative euphorie, devant un paysage lavé où, à grands coups de pinceau, s'installe superbement le soleil.

De raconter cela, ce n'est pas du journalisme bien sûr, mais c'est de la lumière et de la vie. En un temps où tout ce qui ennoblit est si mesuré, si compté, il est bon que chacun en ait sa part.

Au jardin, les dahlias géants, frais et droits sur leur pédoncule d'une coudée, sont immobiles. Derrière les haies, l'ossature capricieuse et sombre des poiriers sauvages prend du relief sous le maigre feuillage. Au flanc des collines, dans la vallée, tout est vert et doré, des crêtes des cyprès et des pins aux figuiers et aux vignes où des taches brunes, faites du déclin des sèves, marquent la saison.

Et sur la mer de nacre, au loin, un navire

qui arrive trace le demi-cercle de son sillage comme un arc-en-ciel dans l'eau.

Quelle est donc la dure loi qui nous impose de ne parler seulement le matin que des malheurs des nations et de la détresse du monde ?

11 Septembre 1947

RÉVEIL DU COMINTERN

VOICI que l'Internationale communiste renaît.

Le Comintern, né en 1919, dissous en juin 1943, en pleine guerre, mais alors que la victoire était déjà certaine, reparait comme une des forces du monde. Il reprend le geste agressif, le visage tendu du lutteur.

On avait pu croire un moment que le communisme se tempérait, se nationalisait, qu'il renonçait au prosélytisme universel. En fait, il était pour un temps rentré non point dans l'ombre mais dans une période de discrétion relative. Durant la guerre, il ne pouvait en être autrement.

Et l'attitude de l'Etat en U.R.S.S. à partir de 1945 envers l'Eglise orthodoxe, était comme l'autre volet du diptyque. Elle signifiait plus

de liberté apparente, comme la suppression du Comintern signifiait la trêve après le combat.

L'accord de l'autre semaine entre l'U.R.S.S., ses satellites et sa clientèle politique arrache les adeptes de la foi communiste à leur sommeil. Il les ramène à la lutte. Si l'on peut espérer que les tolérances relatives envers l'Eglise orthodoxe seront maintenues, pour des raisons d'opportunité surtout, il faut s'attendre à une nouvelle éruption du volcan.

Nous avançons vers cette issue malheureuse et fatale depuis que le monde s'était donné un double visage. Mais toutes les tentatives d'union et de progrès vers l'unité s'étaient révélées vaines. C'était comme de vouloir confondre le blanc et le noir, le jour et la nuit, un pôle avec l'autre.

La vérité dans son essence est indivisible. Un compromis fait avec elle finit toujours dans la colère. Entre les doctrines classiques et la doctrine communiste le conflit est aigu, non point seulement dans la façon de penser mais dans la façon de vivre. Et les impérialismes qui s'affirment, tirent le parti qu'ils peuvent des passions de l'homme.

La grande formule révolutionnaire retrouve un terrain d'élection : *deux camps qu'aucun homme digne de ce nom ne peut considérer avec indifférence, deux camps où l'on*

s'affronte sur l'interprétation de la vie et de sa raison d'être et qui disent l'un et l'autre : la fraternité ou la mort.

Après un rêve qui fut court, nous voici tous bien près de porter le deuil de la fraternité.

8 Octobre 1947

RENTRÉE ET PROGRAMMES SCOLAIRES

LA rentrée des écoles fait penser au poids des programmes scolaires et à cet enseignement permanent qu'est la vie.

Les programmes d'il y a cinquante ans ne contenaient pas la moitié des matières d'aujourd'hui ; *mais tout alors allait en profondeur.* Ce n'était pas cette rage de gaver. L'essentiel y était et si l'on n'était pas aussi près qu'aujourd'hui des secrets de la vie et des forces de la nature, du moins avait-on les idées générales et la méthode qui permettent de remplir raisonnablement une destinée.

En supprimant, à la rigueur, tout ce que les deux derniers siècles nous ont appris, en n'allant que d'Aristote à Jean Racine, il y aurait encore de quoi élever l'âme assez, de quoi

former l'esprit pour faire d'une existence humaine un plus haut exemple que ceux qu'on nous donne.

L'enseignement, en se gonflant, s'est appauvri. La masse incroyable des matières qu'on propose à l'intelligence d'un enfant écrase cette fraîche intelligence. Et comme on ne prétend pas faire de chaque enfant un prodige, c'est, au bout de dix ans de soupirs, de la médiocrité en série que fabrique la cité.

Au vrai, ceux qui enseignent paraissent aussi déconcertés que les écoliers qu'on leur confie. Eux-mêmes restent surpris de l'étrangeté des itinéraires et de la longueur du voyage. Ils se demandent par où commencer et par où finir pour rendre un examen possible au bout de trois trimestres d'efforts.

On ne peut plus tout apprendre comme on ne peut plus tout lire. Il faut aller à la fois à la substance et aux grandes lignes et, pour l'accessoire, se limiter au schéma et aux raccourcis qui rendent possible la recherche.

On meuble un cerveau comme on meuble une maison. On ne saurait y loger tout le bric à brac du marchand mais les éléments d'un ensemble heureux, d'une sobre ordonnance.

Ce sont des choses qu'il est bon de rappeler à la veille d'une rentrée.

EN MARGE D'UN CONTE DE FÉES

Au milieu du désordre universel, l'Angleterre, les Dominions et tout l'Empire britannique se préparent à célébrer le mois prochain le mariage de la princesse Elisabeth, héritière du trône.

Qu'une certaine austérité limite l'ampleur des cérémonies royales et populaires, c'est une nécessité de ce temps; *mais la tradition, mais la coutume restent vivantes*; et cette gracieuse histoire, en ce milieu d'un siècle hostile, est comme un conte de fées.

Nous avons déjà rappelé que les monarchies qui subsistent en Europe, ce sont presque toutes des monarchies du Nord; en même temps, ce sont en Europe les pays le plus raisonnablement socialistes, ou mieux, les plus sociaux (avec la Suisse). Dans la mesure où les institutions deviennent démocratiques dans ces pays et font du peuple le maître des gouvernements et des lois, dans la même mesure, et jusqu'aux plus archaïques, elles sont préservées et respectées.

Dans ces pays où le soleil a moins d'ardeur, l'équilibre est la première vertu; et, le

temps est ce grand seigneur à la démarche lente qui fait les règles essentielles de la vie.

Pas de basse envie, pas de jalousie folle, pas de démagogie qui renversent l'ordre là-bas, mais la vie en mouvement dans le sens d'un progrès continu. *Les privilèges qui n'ont plus leur raison d'être, qui ne se justifient plus, s'en vont, sans violence.*

Alors que la brutalité est le propre de régimes actuels qui, sous prétexte de faire une humanité meilleure, nous ramènent aux siècles barbares, *de grands pays vont ainsi leur chemin, heureux et fiers qu'une femme puisse incarner la souveraineté dans le royaume.*

Que les Anglais, comme les autres, commettent des fautes en politique et qu'ils les paient, c'est un fait. Mais ils ont cette endurance qui fait la contre-partie des erreurs. Là où d'autres s'impatientent et perdent pied, eux tiennent le coup bravement. On en a la preuve aujourd'hui, tandis qu'ils traversent les pires difficultés de leur histoire.

Pendant que le gouvernement travailliste réduit les rations et multiplie les privations, pendant qu'il demande au peuple plus de travail et plus d'efforts, pendant qu'il nationalise de plus en plus, à tort il semble, (quoique l'immense civisme des Anglais explique tout)

il règle avec le plus touchant respect, avec l'affection la plus réelle, les cérémonies du mariage de la princesse Elisabeth.

Nous ne voyons, pour notre part, aucun anachronisme en cela; mais nous nous souvenons, comme lorsque nous étions enfant, que la vie reste faite de signes, d'images et de murmures et que pour lui laisser sa grâce et sa beauté, il faut qu'elle baigne dans la nature féerique, dans la poésie.

La vie, plus que jamais, est cette «Tempête» sonore de Shakespeare, et aussi ces forêts de symboles de Baudelaire, où l'homme passe et «qui l'observent avec des regards familiers».

20 Octobre 1947

*POINGS TENDUS ET CŒURS
QUI SE FERMENT*

S'IL n'y avait pas autant de poings tendus, les problèmes de la pauvre humanité se régleraient mieux sans doute. La loi du poing tendu a remplacé la loi du talion.

Les lois de ce temps tueront jusqu'à la charité. Elles tendent clairement à rendre la charité impossible. L'idéal de ce temps est d'enlever à chacun tout ce qui dépasse préten-

dument le nécessaire, comme si le nécessaire, chacun arrivait vraiment à l'obtenir...

C'est Voltaire, il nous semble, qui disait du superflu qu'il est très nécessaire; parce qu'il laisse à la liberté, parce qu'il laisse aux sentiments qui élèvent l'âme, le moyen de s'épanouir.

Les législations restrictives deviennent telles qu'elles mettent partout la moralité en péril. Le législateur est devenu l'ennemi.

Ce sont les moins scrupuleux, les moins timorés qui transforment les lois restrictives en vrais monopoles contre les autres. Tous les marchés noirs l'attestent, il est souvent si profitable de violer la loi!

Dans le cerveau des hommes, une incroyable anarchie a fait tout cela; et la prétention folle de diriger, de force ou de gré, toutes les manifestations de la vie humaine.

L'homme n'est pas assez mûr pour diriger toute la vie et la nature a des droits dont ne triomphera aucune brutalité.

Au lieu que les poings se ferment, on voudrait que les cœurs s'ouvrent, que les mains se tendent et que les intellectuels assagis détachent un peu plus leurs contemporains des biens matériels au lieu de les y attacher.

LES JOURS QUE NOUS VIVONS

DES jours nous nous voyons à égale distance de l'exaltation et de ses fièvres et de la lassitude et de ses sommeils.

Devant nous, le chemin bifurque sur la médiocrité et sur le triomphe. Et nous nous demandons quelle option sera la nôtre, celle de la résignation ou celle de l'espérance. *Des hommes innombrables connaissent cela.*

C'est sans doute notre nature d'osciller sans cesse, d'aller d'un extrême à l'autre, de la dépression de l'épreuve aux horizons de l'avenir. Cela correspond bien à l'alternance du jour et de la nuit, des heures sombres et de la lumière. Mais le moment de l'histoire et de la vie universelles où nous sommes est plus angoissant qu'aucun autre. Devant l'immensité des tâches, il fait mesurer la vanité de l'effort. Et l'on se dit que ce n'est vraiment pas la peine de tant entreprendre pour aboutir à si peu, au prix de luttes si grandes.

Pourtant, ce siècle appelle l'homme à dominer sa condition, à dépasser le sort qui, depuis l'origine, est le sien. D'un pouvoir multiplié, il tire des forces inconnues. Et ce sont

des peuples entiers qu'on voit résister, en chantant, aux privations, à la souffrance, à toutes les formes de la détresse et de la peur.

Dans ce monde écrasé, il y a une grandeur épique, une gestation qui dépasse les naissances courantes, une somme inouïe de merveilles et de secrets.

Le temps donnera tort aux raisons superficielles, aux systèmes fragiles. Il ramènera l'erreur à son état d'erreur. Et la vérité se retrouvera toujours parmi les étoiles.

Pour nous, ici, qui participons, comme les autres, au drame intellectuel, moral et matériel qu'à tout homme il est interdit de fuir, pour nous qui avons héréditairement, depuis les temps les plus lointains, l'habitude de l'entreprise, de la spéculation et du détachement ensemble, élevons nos pensées et nos désirs au niveau d'un destin qui s'apparente en un sens à celui d'il y a près de deux mille ans, lorsque des paroles nouvelles parties des bords du lac de Galilée se mirent à faire le tour de la terre.

Et, délibérément, faisons par rapport aux travaux qui peuvent dépendre de nous un acte de foi.

28 Octobre 1947

LA LEÇON DE SIR STAFFORD CRIPPS

Pour faciliter le redressement économique de l'Angleterre, pour aider à supporter le régime sévère, les restrictions innombrables de ce temps, enfin pour faire aller ses consignes impératives, Sir Stafford Cripps vient d'inviter les Anglais à entretenir en eux la bonne humeur et la gaieté.

C'est une satisfaction qui va plus loin que celle que procure la bonne chère de voir, en des jours aussi durs, la psychologie venir de façon aussi précise au secours de la vie quotidienne.

Le Ministre des Affaires économiques en Angleterre exerce en ce moment une sorte de dictature. Ses pouvoirs vont aussi loin qu'ils peuvent aller dans le Royaume-Uni. Pour réaliser un programme héroïque, il fait appel à la bonne humeur du peuple. Il rend évident à chacun que, pour que les hauts fourneaux et les machines marchent et rendent, pour que le charbon sorte du sol de façon plus massive, il faut que les cœurs s'élèvent. Question de confiance et de foi.

C'est l'optimisme et c'est le courage qui font aller le monde. Il n'est pas nécessaire d'avoir les ressources, le nombre, la quantité pour soi pour triompher; mais, là où l'endurance est plus grande, là où on avance en chantant, les forces croissent comme les fleurs au printemps et elles se tendent dans la direction du soleil.

L'avenir est aux peuples qui se comportent ainsi, aux pays où la foule est lucide, où le devoir collectif s'impose dans l'atmosphère légère du consentement.

On ne se sauve pas en gémissant. Il faut agir. Il n'est point d'action qui vaille dans la tristesse et dans la contrainte. Toute la vie est devenue cette montée indéfinie, cette escalade qui ne se peut faire qu'au prix renouvelé d'un effort et d'un chant. Si essoufflé qu'on soit, il ne faut s'arrêter que pour chanter encore.

Si l'on refusait, ce ne serait que pour s'affaïsser au bord du chemin, pour fermer les yeux à jamais.

4 Novembre 1947

LES DISCOURS ET LES FAITS

ON dira ce qu'on voudra, on amènera difficilement les gens raisonnables à penser que le peuple des Etats-Unis est un peuple belliqueux.

Nous avons lu et apprécié, comme chacun, le grand discours de M. Molotov devant le Soviet suprême. On y trouve ce qu'on trouve dans toutes les manifestations oratoires de ce genre : moins de faits que d'imputations ; des affirmations qui émeuvent mais qui n'emportent pas la conviction ; enfin l'éloge de la paix le plus touchant qui soit mais qui ne correspond pas aux actes de ceux qui, en ce moment, sont les maîtres de la paix et de la guerre.

Il faut de nos jours beaucoup de logique et d'esprit critique pour tirer la vérité des harangues politiques les plus retentissantes. *Les discours du genre de celui de M. Molotov sont faits pour être pris à la lettre par le peuple, par le lecteur moyen, mais pour que les professionnels de la politique entendent, lisent et comprennent entre les lignes.* De tels discours sont établis pour l'usage externe d'a-

bord, et le tonique et le toxique y sont mesurés et dosés à souhait.

Entre l'U.R.S.S. et sa clientèle immédiate d'une part, et le reste du monde, il y a pourtant une différence : le discours de M. Molotov, les hommes de tous les pays l'ont lu ou ont pu le lire et le commenter librement, tandis qu'un discours équivalent de M. Truman ou du général Marshall, de M. Attlee ou de M. Churchill, les Russes, qui n'ont qu'une presse officielle et qui ne lisent que ce que leur Gouvernement leur permet de lire l'ignoreront toujours.

Pour en revenir aux choses de la paix, il convient évidemment qu'elles soient au premier plan des préoccupations de l'univers. Un savant, qui est un prix Nobel, vient d'affirmer qu'il suffirait de trois bombes atomiques pour détruire Londres; et d'une vingtaine de ces engins «*pour supprimer toute vie*» sur le littoral oriental des Etats-Unis. De telles perspectives donnent la chair de poule mais font désirer davantage et chérir la paix.

Pour n'avoir pas à courir le risque unilatéral ou réciproque d'être finalement les victimes de ces machines infernales, encore faut-il que les deux puissances principales de cette terre, qui se regardent et qui se défient usent

de sagesse. Le premier devoir ne serait-il pas, de chaque côté, de cesser de se mêler de toutes les façons, et par tous les moyens, des affaires des autres?

8 Novembre 1947

LE MONDE EN FOLIE

LE malaise dans lequel le monde se débat va-t-il durer dix ans encore, ou bien la vie entière?

Ce qui déçoit le plus, c'est qu'on n'en voit pas la fin.

Tant d'erreurs, tant de folies ne vont-elles se tempérer que par la mort, la disparition naturelle d'une génération?

Il y a sûrement des maladies mentales, des maladies collectives inconnues que la science n'a pas repérées et qui se manifestent par un désordre généralisé, durant de longues périodes, dans des pays entiers.

La machine humaine elle aussi se détruit; et le phénomène n'est pas seulement individuel. Des émotions prolongées, de longues douleurs, des privations, des soucis qui ont mis trop longtemps à contribution les fa-

INCONVÉNIENT DES CONFIDENCES

L'INDISCRÉTION qui a fait un si grand tort au Chancelier de l'Echiquier du Royaume-Uni, il faut en tirer une leçon pour les bavards de chez nous. Ce qui a paru si grave en Angleterre eut été considéré ici comme la chose la plus innocente du monde.

Qu'un homme aussi prudent et expérimenté que M. Hugh Dalton ait succombé à la tentation, cela montre la fragilité de notre nature. M. Dalton a dû penser qu'il ne risquait rien en se confiant à un journaliste ami, au courant des usages et de leur rigueur. L'ami a eu, comme il arrive, l'attitude la plus assassine, et le Chancelier de l'Echiquier dont nous avons loué il y a quelques mois le langage magnifique aux Communes lorsqu'il présentait le Budget de l'Etat, le Chancelier de l'Echiquier a pu connaître, sur l'heure, les conséquences de son erreur; c'est de sa situation officielle qu'il a payé sa confiance.

Il n'est rien qui appelle plus de discrétion, plus de silence que les affaires de l'Etat. De leur côté, les journalistes qui abusent des moyens d'information dont ils disposent sont sans excuse.

L'avantage qu'on tire d'un secret dérobé peut avoir pour contre-partie un mal qu'on ne mesure pas. Ce n'est pas une raison suffisante de vouloir renseigner à tout prix un public avide de nouvelles. L'honneur du journaliste est de savoir tenir compte de ce qui peut porter atteinte aux intérêts de la nation, de ce qui peut nuire à tous et à chacun.

En bref, lorsque les choses de l'Etat doivent devenir publiques, ce doit être à partir du Parlement et pour tous les citoyens ensemble. C'est la règle qui permet aux démocraties de vivre. Il est bien naturel qu'on n'établisse pas le budget de l'Etat sur la place publique ni qu'on permette aux ministres et aux fonctionnaires détenteurs d'un secret de le livrer à tout venant.

La leçon qui nous vient d'Angleterre devrait avoir ici le plus grand retentissement. Chez nous, rien ne peut se faire d'important dans l'Etat sans que chacun l'apprenne sur le champ et le raconte et le déforme. Et les choses les plus graves se promènent dans le vent.

Apprenons le prix du silence.

17 Novembre 1947

POUR UN MARIAGE ROYAL

Il est naturel d'adresser ce matin à la princesse d'Angleterre qui se marie une sorte d'épithalame. Si la princesse eut été de France, elle eut eu de nous le même hommage, avec plus de plaisir encore; mais la France est brouillée avec cette forme souveraine de l'égalité qui fait d'un citoyen, un prince; elle ne veut de princesses que chez les autres, et au théâtre.

Aujourd'hui donc la princesse Elisabeth se marie; et c'est, comme dans les vieux récits enluminés, un grand jour pour le bon peuple et pour elle. Malgré les temps si durs, les longues épreuves et des difficultés extrêmes, les Anglais et tous ceux, dans les cinq parties du monde, dont le roi d'Angleterre est le roi, eux et bien d'autres encore, s'enchanteront de cérémonies brillantes consacrées par un long passé et qui ont leur prix dans le patrimoine de la vieille Angleterre. Ce qu'on appellerait, ailleurs, un formalisme désuet, demeure là ce qu'il y a de plus joli, de plus charmant, et le côté lumineux de la vie.

Gravement, noblement, tout le travail-

lisme anglais au pouvoir va prendre part au cortège, et ce sera pour chacun le genre d'émotion qu'on éprouve quand on marie quelqu'un de sa famille. Car l'Angleterre a su conserver solidement la famille au centre de sa vie politique et sociale.

Elle n'a pas, pour exalter l'individu réduit à ses seules ambitions, à ses seuls droits, à ses seules forces, ignoré la forme de société la plus simple et la plus humaine, celle qui est à l'origine même de la nation.

Et elle a banni cette chose si laide, l'envie, qui fait qu'on n'aime pas le bonheur des autres; elle a su dominer ce sentiment qui fait préférer le déclin de ceux qui ont réussi à l'effort qu'il faudrait pour s'élever soi-même.

Aujourd'hui, l'Angleterre est un des pays où il faut se discipliner et se priver le plus; un des pays où l'autorité est la règle, avec des contraintes innombrables. Elle reste cependant le pays paisible et mesuré où tout se dit avec calme, à demi-voix, dans la douceur secrète d'une existence où interviennent à chaque pas la nature, la tradition, où le gazon et les arbres et les fleurs sont un élément nécessaire de la vie.

La princesse Elisabeth sera reine d'Angleterre, un jour, comme le furent quelques-

unes de ses aïeules. Et, pendant que tant d'hommes de tant de pays s'obstineront à tout niveler en se montrant le poing, elle sera avec autant de majesté qu'on peut en montrer en ce monde le symbole de la liberté la plus vraie, de l'indépendance la plus digne.

En l'honneur de la princesse Elisabeth, et en évoquant une marche nuptiale, nous relirons aujourd'hui une page de Shakespeare.

20 Novembre 1947

DE L'ALLEMAGNE

C E n'est pas parce que l'Allemagne est amputée et écartelée comme elle est qu'on peut croire que les millions d'Allemands, qui la surpeuplent, ont disparu de la carte du monde. Quand l'Allemagne fait la guerre, elle met la terre entière en péril; mais quand elle se meurt, elle met le déséquilibre partout et l'Europe en danger.

L'Europe ne peut pas vivre indéfiniment sans une Allemagne vivante comme elle ne peut pas vivre avec une Allemagne perpétuellement menaçante et guerrière.

Des hommes de la compétence des représentants de la science et de l'industrie alle-

mandes, le genre humain peut en tout cas difficilement s'en passer. Voici maintenant que les spécialistes de l'Allemagne écrasée sont en pleine activité pour le compte des autres, dans leur pays et plus loin, en Amérique, en URSS, en Angleterre. Suivant leurs tendances, libres ou contraints, ils se sont mis avec l'espoir de quelque renouveau au service des vainqueurs. Et leur esprit inventif, (avec l'acceptation des disciplines qui les caractérise), est maintenant en mouvement dans le sens de revanches indirectes et contradictoires, avec une amertume aux dimensions wagnériennes et dans une détresse à quoi, à cette échelle, rien ne se compare.

Le crépuscule de l'Allemagne est devenu une nuit sombre. Personne ne peut dire, avec les termes poignants qu'il faudrait, comment on vit et comme on meurt là-bas.

Or, c'est pour essayer de régler le sort de l'Allemagne qu'une conférence dite «des Quatre» se tient à Londres. Préparée de longue main, mais dans une atmosphère sans optimisme, elle va révéler ce que la sagesse humaine, aux prises avec les passions, peut admettre et peut ignorer dans une conjoncture de cette gravité.

La vieille Allemagne va-t-elle retrouver,

avec un visage multiple, un corps et une âme? Va-t-elle plonger dans un abîme plus profond encore? Toute l'histoire est faite de successions de guerres et de paix, de drames séculaires, de disparitions et de naissances d'empires.

Sans ces malheurs immenses il n'y aurait pas d'histoire, ou si peu. Mais l'histoire enseigne aussi qu'il y a des formes inintelligentes ou abusives de la justice, et qu'il faut consentir à voir quelquefois, au delà d'un règlement de comptes rigoureux, ce que l'humanité en marche attend de la génération qui la représente.

26 Novembre 1947

RECHERCHE DU BONHEUR

Nous refoulons les années comme si une année traversée c'était une sorte de victoire. Un état d'esprit un peu léger nous conduit à l'illusion que c'est devant nous que se trouve le bonheur et que l'avenir sera moins inclement que le passé. Mais c'est nous qui passons tandis que le bonheur nous regarde, étonné que nous ne lui tendions pas la main.

La première condition d'un bonheur ac-

cessible, c'est qu'on soit assuré qu'il ne durera pas. La sottise prétention d'une époque qui pense mal est d'enseigner le «droit au bonheur» comme la génération précédente parlait du «droit à l'amour».

On nous faisait croire que l'amour et le bonheur c'était quelque chose comme des valeurs mobilières qu'on pouvait acheter au marché (et se procurer par la violence au besoin). Tout un monde a vécu sur une imposture, mais aussi sur le rêve et sur la chimère.

Le mal n'est pas près d'épuiser son poison. Tous, à différents degrés, nous restons pris par le remous. Nous ne savons plus organiser le présent parce que nous attendons de l'avenir ce qu'il ne peut pas nous donner.

Plus la vie sera raffinée et comblée, plus il nous sera dur de la quitter. Plus le bonheur des sybarites nous sera offert, plus nous souffrirons dans notre âme et dans notre chair. Des peuples entiers sont maintenant dans l'épreuve pour n'avoir pas su se contenter de ce que leurs traditions leur apportaient de sagesse et de lumière.

Et les années fuient, l'une après l'autre, indifférentes à nos passions, à nos fureurs.

Les vraies richesses, nous les possédons, nous les aimons de moins en moins. Elles res-

tent à portée de notre main mais nous ne reconnaissons plus leur visage. Et nous nous usons dans la bataille, incapables de faire autre chose que d'attendre du hasard qu'il nous accorde des dons imaginaires ou fugitifs.

Est-ce trop de s'arrêter, de loin en loin, sur des considérations de cette nature, pour se demander s'il ne vaudrait pas mieux orienter autrement ses pensées et, par une route différente, tenter de se mettre enfin quelquefois en société avec le bonheur?

24 Décembre 1947

PRIÈRE POUR NOËL

Où sont les Noël's de notre enfance? Où, les lumières d'autrefois au seuil bleuté de la nuit? A cause de notre peu de foi les anges s'éloignent de nos campagnes. Ils ne veulent plus chanter pour les sourds.

Pour nous, voici l'âge mûr, le soir des illusions perdues; voici l'âge qui rend les choses transparentes. Dans tous nos bonheurs, il y a maintenant le goût du sel et de la cendre, et cette montée de l'oubli et de l'ombre. Mais ce qui traverse nos silences, c'est sûrement l'appel de l'infini.

En nous aussi, l'Enfant de la Nativité a grandi. Il dit de sa voix tendre et grave la parabole du Semeur. Il égrène les Béatitudes. Il cherche la brebis perdue...

Devenu l'Homme de la Rédemption, nous laisserez-vous, Seigneur, sur le bord du chemin? Une année après l'autre, vous nous ramenez à l'enchantement de votre berceau; et Bethléem nous retrouve dans la caravane impatiente des Mages. Une fois de plus, dans le mystère et l'encens de minuit, au cours des prières de la liturgie, l'annonce de la «grande joie» a réconforté votre peuple, plus merveilleuse qu'aucune histoire humaine.

Et quel autre prodige pouvait remplacer votre venue? cette entrée paisible de Dieu dans son domaine terrestre (qui est peut-être sa capitale).

Mais il fallait le village, les bergers, le troupeau, l'étable, directement la nature et les humbles; il fallait que votre règne commençât par un dénuement qu'aucune magnificence n'égale. Il fallait le contact immédiat de votre Création, le décor illimité du ciel et de la nuit, l'harmonie du vent, l'odeur des champs, la seule poésie digne de votre gloire.

Né de la vierge Marie, qui pourrait imaginer votre arrivée dans le fracas des trom-

pettes et la pompe d'un protocole divin? Mais tel sera, Seigneur, votre retour, quand les temps seront remplis, quand votre présence éclatera comme l'éclair, du zénith à la mer et de l'horizon aux étoiles.

Par votre naissance, Seigneur! accordez à ce monde vieilli de renaître à son tour; de retrouver vos sentiers et de connaître enfin votre paix, la seule qui ne soit pas un mensonge.

Noël 1947

PROJETS POUR L'AN NOUVEAU

ENTRE le passé et l'avenir, l'heure flottante que nous vivons a le visage des choses incertaines. Elle a la forme de ces nuages dans le vent dont le poète dit qu'ils sont l'image de la vie. On pourrait tenter d'arracher le bandeau, de deviner l'avenir; et, dans le monde des probabilités, s'arrêter sur quelques feuilles du calendrier et parier pour elles. Mais l'imprévu est si constant, et si vaste le possible, qu'il vaut mieux encore fuir l'oracle, fut-ce celui de Delphes, et agir comme si l'on était le maître du sort.

Quel que puisse être l'avenir, agissons avec la tranquille assurance qui guérit ceux qui ont peur.

La peur est le mal de ce temps. Elle ébranle tout, là où l'on a banni l'espérance. Elle éloigne à la fois de la charité et de l'amour. Elle abolit ce goût raisonné du risque qui fait les grandes pensées et les grandes entreprises. Elle nous jette enfin dans la tremblante perplexité au lieu de nous pousser sur les routes inconnues.

Ce n'est pas la science, à l'aube de cette nouvelle année, qui donnera du courage aux hommes. Ce n'est pas l'enseignement, chaque jour plus pesant, qui a pour objet d'étendre le savoir. Les plus informés, les plus savants sont aujourd'hui les plus inquiets; c'est eux que le doute ravage; c'est eux que la statistique affole et que l'analyse dessèche.

Au seuil de l'année nouvelle, il nous faut aller à d'autres sources, à d'autres fontaines. Et sans doute ne sera-t-il pas inefficace de proposer la poésie et la musique à ceux que l'harmonie émeut encore, et la prière à ceux-là qui n'ont pas rejeté la foi comme si elle n'était pas le plus clair du patrimoine humain.

Les vraies ressources des jours que nous vivons, c'est dans la sérénité et dans l'exalta-

tion spirituelles qu'elles demeurent. Cette heure est celle de François d'Assise et de Beethoven.

La fuite des nuages, on peut l'orchestrer et en faire un chant.

3 Janvier 1948

LA LEÇON DE GANDHI

POUR commencer son jeûne, Gandhi attendait «l'inspiration de la voix intérieure». C'est l'acte d'un homme que l'esprit habite.

L'Inde et le Pakistan laisseront-ils mourir Gandhi?

Pour ramener la paix entre deux peuples frères, Gandhi expose sa vie. Il pèse sur le sentiment des foules. Il fait appel à leur âme, à leur cœur, à leurs entrailles. Par-dessus les pensées impures et les intentions ténébreuses, il veut imposer la paix par la prière et par une contrainte morale de la qualité la plus haute. Ce sont les consciences qu'il trouble, c'est à la source des larmes qu'il monte.

Gandhi a jeûné maintes fois pour obtenir ce qu'il cherchait et cela par un acte d'amour. L'obtiendra-t-il cette fois? Ou laissera-t-on

mourir le sublime vieil homme dans sa déception et dans sa douleur?

Comme tout ce qui se fonde sur l'esprit, l'exemple de Gandhi élève la condition humaine; mais plus que pour l'amour de Gandhi, on voudrait voir deux grands peuples que la discorde a saisis se rapprocher et collaborer pour l'amour de la sagesse et de la raison. L'indépendance de l'Inde, désirée pendant si longtemps, la voilà inaugurée par les événements du Cachemire après quelques autres.

Le bonheur commence ainsi dans la désillusion et dans le sang. Ce que des générations ont espéré se révèle, au départ, plein d'amertume et de tristesses.

Gandhi, au soir de sa vie, jeûne pour émouvoir les hommes et pour implorer le ciel. Après tant de luttes couronnées par le triomphe, le voilà qui jeûne parce que pour lui la mort vaut mieux que le spectacle affreux auquel il assiste. A son tour, il apporte la preuve que tous les bonheurs sont relatifs et que, sur cette terre, il est vain de chercher le repos.

Combien de héros sont morts pour des frontières dont le souvenir même a disparu, pour des provinces fondues aujourd'hui dans la masse informe des empires?

«Elle passe la figure de ce monde». Il faut

cependant tout donner pour elle. Et Gandhi sera demain entre la vie et la mort, parce que les habitants d'un territoire des confins de l'Inde ne veulent pas se décider à vivre ensemble.

15 Janvier 1948

VICTOIRE DE L'ESPRIT

Au sujet de la discorde dans l'Inde on est tenté de reprendre le texte sacré: «Cette sorte de démon ne se laisse vaincre que par le jeûne et par la prière».

Gandhi, obéi, a mis fin à son jeûne auquel s'étaient associés des milliers d'Hindous; mais voici que trois grands chefs politiques de toute l'Inde se sont mis à jeûner à leur tour et d'abord Nehru lui-même.

La force de l'esprit et du sentiment va faire ce qui pouvait paraître impossible. Dans des conditions identiques, il est permis de penser qu'en Occident, le jeûneur, si grand qu'il fût, eut été laissé peut-être à son destin: à New-York probablement, et certainement à Moscou. Son acte héroïque eut paru un peu don-quistottesque et l'ironie l'eut accueilli

plutôt que l'admiration. Nous suggérerions volontiers à M. Trygve Lie d'essayer lui aussi et d'entrer dans quelque jeûne retentissant pour obtenir ou pour maintenir la paix..

Des bords de la Méditerranée à la mer de Chine, à partir d'un degré de latitude à convenir, on peut voir encore le sentiment triompher. Sauf exception, ailleurs il ne vibre plus.

Ce qui se passe dans l'Inde contribue à ennoblir notre époque si sombre et retiendra l'attention de l'historien de l'avenir. Il faudra qu'on écrive un jour cette « Histoire du sentiment dans ses rapports avec la politique » qui serait un enseignement vaste et profond. Mais la « grande politique » contemporaine ignore le sentiment. Elle ne fait plus cas de la psychologie que pour pervertir les hommes par les propagandes. Et si l'on n'entendait pas la voix du Saint-Père qui fonde tout sur la foi, sur l'esprit, sur les mouvements de l'âme, sur la prière, il n'y aurait plus rien à entendre que le bruit des controverses économiques qui font partout le pain dur.

Le triomphe du vieux Gandhi est un triomphe de l'âme. Et l'Inde émeut jusqu'aux entrailles, dont les chefs jeûnent et prient pour obtenir la paix.

DOCTRINES ET POLITIQUES

EST-CE faire de la philosophie dans l'abs-trait que de revenir à des questions fon-damentales qui commandent tout? On demande partout aux citoyens de se passionner pour les affaires de l'Etat. Encore faut-il les éclairer assez pour qu'ils distinguent les doctrines constructives des doctrines de détresse et de mort.

On sépare si l'on veut l'Eglise de l'Etat; on ne peut pas séparer Dieu de l'Etat. Sur ce point essentiel qui commande toute l'activité humaine, il faut recourir au bon sens. Les hommes se comporteront de façon différente suivant qu'ils croiront en une justice et en un jugement au delà de la vie ou qu'ils n'y croiront pas. Et, de toute évidence, les lois devront être différentes aussi; humaines ou draco-niennes selon le cas; charitables dans une cer-taine mesure, ou dures et exemplaires. Un proverbe arabe dit ceci : «Celui qui ne craint pas Dieu, crains-le». C'est qu'il faut craindre celui qui n'a pas d'espérance.

S'il n'y a pas de châtement au delà de la vie, toute notre civilisation tombe et il faut

être brutal pour corriger et pour tenter de redresser ce monde. Et peu importe alors que les plus forts assomment les plus faibles et que les innocents souffrent; et que les violents triomphent et que les marchés illicites prospèrent; et que la corruption gagne tout; et peu importe encore que la loi dite de sélection soit appliquée avec la dernière cruauté.

Mais le Message éternel dit que le bien qu'on fait sera rendu au centuple et qu'il faut être heureux de souffrir pour la justice; il dit qu'il faut pardonner pour être pardonné... Sortant de la loi du talion, les codes et les traditions de toutes les nations se sont, pendant des siècles, inspirés de cela. S'il en était autrement il faudrait tout changer.

Le monde est sens dessus dessous parce que sur le point que nous évoquons les hommes sont en conflit aigu et que, dans les profondeurs de millions de pensées, l'anarchie est reine.

Ceux qui croient que l'équilibre social peut se conserver sans violence devant la perspective du néant, ceux-là se trompent. On ne peut espérer maintenir un tel équilibre que par un régime de terreur, et qui fonde un nouvel esclavage. La vertu matérialiste, sauf un stoïcisme supérieur et fort rare, on sait à quoi elle

conduit. Tout peut y être permis à condition que la police l'ignore.

Au milieu de tant de changements, personne n'est encore arrivé à changer notre nature, cette fragile et décevante nature qui fait que le juste lui-même enfreint la loi et pêche à chaque pas; cette nature humaine qui ne s'élève qu'à condition de se détacher, en vue d'un avenir infini.

23 Janvier 1948

DESTINÉE DE GANDHI

LA terre entière médite sur la destinée de Gandhi. L'homme qui ne voulait pas de la violence est mort par la violence. La brute s'est attaquée, comme il arrive toujours, à l'esprit. Les moyens du cœur et de la patience ont déchaîné un fanatique qui a abattu celui qui préférait le jeûne à la colère et la prière au recours aux armes. Un jeune Hindou a fait cela; cette chose ignominieuse; il a eu le sombre courage d'user du revolver contre le vieillard inspiré qui était déjà une ombre. C'est une grande leçon pour

ceux qui maintenant, comme hier et jadis, persécutent l'esprit et mettent un nationalisme exaspéré au-dessus de l'éternité et de l'âme. Ainsi le sort du juste demeure ce qu'il fut; sa vocation reste le sacrifice pour que d'autres se sauvent.

Il faut se donner et se perdre pour le salut des autres. Reconnaissons la Voix sainte et sacrée qui a dit cela. Gandhi, se conformant au moins tacitement à un grand exemple, a rendu le souffle en prononçant des paroles de pardon.

Peut-être cette mort fera-t-elle pour l'Inde plus que la vie même de Gandhi. Les confessions et les sectes se rapprocheront peut-être devant cette tombe. Hommes de l'Hindoustan et du Pakistan, Sikhs, Intouchables et tant d'autres, se découvriront peut-être un grand devoir devant cette mort.

L'âme s'attriste dans ce deuil. Elle est tentée de se révolter. Une voix parmi les plus humaines et les plus hautes a cessé de se faire entendre. Le sage à la chèvre et au rouet dont la vie quotidienne se réduisait à l'extrême simplicité a montré à sa manière combien tous les luxes sont vains. A sa manière, il a choisi la meilleure part.

L'Inde immense pleure Gandhi. Elle le

pleurera longtemps. Puisse-t-elle dans la diversité de ses éléments ne pas aggraver la discorde fratricide au lendemain de cette mort qui a sa résonance dans l'univers.

1er Février 1948

NEIGES

ENFIN, sur les sommets, la neige est venue; et avec elle le plein hiver auquel fait équilibre la chaleur du cœur. Sans ces jours de froid, nous ressemblerions aux terres de sommeil. Il faut ce rappel de la vie, ce coup de fouet qui met les rêveurs en mouvement et qui réveille ceux que le plaisir alanguit.

Trois mètres de neige aux Cèdres, ô joie! et sur les montagnes, les espaces blancs qui sont candeur et jeunesse et où se mirent déjà l'azur et le soleil.

Le passé du Liban et son avenir, c'est dans la montagne qu'il les faut chercher; justement là où la neige tombe, là où naissent les sources. Notre pays s'est fait à ces altitudes-là, pour venir doucement se baigner enfin dans la mer. Et c'est vers elles que la vie remontera quand nous l'organiserons mieux, quand

l'enfant et l'homme, pour fortifier la race et les vertus de la race, bénéficieront du froid, non point seulement pour conserver des aliments, mais la santé de l'esprit; et pour dominer les instincts pervers.

La montagne et la mer ont chez nous leurs merveilles en toute saison. Les jeux des couleurs et du vent, d'un solstice à l'autre, d'un équinoxe à l'autre, renouvellent leurs paysages. Elles sont soleil doré et paisible lumière. Mais aussi, l'hiver, sous le vol des mouettes, des harmonies en gris, des verts glauques s'en emparent, lorsque s'annoncent les neiges qui lavent les péchés des foules, les fautes collectives des nations.

Entre les neiges et l'eau des torrents qui finit à la mer, le Liban a assis son destin. Il se défendra contre toute violence, satisfait de posséder les premiers de tous les biens : les horizons marins qui invitent à la connaissance et au voyage; les hauts lieux sous la neige qui appellent l'esprit.

20 Février 1948

VOIX DU DESTIN

LE sort de la Tchécoslovaquie ressemble à celui de la Pologne. L'une et l'autre sont traitées comme des provinces militaires sur les confins de l'empire. Il y a neuf ou dix ans, c'était l'Allemagne qui progressait. Aujourd'hui c'est l'U.R.S.S. Car, il n'y a plus d'Allemagne (malgré qu'il y ait soixante millions d'Allemands dans les ténèbres).

Il y a dix ans, c'était l'anschluss (13 mars 1938); six mois plus tard, c'était l'ultimatum de Hitler à Bénès (26 septembre 1938).

La tragédie classique s'emparera de M. Bénès pour faire du président de la Tchécoslovaquie une image du destin. Entre l'Est et l'Ouest, M. Bénès a penché pour l'Est depuis le temps de la vieille Autriche. C'est ce penchant de jeunesse qui l'expose aujourd'hui avec son peuple et qui le perd. On peut dire que pour se maintenir en équilibre M. Bénès s'est trop penché; il court pour cela le risque d'une de ces «dэфénéstrations» dont Prague a le privilège et dont, en 1938, il a lui-même fait la dure expérience.

M. Bénès s'efforce en ce moment d'éviter

à son pays les horreurs d'une guerre civile; clairement, il n'est pas sur un lit de roses. Il recule en tâchant de sauver les formes. Souhaitons qu'il ne soit pas contraint de reculer jusqu'à la frontière.

Maintenant, c'est bien en deux que l'Europe est coupée. Le dernier trait d'union disparaît: cette Tchécoslovaquie où le paradoxe a si longtemps régné.

Et maintenant l'U.R.S.S. est bien au cœur du continent pendant que l'Europe se tâte et se cherche et se réduit à ces 16 Etats, «l'Europe la plus petite qu'on ait jamais connue», comme vient de s'exprimer M. Georges Bidault.

Et c'est le moins que cette Europe se regroupe et s'organise pour sauver tout ce qu'elle représente de traditionnel, de spirituel et d'humain.

La marche du monde prend la cadence des mouvements stellaires; elle se précipite comme les météores dans le ciel. Le temps même de la réflexion est désormais interdit à ceux qui portent les responsabilités. Le destin va plus vite que notre pensée. Et le gouvernement de la terre est aux mains d'un petit nombre d'hommes qui se démènent et qui se surmènent.

Il y a vraiment de quoi rester songeur et

s'émouvoir. Mais ce sont les complications de cette grandeur qui appellent les dénouements prodigieux. Nous ne sommes pas de ceux qui croient que le monde est livré à ses propres forces; qu'aucune surveillance supérieure ne s'exerce sur lui; qu'il n'est enfin qu'une misère collective complètement abandonnée.

Le visage que prend de plus en plus la planète accuse l'imminence d'un éclatement. Mais les éclatements sont aussi des signes dans le ciel. Des phénomènes de cette majesté président à la naissance des étoiles.

Il y a sans doute, même en Tchécoslovaquie, à cette heure, des hommes qui réagissent ainsi au lieu de désespérer.

27 Février 1948

BEAUTÉS DE L'ÉPURATION

« **L'**ÉPURATION a commencé en Tchécoslovaquie ».

Voilà trois ans que l'Europe «épure». La guerre finie, on a vu un pays après l'autre supprimer une partie de ses éléments. Quand une forme du pouvoir se substitue à une autre, ce sont aussitôt des procès qui s'ouvrent, des

camps de concentration aussi; et c'est la vengeance, la proscription et la mort.

Pauvre Europe dont chaque parti triomphant, au lieu d'accepter une «opposition» naturelle et en un sens tutélaire, supprime ses adversaires! Pauvre Europe où l'on a massacré en dix ans plus que n'ont fait tous les despotes de l'Asie depuis le commencement du monde!

Le propre des formes nouvelles de l'autorité, c'est leur intransigeance; on n'a pas le droit de penser, de juger, d'agir autrement qu'elles l'exigent. Elles s'arrogent le monopole du droit et de la vérité. Ce qui, pendant des âges, avait été tenu pour convenable et sage, brutalement elles l'abolissent. Elles ont découvert dirait-on un monde nouveau, une humanité différente de celle dont, depuis les origines de la vie, nous descendons. Et les voilà qui taillent dans le vif sous prétexte d'édifier la cité de demain. Les voilà qui insultent, qui bannissent et qui tuent.

M. Gottwald, nouveau président du Conseil de Tchécoslovaquie veut édifier à son tour *«une république sans réactionnaires, demeure heureuse pour tout le peuple travailleur»*. Mais, il se trouve que dans une large mesure, c'est le peuple travailleur qui n'est pas heureux et qui réagit.

Il est toujours temps de faire dire aux mots ce qu'ils veulent dire et de rappeler qu'il n'est point d'action, d'aucune sorte, qui ne suscite une réaction.

«Un réactionnaire» c'est, d'après les lexiques, «celui qui prête son concours à une réaction politique». C'est donc un membre de l'opposition. Pour cela seulement, on le supprime; sans même qu'il puisse faire valoir la légitime défense.

Le bonheur qu'on promet maintenant au peuple chez les nouveaux fabricants de bonheur suppose le consentement dans le silence. Il suppose que personne ne pourra discuter et opiner; et qu'il faut fraterniser, c'est-à-dire se soumettre, ou mourir.

Il y a des dogmes plus sûrs, plus respectables que celui-là, et auxquels il est plus logique de s'attacher. Il y a des certitudes beaucoup mieux établies, et que les maîtres de l'heure, en Europe Centrale comme en Europe Orientale, délibérément, ignorent.

L'épuration est une des impostures, une des plaies de ce temps; et c'est une pitié que ce mot tragique, que ce mot sanglant, évoque ce qui est innocent et pur.

Ce n'est pas en écrasant la moitié des herbes et des fleurs d'un champ que l'on fait un

printemps; et ce n'est pas en annexant l'univers à une théorie desséchante qu'on y entretient la vie.

Mais c'est la nature qui aura le dernier mot, c'est la vérité. Du train pourtant dont vont les choses, les théoriciens de la nouvelle démocratie ne laisseront, s'ils continuent, aux hommes, que leurs yeux pour pleurer leur malheur.

28 Février 1948

LA VIOLENCE ET LA FOI

LA violence, de nos jours, gouverne les idées. Il en est qu'elle brutalise tandis que d'autres, elle les défend par les coups. *Ce n'est plus l'Université, c'est la police qui juge de ce que nous pensons.*

On a décrié le moyen âge parce que, avec des disciplines à l'esprit, il imposait des limites au discours. Le moyen âge paraît tolérant et large à côté de ce que la vie contemporaine nous montre.

Des pays entiers n'ont plus le droit de penser comme ils veulent. On n'y peut plus livrer son sentiment, même à voix basse, sans

s'exposer à la persécution, à l'exil, à la mort. A la justice publique de naguère, aux droits «sacrés» de la défense, on a substitué les procédures sommaires. Les tribunaux qui jugent des choses du raisonnement et de l'intelligence sont des tribunaux révolutionnaires. Le temps des «suspects» est revenu, et de ceux-là qui sont suspects d'être suspects. L'épuration travaille. De sorte que la liberté individuelle est dans sa pire époque et qu'elle passe par ses pires moments.

Nous en sommes là malgré les grandes découvertes. Les plus merveilleuses machines ont conduit à cet emprisonnement au dedans de soi. Tout un monde est comme emmuré; il est sans voix. Il n'en sort plus que figures mornes et littérature officielle.

Ces merveilles sont le résultat accablant des formes de domination d'aujourd'hui. La fausse démocratie a mis les poètes au pas; elle a incorporé les penseurs à la grande série et noyé l'originalité dans les identités de la masse. On disait le moyen âge obscur; il paraît lumineux à côté de cela. Il a inventé la chevalerie, il a ennobli l'amour, il a bâti les cathédrales, il a donné à la dialectique comme à la foi leurs plus hauts refuges. L'aventure de Galilée, deux ou trois siècles plus tard, pa-

raît de la petite bière à côté de ce que nous voyons. En dépit de Galilée, la terre tourne mal maintenant; elle est tout encrassée. Ce sont les têtes qui tournent dans un vertige sans fin.

Pour substituer des dogmes sans espérance à d'autres dogmes, on a fait ce malheur. On l'a fait pour avoir voulu couper la terre de son avenir et de l'infini.

Il est naturel et juste de s'apitoyer sur cette humanité découragée. La violence que la terre subit, ce sont les prétendus libres-penseurs qui l'ont rendue possible avec leur scepticisme maladif, avec leur sectarisme odieux.

*«Il est tombé sur nous cet édifice immense
«Que de tes larges mains tu sapais nuit
[et jour...»*

Mais toutes les violences prendront fin tandis que, devant l'évidence, les mathématiciens et les astronomes seront encore à pousser plus loin les limites d'un univers dont les dimensions incalculables et l'ordre infini appellent de plus en plus impérieusement l'homme à l'humilité de la foi.

6 Mars 1948

DÉFENSE DE LA SPIRITUALITÉ

LA spiritualité ne veut plus qu'on la divise. Elle a sans doute sa hiérarchie et elle montre la diversité de ses visages; mais elle vient d'une même source, encore que l'eau courante ne soit pas partout aussi pure.

Ainsi les pluies et la fonte des neiges font l'eau qui nous abreuve et que nous retrouvons à portée de nos lèvres, parfois trouble et parfois limpide.

Y a-t-il une intelligence au-dessus de l'intelligence des hommes? Y a-t-il une vie supérieure à la leur? Y a-t-il une force consciente qui les domine? Y a-t-il une résurrection au delà de la mort? *Alors c'est le domaine de l'esprit:* et la chaleur mystique que l'homme y trouve va plus loin que les feux du soleil. Alors, c'est la puissance qui a fait l'univers et l'atome, et rendu possible la désagrégation de l'atome: alors, c'est la pensée qui se réfléchit et qui se suffit, qui crée et qui maintient tout ce qui est.

Entre le marxisme intégral et ceux qui le rejettent, il y a cette exaltation et cet infini; il y a l'acceptation ou la négation de l'esprit;

en fin de compte, il y a Dieu et les créatures invisibles de Dieu, c'est-à-dire, au-dessus de ce que nos yeux voient et sont capables de voir, l'Éternel et son œuvre.

C'est parce que nous sommes entre «tout» et «rien», entre l'infini et le néant, qu'il faut que nous options. C'est pour cela que tous ceux qui se réclament de l'esprit sont solidaires, et que la spiritualité en soi est une. C'est la forme actuelle du pari de Pascal.

La spiritualité revêt des aspects que la philosophie et que l'histoire affirment, défendent ou discutent; mais elle est une, en ce sens qu'elle est l'adoration de Dieu en face du refus de Dieu. Elle est le jour devant la nuit. Devant le vide, elle est l'éternité et l'espérance. Contre le spiritualisme, c'est le matérialisme qui s'élève et qui réduit à l'unité de la matière toute réalité et toute vie.

Le christianisme et l'islam ensemble repoussent le matérialisme par définition. Sur cette question fondamentale, la plus profonde de tout l'univers, ils se tendent la main et se rejoignent, dans la civilisation et dans l'amour.

Pour que l'étreinte fraternelle se resserre, il faut imaginer et mesurer l'angoisse de ceux qui, de nos jours, tombent sous une domination temporelle, apparente ou secrète, qui per-

sécute leur pensée et met en état de siège leur foi. Cela se voit dans un si grand nombre de pays (où la politique livre à la police les consciences) qu'on en est bouleversé.

En ce moment, ce qui recule et qu'il faut protéger à tout prix, ce sont les libertés légitimes, c'est le respect de l'âme humaine. Pendant que la personnalité de tant d'hommes est débilitée et étouffée, défendons indéfiniment la nôtre.

Tous ceux qui se réclament de l'esprit, et qui élèvent leur prière vers le ciel ont entre eux un devoir d'entraide. Les uns et les autres sont les témoins de la majesté de l'Éternel.

9 Mars 1948

DIRECTIVES ET LEÇONS

EN rejetant ensemble l'excès d'étatisation et le libre échangisme absolu, le Pape, parlant devant le «Congrès italien de la politique des échanges internationaux», a rappelé opportunément que la vie économique comme la vie sociale a sa philosophie, c'est-à-dire sa sagesse.

Il faut un juste équilibre. Tel est le sens de la parole pontificale. Il y a des libertés légi-

times (comme il y a l'abus du droit et l'abus des libertés). Et le Saint-Père affirmant que *«la véritable et saine liberté ne peut être que la liberté des hommes qui se sentent solidai-
rement liés»* a éclairé un des aspects les plus actuels du devoir de chaque homme envers son prochain, du devoir de chaque conscience envers toutes les consciences.

A mesure que l'intelligence se répand, c'est son rôle de laisser moins de possibilités à l'accident et au hasard. A mesure que le contrôle de l'activité humaine s'élargit en vue de la coordination des efforts, c'est sa tâche naturelle d'assurer une meilleure distribution et un meilleur usage des biens de ce monde.

L'enseignement du Saint-Père implique que ceux qui prétendent diriger ne soient pas inférieurs à leur mission; qu'ils ne soient pas au gouvernail pour finir sur l'écueil; enfin, qu'ils respecteront la personnalité humaine et qu'ils la laisseront s'épanouir comme chante la nature et comme s'ouvre la fleur au soleil.

L'étatisme absolu rejoint le totalitarisme inhumain qui vient d'ébranler l'univers. Parti d'un orgueil illimité, longtemps entretenu par une sorte d'euphorie, il a jeté brutalement des empires dans l'abîme.

Et l'extrême liberté a, de son côté, abouti

à l'extrême anarchie. Le libre échange aveugle impliquerait tragiquement désormais une désorganisation progressive de la cité; de même qu'un usage abusif du droit de propriété prendrait la forme d'un égoïsme intolérable.

La vérité est dans la mesure; dans cette position moyenne où d'habitude la raison se tient et qui, en tenant compte des aptitudes et des climats, témoigne de la valeur d'une civilisation.

Parmi tant de sujets que le Saint-Père aborde dans ses fréquentes et mémorables leçons, ce n'est pas le moindre que celui qui assigne à l'économie contemporaine ses lois morales, et qui proclame les droits de la collectivité en même temps que ceux de la personne humaine.

10 Mars 1948

UNE FIN POIGNANTE

IL n'est plus de nouvelle où le conflit entre les deux moitiés du monde ne s'accuse. La mort tragique de Jan Masaryk en porte la marque. Les chroniqueurs vantaient l'optimisme de Jan Masaryk. Cet optimiste vient de se

jeter d'un quatrième étage. Puissent tous les optimismes ne pas finir ainsi!

Jan Masaryk était cependant une image de la liberté. Son père avait fait la Tchécoslovaquie indépendante. Lui-même avait vécu pour elle. Le voilà broyé sur le pavé d'une cour pour avoir vu mourir la liberté. Les choses de ce monde, limitées à ce monde, mènent ainsi aux ténèbres. De nos jours, pour n'avoir pas peur, il faut regarder délibérément l'infini.

On comprend que la mort de Jan Masaryk ait frappé de stupeur le côté occidental de l'Europe. Les résonances de cet acte désespéré iront plus loin encore; ce suicide est le signe même de l'impossibilité de vivre dans un certain climat où la vérité ne peut respirer, où une conscience normale ne fonctionne plus. Jan Masaryk, ministre des Affaires étrangères de son pays, aurait dit publiquement, depuis plusieurs jours déjà :

«Je suis un prisonnier. Ce que je dirai, vous ne devez plus le croire. Ne me croyez plus». Cet homme se défendait ainsi contre la violence qui supprime le consentement et qui écrase la volonté.

Les grands démocrates d'il y a un quart de siècle, ceux de l'Europe centrale et orien-

tale notamment, ceux qui prétendaient sauver leur pays du joug de l'Autriche impériale, où sont-ils aujourd'hui? Où sont leurs fils après eux? Comme les grands conventionnels de 1793, on les voit se donner la mort quand ils ne meurent pas sur l'échafaud. Et c'est de la liberté qu'ils périssent.

Jan Masaryk a fini à peu près comme finit Condorcet, après avoir entretenu une flamme illusoire.

Le monde ne se réveillera que quand il se laissera de nouveau gouverner par l'esprit. Quand pour lui la vraie liberté sera celle de l'esprit, quand la faim essentielle sera celle de la vérité avant l'autre, alors, seulement, le salut viendra.

12 Mars 1948

PRINTEMPS

PLUTÔT que de se laisser obséder par les forces mauvaises, il faut se souvenir que c'est le printemps.

Les saisons courent avec la vie; changeons avec elles le cours de nos rêves! A notre tour, dépouillons le vieil homme. La nature invite à la métamorphose.

La vie est sans doute ce qu'il y a de plus sérieux, de plus solennel; c'est aussi ce qu'il y a de plus beau. Le printemps est un bonheur, l'été est une exaltation, l'automne une maturité, l'hiver une sagesse. Nous passons par les saisons comme le vent qui fuit; nous avons notre aurore, notre midi, notre soir, notre déclin.

Demain, pourtant, c'est pour tous que le printemps renaît. Les vieux et les jeunes percevront le frisson des sèves qui se préparent. Ils regarderont du côté du soleil. Ils connaîtront les forces profondes qui, malgré la peine des hommes, nous éloignent de la tristesse et de la nuit.

Ce matin nous ne parlerons pas de la guerre possible. Nous ne nous laisserons pas accabler par la crainte et par le souci. Nous donnerons l'éveil aux ardeurs qui nous défendent contre les chutes de la foi et de l'espérance. Ce n'est pas au moment où notre intelligence fait cette ascension dans la connaissance que nous permettrons au doute de nous envahir.

Chaque printemps est une victoire en soi. Ce sont des cloches qui sonnent. C'est un triomphe indéfini. *C'est l'anniversaire de la création et l'évidence de la jeunesse éternelle.*

Mais l'homme a enlaidi si outrageusement la terre qu'il ne veut plus s'émouvoir devant le cri de l'aube, la voix des sources, des végétaux, de tout ce qui vit; devant le chant de la lumière enfin.

Plus tard, nous reviendrons aux périls de ce monde. Ne pensons demain qu'au printemps qui revient.

20 Mars 1948

LE BON JUGE

VERS ces jours-ci, il y a cinquante ans, il était question dans toute la presse française du jugement de Château-Thierry. Le président Magnaud venait d'acquitter une pauvre femme qui, poussée par la faim, avait volé un pain chez un boulanger.

Le président Magnaud constatant que la prévenue avait à sa charge sa mère et un enfant en bas-âge avait décidé que *«le juge peut et doit interpréter humainement les inflexibles prescriptions de la loi; que la misère et la faim sont susceptibles d'enlever à tout être humain une partie de son libre arbitre et d'amoindrir en lui, dans une certaine mesure, la notion du bien et du mal»*.

A cinquante ans de distance ces attendus émeuvent. Ils montrent la justice en marche dans le sens du droit prétorien. Ils font à la sensibilité et aux réactions personnelles du juge une place éminente dans l'interprétation du droit et dans la distribution de la justice.

Le président Magnaud qui connut la célébrité pour la nouveauté de sa jurisprudence, continue de mériter qu'on évoque son nom comme nous faisons ce matin.

Mais quand on considère comment les prétendus amis du peuple se sont comportés à peu près partout depuis un demi siècle, quand on voit à quels résultats négatifs, à quelle misère morale et matérielle, à quels désordres et à quelle détresse ils ont conduit les foules, on se demande si l'appauvrissement actuel de l'univers (sous prétexte d'égalité) sert mieux le droit que la justice exceptionnelle du président Magnaud.

Excès de justice, excès d'injustice. L'humble femme dont l'acte n'a point été pardonné mais *excusé*, a reçu son dû. Le juge a estimé qu'avec le besoin qui l'accablait, elle pouvait, sans pécher, dans les corbeilles du boulanger prendre ce pain.

L'idéal d'une civilisation devrait être que

l'Etat mît du pain sur la place publique à la libre disposition du peuple. Ne pourraient toucher à ce pain que ceux qui n'auraient pas la possibilité de le gagner. Ce serait le signe d'une élévation du sens moral supérieure à toutes les législations.

Mais l'homme est perverti au point que, si l'Etat agissait ainsi, *ce seraient les plus forts qui, sans avoir faim, s'empareraient de tout le pain de l'Etat.*

Les lois sociales sont peu de chose quand l'âme ne s'élève pas.

23 Mars 1948

L'AMOUR ET LA MORT

Les rites du Vendredi-Saint rappellent jusqu'où peut aller notre égarement. Ils commémorent par une perpétuelle évocation la mort violente du Juste.

Celui en qui Pilate ne voit aucune faute et que cependant il condamne, témoigne indéfiniment contre notre justice. «Je suis innocent du sang de cet homme», dit le Procureur romain et il permet qu'il meure sur la croix.

Le récit de cette mort à Jérusalem (où le sang coule, aujourd'hui, en souvenir d'elle) est ce qu'il y a de plus extraordinaire au monde. *On y trouve l'évidence du sacrifice total, connu d'avance, librement accepté, affronté avec une grandeur sans pareille, justifié par une compassion infinie, subi dans des conditions de majesté toutes divines, accompagné enfin jusqu'au bout de paroles d'amour, de paix et de pardon.*

Nulle part, en aucun temps, la terre n'a connu quelque chose de semblable; et la moitié de l'humanité, consciente ou inconsciente, reste suspendue au bois de cette croix dans l'attente de la résurrection.

Les années passent et les siècles. Les préjugés tombent, les connaissances se multiplient. Le rêve de l'homme s'élargit à la mesure d'une Création si vaste qu'elle devient inconcevable.

Et, tandis que l'étoile la plus éloignée que nous connaissions, celle qui est à un million d'années-lumière paraît n'être elle-même qu'un commencement, nous nous tournons encore vers l'Unique espérance, vers les bras tendus qui contiennent l'infini.

Que ceux qui ne voient que la mort au bout de la vie se laissent aller à la tristesse

de l'esprit, aux révoltes du cœur! Qu'ils s'acharnent à tuer chez les autres l'espérance! Nous autres, nous croyons que la mort du Calvaire était une condition de l'amour, la justification éminente de la purification qu'impose l'amour.

Quand tout l'univers sera ramené à sa plus simple expression, rien d'autre ne subsistera que cet amour dont la puissance s'est volontairement consumée le premier Vendredi-Saint sur le bois exalté de la croix.

26 Mars 1948

ALLELUIA

RETOUR des cloches! Vie ardente! Printemps! En faut-il davantage pour que la belle passion d'agir renaisse? Dans un Orient qui chante trop les langueurs de la nuit, voici le temps du soleil; de ce soleil mouillé de mars et d'avril qui n'use pas de violence.

N'est-ce pas une chose incroyable que, sur la terre entière, la Résurrection ne soit pas célébrée comme le centre de tout; même par ceux-là qui, spiritualistes seulement, ne s'inclinent pas devant le fait et l'histoire?

De toutes les nouvelles, c'est la plus grande; de toutes les vérités la plus impressionnante. Qu'on respire et revive au-delà de la tombe, n'est-ce pas la merveille?

La nature, dans ses mouvements insensibles, ne fait pas autre chose. Elle porte en elle tous les symboles. Et c'est l'étroitesse de nos vues et de notre cœur qui fait notre doute et notre étonnement.

Nous sentons bien qu'en nous, au fond de nous, il y a une part de nous-mêmes qui ne peut pas mourir.

Sans les cloches, sans la prière au-dessus de nos têtes, sans une invocation passionnée, il n'y a pas d'humanité exaltée.

Sans cette élévation, il n'y a pas de politique efficace, ni d'économie politique féconde.

Ceux-là qui, de toute force, veulent installer le désespoir sur la terre sont des fous. Leur science prétendue les accable; elle engendre le pessimisme partout.

Sans l'acte de foi, il ne saurait y avoir de république viable; de république ni de cité. D'une morne littérature politique et sociale réduite aux nourritures terrestres, on ne saurait tirer une société paisible et sereine. Les nouveautés intellectuelles n'ont abouti, chacun le voit, qu'à la dure domination du plus fort.

Le renouveau pascal devrait humainement donner quelques chances de plus à la paix. C'est la nature en fleurs et en fruits. Ce sont les moissons qui se préparent. C'est la vision prochaine des greniers remplis, la fin de l'inquiétude du pain. Quand Pâques vient, le spirituel et le temporel ensemble invitent à la vie.

Mais les nations ne veulent pas entendre. Elles préfèrent leurs complications à la nature en marche, au besoin de bonheur des peuples désaxés. Les institutions internationales les plus illustres sont maintenant comme le labyrinthe et le Monstre sans le fil de lin aux doigts blancs d'Ariane.

La lumière pourtant fera son chemin. Raisonnablement les jours que voici appellent un acte de foi. La Résurrection est revenue, plus décisive que nos découvertes.

«*Ce que nos yeux ont vu*» dit Saint Jean; «*ce que nos yeux ont vu...*» Ah! que nous sommes lents à comprendre et à voir!

28 Mars 1948

RECHERCHE DU BONHEUR

Voici les glycines en fleurs et, sur la ville, un grand vol de cigognes. Ces matins lourds d'avril portent en eux l'été. Ils l'annoncent à travers un printemps capricieux à peine dégagé des dernières chutes de neige sur la montagne. C'est la merveille de ce pays de mettre d'accord la pluie et le soleil, de se jouer des saisons. Voici que toutes les corolles s'ouvrent et que la végétation entière est près d'éclater. C'est le chant de la vie en face des forces de destruction et de mort. C'est le signe élargi de l'éternelle alliance.

Quand les blés auront mûri, quand ils auront rempli les granges, les hommes se prendront-ils à la gorge comme des fous, pour la satisfaction de quelques orateurs déchaînés?

Sur toute l'Europe converge une rhétorique de mort, des combinaisons du vocabulaire pleines de menaces. Il n'y a plus qu'insinuations et pièges, quand ce n'est pas l'insulte ouverte, le poing tendu et les cris. Partout ce sont des préparatifs à un acte désespéré. Et l'ironie amère, c'est que les seigneurs des doctrines nouvelles se disent encore à la recherche du bonheur!

Voyez comme la politique est malade et comme le bonheur est loin! Et combien les mots creux et le sophisme ont tout envahi! Mesurez les espaces qui séparent l'Europe du paysage heureux qu'elle fut aux époques dites obscures. Serait-ce qu'en cherchant de toute force le bonheur sur la terre, ce ne soit point vers lui, mais vers la folie qu'on progresse? Le seul bonheur possible restera celui du détachement.

La vraie richesse c'est de regarder ce printemps et cet été qui monte et ces glycines et ce vol de cigognes et cette lumière; d'en remplir sa pensée et son cœur, de s'emparer de ce monde de couleurs et d'images, d'y voir des aspects éblouissants d'une surhumaine puissance, de s'enivrer de ce vin jusqu'au soir, jusqu'au déclin des saisons qui font les fleurs et les fruits, jusqu'au déclin de la vie.

La seule politique valable est celle qui incorpore la création et les choses de l'âme à ses lois et qui annonce la résurrection.

Il y a plus de bonheur encore pour le chemineau dans la halte devant une demeure accueillante que dans tout le marxisme ensemble. C'est, en toute saison, chez nous, la leçon de la nature; et c'est la leçon des hommes qui n'ont pas commis l'erreur de la quitter tout à fait.

10 Avril 1948.

LE JARDIN SOUS LA PLUIE

C'EST doux comme une promesse de bonheur cette petite pluie d'avril venue d'un ciel en grisaille mais où il y a de larges trous bleus. On s'abandonne à ces dernières fantaisies de l'eau comme à une ivresse. Le jardin est tout mouillé. Les soucis et les capucines sont en beauté; les gueules de loup ont bu tant qu'elles ont pu; et les herbes folles sont remplies de parfums. Tout embaume dans une nature idéale qui appelle en nous l'état de grâce. Mais le charme de ce printemps, il faut s'en approcher pour le découvrir. Pour voir, il faut aller à sa fenêtre. Il faut descendre les marches du vieil escalier lézardé. Il faut dans les petites allées, s'avancer par étapes, comme ce lézard heureux, tout serti d'émeraudes et qui ne le sait pas.

Pourquoi notre vie, avec tant de signes et d'images, est-elle ainsi massacrée? Apprend-on aux enfants ce qu'ils devraient savoir et que les adultes ignorent: que le réservoir de tout, c'est encore cette nature d'où une existence stupide nous éloigne, et les tyrannies d'une pédagogie sans horizons?

Un matin comme celui-ci, tout le monde devrait aller aux champs se gorger de brises et de lumière, caresser les fougères et les mousses, se souvenir du nom des plantes et des fleurs, de ce chapelet de petites splendeurs dont le botaniste s'émerveille et qui, sèches et mortes, se retrouveront pour l'amour de nous, dans les bocaux des apothicaires. Car, cette nature mouillée ne se contente pas d'éblouir; elle porte en elle des baumes et des secrets. Elle a des tendresses qui viennent des origines, des compassions qui font les remèdes actifs et les onguents miraculeux. Il n'y a de méchanceté que dans l'homme...

Ne sommes-nous pas rassasiés d'affaires et de problèmes? Voici le temps des images et des silences. Nous savons bien que cette humanité, qui divague, nous ne la guérirons pas; que nous ne pouvons que peu de chose contre l'immensité des malheurs qu'elle suscite. Nous la savons ravagée par les ambitions et par les appétits, endurcie par l'habitude de l'indifférence, égarée par les passions, travaillée par les désirs; mais il reste que des ressources de paix quasi-divines sont à portée de notre main, qu'il suffit de les deviner pour s'en émouvoir et d'aller les voir pour se trouver à deux pas du bonheur.

Nous nous remettrons demain à rêver à la reconstruction des républiques, des mœurs et des cités. Laissons-nous aller aujourd'hui à cette joie de remonter aux sources, aux vraies, à celles dont la limpidité rafraîchit et non point à ces citernes d'eau morte où l'on ne sait jamais si le passant de la nuit n'a pas jeté du poison.

16 Avril 1948

*D'UNE POLITIQUE
A L'ÉCHELLE DU MONDE*

LE mouvement s'accélère qui donne naissance à l'Europe unie. Dans toutes les capitales de l'Occident (et dans quelques autres), les gouvernements attentifs se penchent sur le premier problème de ce temps. Car c'est le premier. Les apparences peuvent situer ailleurs la puissance considérée sur le plan de la force et de la richesse. Mais, en face des nouveautés révolutionnaires, c'est la pensée de l'Europe occidentale qui reste le levain, c'est elle qui fera l'équilibre ou le déséquilibre à la fin.

Toute l'Amérique est, par la culture, fille de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, du Portugal en passant par l'Italie et par la

Grèce. Les langues qu'on y parle, les confessions qu'on y trouve sont celles de cette Europe qui a sa façade sur l'Atlantique.

Et c'est un Allemand qui, au congrès des Eglises pour l'Union occidentale, à Londres, a parlé du «vénérable continent» européen. L'Asie, elle, se souvient mieux qu'elle a enfanté le monde aryen.

Dans le mouvement pour le salut des civilisations c'est toute la Méditerranée qui est entraînée, avec le Proche-Orient, avec le Moyen-Orient et l'Asie méridionale même. Ce sont toutes les sources de la vie spirituelle, toutes les croyances en un monde surnaturel, en une survivance de l'âme, en une civilisation fondée sur l'éternel et sur l'infini.

Par dessus nos horizons étroits, par dessus nos tristes querelles, c'est on dirait la divinité elle-même qui se meut et qui permet que se déroule cette lutte suprême de l'humanité pour un autre pain que celui qui nourrit le corps, pour un autre idéal que celui de l'économie politique limitée à ses seules perspectives.

Voilà pourquoi, à cette heure, tous les spiritualismes se rejoignent ou tentent de se rejoindre ou aspirent à cette soudure qui a le sens d'une lutte de la vie contre la mort.

Ce milieu du vingtième siècle appelle les idées et les vues générales comme une nécessité quotidienne. Il impose une élévation de l'esprit, un effort de synthèse et de compréhension constants. Toutes les forces de cette terre, en sommeil parfois depuis des âges, sont réveillées et en marche. Depuis les profondeurs, des phénomènes s'annoncent que le siècle prochain verra se développer à un rythme que nous n'imaginons pas.

Au point où en est la planète, il ne semble pas que l'humanité puisse faire autre chose que d'accroître encore la vitesse qui s'est emparée d'elle. Saura-t-elle la contrôler et se contrôler jusqu'à la fin ?

L'Europe unie est une étape nécessaire sur la voie du destin collectif. Saluons une fois de plus sa naissance, en nous souvenant que l'Orient doit renaître avec elle, s'il ne veut pas être la brèche dans le rempart.

27 Avril 1948

POUR UN AMI QUI N'EST PLUS

AU milieu des événements de la vie courante la nouvelle qu'un vieil ami est mort vient s'emparer de nos pensées. C'est comme un coup de poing sur le visage. Nous sortons du monde des illusions pour entrer dans le réel. Car, la réalité, ce sont ces départs inéluctables, ces chocs réguliers comme la marche des astres auxquels pourtant, avec notre faculté d'oubli, nous ne savons plus nous attendre.

La politique, les controverses, les affaires, le mouvement des idées et des choses, tout cela nous possède jusqu'à l'instant où quelqu'un à qui nous sommes attachés se détache de nous. Alors nous nous apercevons que tout s'en va, nous ouvrons les yeux sur l'abîme dont nous suivons les bords sans comprendre qu'il nous appelle.

Ah! Quel équilibre il faut pour se tenir debout entre la nécessité d'agir et la pensée de tout quitter!

Pendant trente-cinq ou quarante ans, vous avez eu pour quelqu'un une vive amitié qu'il vous a rendue. Si vous recensez vos sou-

venirs, si vous remontez les pentes du passé, vous le trouvez à peu près partout, dans la joie et dans la douleur. Et brusquement il faut renoncer à une conversation familière, à de pressantes interventions du cœur, au réconfort d'une parole qui savait se faire tendre, à des possibilités de dévouement dont on ne voyait plus les bornes...

C'est l'écueil auquel nous nous heurtons quand nous nous passionnons pour la lutte, quand nous allons au devant du soleil. Au tournant du chemin, quand nous sommes dans l'ivresse de vivre, un messager nous surprend qui veut que nous nous arrêtions et qui fait s'arrêter notre cœur.

...Mais, au delà de l'ombre, il y a cette flamme qui demeure; cette présence que nous entretenons parce qu'elle correspond à une réalité vivante.

Comme il faut plaindre ceux-là qui n'ont pas d'espérance!

SUR QUELQUES BRINS DE LAVANDE

LES premières lavandes fleuries sont venues parfumer un visage aimé; et dans la chaleur torride de ce traître juillet, si frais il y a trois jours encore, une brise du soir, sous les étoiles, a ranimé des souvenirs.

Le retour d'une fleur ravive des sentiments endormis; et, d'année en année, les premières lavandes ou les premiers dahlias réveillent en nous des tendresses et des amours.

Ce sont des jalons sur la longue route, sur le chemin des retours qui est celui de la patience et du rêve. Entre l'empire des ombres et celui des fleurs, il y a des parentés secrètes; entre les ombres, les couleurs et les sons, tout ce qui fut pour nous passionné ou simplement émouvant.

Ainsi, les événements de notre vie restent liés à des signes. Une fleur rappelle une âme; un clair de lune est attaché à des battements de cœur; et les brûlures du plus ardent soleil sont la figure d'autres brûlures. Le chant des cigales évoque des enfances dans le mystère de l'azur. Un parfum de résine au bout des doigts est celui d'un trouble ancien. Et les

paysages où nos regards se sont arrêtés plus d'un instant suscitent des tristesses d'Olympio qui se renouvellent avec des résonances qui nous bouleversent.

Il faut que nous soyons bien oublieux pour que chacun de nos jours ne fasse pas revivre d'autres jours peuplés d'images et riches de substance. De notre existence, par moment si agitée, nous donnons la plus large part à l'inconscient et au sommeil.

Trois brins de lavande cueillis ce matin, dont le bleu et le vert, profonds comme la mer, appellent une impossible étreinte, ont plus d'importance pour nous qu'une suite de guerres ou qu'un règne illustre de jadis. Ils ont plus d'importance sur le plan de notre vie intérieure, qui fait de chacun de nous un monde et qui nous fait chérir ce qui est humain et désirer ce qui est éternel.

6 Juillet 1948

POUR QUE LA VIE AIT UN SENS

Vous entendez le clairon à distance et vous vous dites que les notes martiales que vous apporte le vent vont réveiller quelques torpeurs. Mais non ! C'est le même lourd sommeil, la même indifférence à la vie.

Car ce que nous appelons la vie ne correspond plus en rien à l'exubérance magnifique qui fait le réel et le vivant. Ce n'est plus que cette suite d'habitudes mornes qui nous font aux mêmes heures, aux mêmes instants, refaire les mêmes gestes, revenir aux mêmes détails avec la régularité effrayante des jours. Le moindre changement nous inquiète. La moindre nouveauté nous tient en haleine. A peine sortis des routines qui nous possèdent nous voulons y revenir comme cet insecte que nous avons, d'une chiquenaude, éloigné de son chemin et qui, mû par un instinct inéluctable, y retourne obstinément.

Et le clairon matinal est devenu lui-même une longue habitude, quelque chose comme le réveil qui sonne, et qu'on arrête machinalement d'un doigt qui tâtonne, pour qu'il ne persiste pas dans ce cri aigu qui veut que nous

fassions aujourd'hui ce que nous avons fait hier et ce que nous referons demain.

Les hommes de ce temps sont brouillés avec la vie; ils sont brouillés avec l'extraordinaire bonheur qu'est la vie devant l'immensité du vide et de l'absence; avec cette palpitation prodigieuse de tout, dans le mouvement éternel.

Et le routier lui-même dont la marche est le but et dont l'espoir est de s'enivrer de découvertes, le routier d'aujourd'hui a comme perdu son chemin.

Nous devenons des machines sans âme, en ce sens qu'une sorte d'abrutissement s'est emparé des hommes, ôtant à l'imagination sa puissance, aux images leurs couleurs, noyant la musique dans le bruit et la raison dans la paresse du préjugé et de l'indifférence.

Peut-être la terre meurt-elle d'être dans cet état de résignation somnolente qui éteint la liberté, qui lui enlève jusqu'à ses songes et qui nous rapproche de la bête dans la mesure où nous nous éloignons de l'ange.

Le goût de se passionner et d'agir qu'est-il devenu? et la merveille qui fait de l'homme le possesseur privilégié de l'intuition et le maître de l'intelligence? Au point où l'on en est, tous les clairons ne valent plus un chant d'oiseau, la voix du petit être ailé qui va dan-

sant, d'un arbre et d'un bosquet à l'autre, et qui ne s'arrête de voler que pour mourir.

Cette génération, écrasée par la matière, on dirait qu'aucune diane ne la réveillera. Elle est atteinte dans son âme. L'aube et le crépuscule ont pour elle la même valeur. Au lieu de s'établir dans la vie comme dans sa conquête, elle la fuit.

L'amour de la vie, on ne le trouve plus que chez les marchands d'espérance, chez ceux-là qui consentent à donner sans rien recevoir, et dont le rôle, dans l'apparente immobilité, est de marcher toujours.

16 Juillet 1948

POUR QUE LA POLITIQUE S'ÉLÈVE

IL n'y a plus pour élever la politique que l'élévation de l'âme. Depuis que la poésie, la pure, la vraie, a pris les chemins de l'exil, depuis que ce monde âpre et dur la dédaigne, depuis que la prière ne fleurit plus assez sur les lèvres humaines, les mœurs et les courages ensemble se sont affaissés. Imaginez ceci que, pour les pays et les gouvernements matérialistes, la prière est morte; que s'ils la tolèrent,

c'est par un acte de politique hypocrite, tandis qu'ils la persécutent dans le secret.

Si la voix des hommes ne monte plus vers le ciel, il n'y a plus, avec la douleur qui s'accroît, que la haine et le désespoir. C'est ce qui fait que la violence est reine, que les gouvernements abusent du pouvoir ou ignorent leurs devoirs, enfin que tant de républiques naguère florissantes sont si près de s'écrouler.

Voici qu'avec les raisons de vivre qui s'en vont, l'art lui-même tombe au niveau du sol, l'art véritable qui est fait de lumière et d'amour. Voici que les chefs-d'œuvre se font rares et que la musique s'appauvrit. Les grands cris du cœur, on ne les entend plus. La majesté de la foi qui crée et qui sauve est voilée. Et ne subsiste plus, jusqu'au seuil des sanctuaires, que la lutte pour la vie comme l'animal s'y livre quand il est traqué et qu'il a faim.

Si nous ne sommes pas autant que d'autres atteints par le fléau, nous ne sommes pas immunisés non plus. Qu'on le nie ou qu'on y consente, nos forces de résistance ne sont plus ce qu'elles furent.

Pour ceux qui gouvernent, l'heure de l'enseignement direct est venue, *l'heure de l'exemple*. Car l'homme dirige les autres comme il se comporte. Notre façon de conduire les au-

tres ne peut être que le reflet de ce que nous sommes. Notre méthode est dans nos actes.

Le drame de l'Europe et du monde a son origine dans les conflits de l'âme et de l'intelligence. Ses effets visibles sont des manifestations de décadence et de désagrégation.

Devant la marée qui monte, il est temps que nous parlions d'abord à notre peuple des vertus fondamentales qui font les nations.

5 Août 1948

LE JEUNE ET LA JOIE

LE jeûne aussi est une prière; et celui de l'Islam comme celui de la Chrétienté est un hommage à l'Éternel. C'est le temps où il paraît meilleur que l'esprit se nourrisse plutôt que le corps, que la pensée s'élève et que le souci de l'infini passe celui du temporel.

Après avoir longtemps abusé du pain de la chair, il est naturel que les besoins de l'esprit prévalent, qu'un aliment fait d'une autre substance vienne soutenir nos pensées.

L'Islam primitif a situé son jeûne mobile le long des brûlantes journées d'Arabie parce

que la fraîcheur des nuits y invite moins au sommeil qu'à la méditation et au rêve.

C'est un besoin d'équilibre qui a fait les jeûnes et les abstinences, la nécessité de rendre le corps moins lourd pour qu'il puisse progresser d'un pas moins pesant vers le divin.

S'il y avait plus de mesure, de modération, de charité, les interventions de l'Etat (d'ailleurs si souvent stériles) pourraient devenir inutiles là où elles s'imposent pour que les privations soient égales et que la justice règne.

C'est pour n'avoir plus le goût de jeûner *librement* que l'humanité jeûne *malgré elle* et de façon si violente aujourd'hui.

Les péchés contre l'esprit, le corps à son tour en subit les contraintes. Là où on affame l'esprit, le corps aussi finit par mourir de faim.

Mais après le temps de se mortifier, il est naturel que vienne celui de la détente et de la joie. Les fêtes, après les jeûnes, sont naturelles comme la marche des jours. Il y a les saisons du recueillement et du silence comme il y a celles où la nature chante et où la vie éclate.

L'homme a besoin des unes et des autres. Il lui faut l'automne du retour sur soi-même

et le printemps des sèves, l'hiver de l'abstinence et l'été des fruits mûrs. S'il ne se nourrit pas il meurt, et s'il se nourrit trop, il meurt.

C'est un juste équilibre qui est la loi de la vie.

6 Août 1948

SUR LA LIBERTÉ

Ces jours d'été où la lumière est tenace et où le jour se prolonge, il est juste de les donner à la liberté, à cette liberté *dans l'ordre* qui est un honneur et une force; à cette liberté qui est le signe de la conscience de l'homme et qui justifie, si on la cultive, le choix et l'élection.

Oter la liberté à quelqu'un qui en est digne, c'est comme de ruiner sa respiration et d'attenter à sa vie. Il a fallu un temps de régression pareil aux plus obscurs pour que des hommes, par millions, ayant derrière eux la longue expérience de la dignité humaine, en soient venus lâchement à renoncer à ce droit sacré de mesurer et de préférer, de donner leur pensée et leur cœur à un amour plutôt qu'à un autre.

Alors qu'une sombre ivresse faisait accepter par les foules il y a quelques années encore, comme le dernier mot du droit social et comme le chemin du bonheur, les régimes totalitaires, on ne peut maintenant y songer sans frémir.

Vous acceptez là qu'un homme, fait du limon dont nous sommes faits, pense pour vous, agisse pour vous, vous interdise ou vous ordonne de penser et d'agir.

Vous consentez à cette abdication dont le dernier état est de tuer les volontés et de ramener des âmes épanouies aux soumissions de l'enfance.

Mais qu'on nous entende bien, nous croyons les premiers à la nécessité du commandement, à la vertu du commandement. Ce que nous défendons, c'est le contraire de l'anarchie, c'est le consentement donné au pouvoir légitime par les libertés légifimes. Ce que nous voulons exalter, c'est la dignité de l'homme. Ce que nous réprouvons, c'est la déchéance qui est le propre d'un esprit asservi.

Des chefs, en quelque pays qu'ils gouvernent, dont le souci n'est pas d'éclairer toujours davantage les intelligences, des chefs dont le moyen de gouvernement est d'endormir en nous ce qui nous distingue de la bête, ne mé-

ritent pas d'être des chefs. De tels procédés portent la marque de l'aveuglement et de la tyrannie. Sous prétexte de faire régner l'ordre, ils atteignent un peuple dans son âme, ils contrarient cette marche ascendante dont le Créateur a donné le privilège à l'homme en face d'une nature qu'il a mise sous sa domination.

Le soleil de l'été, sur les sommets, éveille merveilleusement le goût de la liberté. Il élargit la conscience aux dimensions de l'horizon. Il projette, en multipliant sa hauteur, l'ombre de l'homme sur la montagne.

La première raison d'être du Liban et l'ultime, c'est cette liberté qui est la condition et le chemin de la grandeur, cette liberté consciente des disciplines nécessaires mais déterminée à rejeter les contraintes illégitimes et qui sait vouloir l'ordre au lieu de le subir.

A mesure que des couches nouvelles se superposent aux anciennes, il faut donner plus de lumière au peuple, lui montrer les dangers qu'il court et lui expliquer mieux le sens de sa mission.

PROPOS SUR LE TRAVAIL

TOUTE la notion de labeur est à reviser. Quand on voit, en si grand nombre, des bourgeois chargés de famille travailler quatre-vingts heures par semaine pour vivre, on se demande ce qu'on peut bien entendre par «les classes laborieuses». Et le labeur intellectuel est devenu si dur qu'il passe l'autre en difficulté, de loin.

Un préjugé singulier a fait du travail des mains, seul, le vrai travail, alors qu'une activité puissante, d'un autre ordre il est vrai, qui engage le corps tout entier et qui laisse un homme épuisé au soir de sa journée, devient comme un luxe discutable et comme une fantaisie de seigneur.

Le vocabulaire est plein de ces approximations et de ces trahisons. Mais il n'y a plus de travail servile que celui des flagorneurs et des parasites. Il n'y a plus que ceux-là, grands et petits, qui attendent de la bassesse et de la flatterie la largesse et le pourboire.

Hors de là, tous les travaux ont leur grandeur et ennoblissent l'âme; tous sont dignes de respect. Notre siècle est tel cependant

qu'il a mis l'humanité tout entière au régime des travaux forcés, sous prétexte de la faire progresser et de l'embellir.

L'homme ne travaille plus librement mais sous la contrainte; ce qu'il fait, c'est trop souvent ce qu'on lui impose, non ce qu'il préfère ou qu'il aime. Et l'épargne qui est le signe de la prévoyance et, dans un sens, de l'altruisme, est condamnée par les circonstances et par les faits *quand elle n'est pas condamnée par les lois.*

Maintenant les classes se rejoignent par la nature des choses; les unes montent et les autres descendent, et rien n'empêche plus que les hommes, à travers l'immense variété de leurs travaux, se tendent la main et vivent ensemble, dans l'effort heureux et dans le malheur.

Mais il est temps que la notion de travail s'éclaircisse et que le travail du cerveau soit pris pour ce qu'il est: *un travail physique invisible, plus dur que celui des mains.*

Et le travail du peintre, du sculpteur, du musicien même est encore un travail manuel où l'intelligence à coup sûr, l'imagination, la sensibilité et l'art interviennent à tout instant; tandis que tant de travailleurs du commerce et de l'industrie, comptés parmi les prolétaires, ne font à peu près rien de leurs mains.

La vérité est que *tout est travail* à commencer par l'effort du penseur qui, dans l'immobilité, met sa substance grise en mouvement, tandis que son sang, comme celui du marcheur, court plus vite.

Jamais les hommes, de toutes les classes, n'ont travaillé comme aujourd'hui. Mais plus les responsabilités sont lourdes et la conscience professionnelle en éveil, plus le mérite croît.

Le cas de tous est des plus clairs: s'ils ne travaillent pas, toute leur vie, ils meurent de tristesse ou de faim.

12 Août 1948

*ART POÉTIQUE
POUR LES HOMMES D'AFFAIRES*

LA lune d'août, si limpide, met tout le ciel du sud dans la Voie lactée. Elle refait une jeunesse au clair de lune de Beethoven.

Les monts sont tout noirs sur l'horizon transparent, et ce sont de vastes jeux d'ombre dans les blancheurs d'une nuit qui ne veut pas du sommeil. Notre pensée, bornée au sud par le plafond immense du halo lunaire, s'échappe au nord vers les étoiles.

Comme ces nuits d'été appellent le songe et comme on comprend mieux, dans leur contemplation, Shakespeare et son univers! Toute une féerie prend corps dans la vallée où s'accumulent les vapeurs, et ce sont partout des formes sans corps qui dansent. Il faut de ces nuits pour mettre en liberté les esprits de l'air et pour remettre l'homme en contact avec ce qu'il ne voit pas.

L'activité humaine, si dure et fébrile qu'elle soit, faut-il vraiment qu'elle décourage le détachement et le rêve?

L'homme d'aujourd'hui, au réveil, avant d'aller à ce travail quotidien qui est fatigue au lieu de joie, devrait se plaire à retrouver les images d'une aube sans arrière-pensées, les émotions d'une belle nuit.

Entre le travail humain de ce temps et la poésie éternelle, le conflit est-il si grand que nous ne puissions donner à notre effort le cadre, les figures, le chant de l'infini? Mais la vie morne où nous sommes plongés écrase tout; les pauvres habitudes qui depuis le matin sont un éteignoir sur nos têtes.

Cette «descente aux affaires» dont nous parlions l'autre jour, c'était, on l'a bien vu, pour évoquer une descente aux enfers. Au seuil des bureaux où le travail de l'homme se

déploie, le bonheur tombe, la pureté des intentions et des idées se dérobe avec le goût de ce qui est net et beau. Il ne s'agit plus que de gain et d'enrichissement, comme si ce n'était pas s'enrichir que d'élever son âme.

Si nous vivions dans un de ces pays où la nature est sans gloire, peut-être aurions-nous une excuse; mais a-t-on le droit de fermer les yeux obstinément quand on a devant soi un paysage parmi les plus doux du monde, parmi les plus ardents, les plus exaltés?

18 Août 1948

MUSIQUE

LA musique de l'Orient n'est pas une musique du matin et du plein soleil; c'est une musique de l'ombre et de la nuit. C'est la nuit qu'elle invoque et c'est l'amour profane qu'elle chante; car, les amours du jour ne sont pas celles de la nuit. Entre le triomphe d'un chant d'allégresse et un nocturne d'Orient, il y a tout le chemin qui va de la vie ardente aux langueurs et aux tristesses de l'amour.

La musique de l'Orient est inspirée surtout par le clair de lune et par l'amour; ses

cris sont ceux de la passion; ses rythmes ceux de la volupté et des grands espaces déserts. Ce n'est pas la musique de l'humanité militante; encore moins celle des combats. Lorsqu'il fallut faire entendre aux Arabes quelques marches guerrières, on dut les emprunter à l'Occident. Car, du Caire à Bagdad et au cœur de l'Arabie, la vie s'épanouit au-delà des heures chaudes qui appellent le sommeil. C'est dans la nature des choses.

Pour se mettre dans le sillage du monde en mouvement, l'Orient a besoin de renouveler son lyrisme et ses chants. Il a besoin de substituer aux séductions du soir, celles qui invitent au travail de l'esprit et des bras. Il lui faut faire appel à d'autres amours que celles qui font au sentiment déchaîné la place capitale qu'il a, entre la vie et la mort.

Au fond, tout l'Orient est comme envoûté par ses chants. (Ya leil; ya leil...! ô nuit! ô nuit!) Mais, cette harmonie qui s'apparente à celle de guitares lointaines procède de son âme même; elle ne fait qu'obéir à un climat, à la présence ou à l'absence du froid, des nuages et des verdure. Qui dira l'influence, sur l'homme, d'une brise régulière ou d'un grand vent, ou, au contraire, des longues chaleurs immobiles?

Si l'Orient veut avoir sa place dans la vie du monde (et il ne saurait s'en passer), s'il veut tenir tête à l'agression d'Israël ou à toute autre, il est essentiel qu'il ajoute quelque chose à sa musique, à ses chants, qu'il fasse comme les Juifs qui, par leurs musiciens innombrables, ont pris possession, dans une si large mesure, de l'harmonie de l'univers.

25 Août 1948

CAMPAGNE

A travers les pins, un peu de vieil or se liquéfie dans la mer; et, vers la nuit, d'un pas rapide, le crépuscule progresse. Dans le jardin en fleurs, d'un banc qui s'élève au-dessus de la route, on voit se presser le pas des derniers passants.

L'obscurité vient et, précédant les premières étoiles, ne se dessine maintenant dans le ciel que le mince croissant d'une lune d'un jour.

Toute la paix du monde accompagne les dernières lignes d'une lecture de Bergson. L'Évolution créatrice se poursuit dans le soir, comme elle se fait depuis des nuits sans nom-

bre. C'est l'heure où l'homme, l'animal et la plante se rapprochent dans la communauté des êtres vivants, manifestations différentes et merveilleuses de la vie. Et la mémoire cherche, dans les ascendances les plus lointaines, la trace de ce qui fut: comme l'intelligence cherche du côté de l'avenir ce qui sera. Mais le spectacle entier et la méditation se ramènent à l'homme; c'est vers lui que tout converge, vers lui qui, depuis des temps incalculables, aspire à la vie de l'esprit et attend son destin.

On songe à la Genèse, aux travaux de Dieu dont les journées se mesurent à l'infini, à la succession des mouvements et des formes, à la prodigieuse aventure de la Terre qui, depuis deux milliards d'années, peut-être, renouvelle sa face, passe d'un état à l'autre, hésite, marche, avance, proposant sans cesse des visages imprévus aux feux du soleil.

Et l'on se demande ce que l'homme attend pour s'informer un peu plus de tant de choses qui le touchent; pour appliquer quelquefois son esprit à ce passé et à cet avenir qui sont sa longue histoire et son inépuisable horizon.

Lorsque le septième jour Dieu se reposa, ce fut parce que la conscience et la liberté naissaient et qu'il convenait qu'elles eussent le champ libre en vue d'une solennelle métamor-

phose. Depuis qu'il s'est «reposé», l'Éternel assiste à la montée de l'homme.

Si nous nous attristons à voir que l'homme, au lieu de monter, descend, nous devons nous dire aussi qu'au-delà des malheurs de ce temps quelque ascension se prépare. C'est une crise de la vie qui se manifeste comme la crise des sèves dont on corrige les excès en taillant les arbres qui donneront des fruits en surabondance.

Un beau paysage du soir porte l'esprit vers ce *réel* que nous fuyons parce que l'anarchie d'aujourd'hui laisse à l'homme moins de sagesse qu'à l'enfant.

7 Septembre 1948

SITUATION DE LA FRANCE

UN langage à tenir au peuple de France par un gouvernement français déterminé à gouverner pourrait être celui-ci: «Français! nous allons vous enrichir et non point achever de vous ruiner ainsi que l'Etat, sous le prétexte fallacieux de vous rendre tous égaux. Ce n'est sûrement pas l'égalité dans le malheur que la Révolution a inscrite au fronton de nos édifices».

Car, la France, chaque fois depuis vingt-cinq ans qu'elle a dévalué sa monnaie et, par suite, ses valeurs immobilières et mobilières, a porté atteinte à son armature sociale en même temps qu'au patrimoine des Français; si bien qu'aux citoyens qui obéissent aux lois, si cette procédure continue, il ne restera rien — fors l'honneur.

Ce sont les faillites successives de l'Etat qui ont réduit de la façon la plus imméritée la partie la plus digne d'intérêt de la population de la France à la situation où elle est; une dévaluation est en effet toujours une pénitence et un mensonge.

Le franc d'aujourd'hui ne vaut que la deux-centième partie de celui de Germinal. Pense-t-on vraiment pouvoir aller plus loin dans l'illusion? Et ne vaut-il pas mieux rendre aux Français (puisque les disciplines à quoi les Anglais se plient leur répugnent) avec l'esprit d'initiative, un peu de cette liberté qui n'est plus pour eux que la liberté de défier les lois?

La France que la nature a faite si opulente, la France de l'invention et des arts, des fleuves sagement établis, des labours et des pâturages, à quoi la réduiront les songe-creux s'ils sont laissés à leurs divagations? Voilà le

pays le plus beau, le plus naturellement équilibré de l'Europe, devenu à peu près ingouvernable parce qu'il est livré à la haine et à l'envie. «Quand les Français ne s'aimaient pas», écrivait Charles Maurras. Se peut-il qu'ils se mettent de nouveau à s'aimer?

C'est un malheur évident que tant d'harmonie se perde par l'effet de tant d'individualisme. La France est victime de ses lois et de ceux qui les violent. Un peuple d'humeur aussi personnelle, il n'est pas raisonnable, *pour l'amour de la théorie*, de le soumettre aux contraintes vaines auxquelles il est soumis.

Le temps est venu pour la France de se donner des chefs.

10 Septembre 1948

SUR LA MONTAGNE

RETENONS ce silence dans un rayon de soleil vespéral, pareil à une caresse, autour d'une lecture qui allonge le temps et qui suscite, parce que la lecture est douce et profonde, une sorte de béatitude.

Pas un bruit dans le vaste espace aux vi-

ves couleurs, tempérées par instant par les nuages de septembre; pas un cri sur la montagne, ni dans la vallée où s'annonce l'automne, où s'accumulent les vapeurs.

Dans les arbres, dans le jardin paisible, pas un mouvement; ni plus loin, sur la mer, où, plus lentement qu'un autre soir, s'immerge le soleil.

Il y a des heures privilégiées où l'on peut faire durer le temps malgré la vision transparente de l'avenir; où, comme Josué, là-bas, à l'horizon, on peut arrêter le soleil; et nous accomplirions quelquefois le prodige si nous voulions user de notre puissance, prendre possession de notre volonté de vivre; mais nous nous abandonnons, sans tenter un effort, sans user du pouvoir laissé à notre plaisir de contrôler la marche des heures et de communiquer avec les dieux.

C'est, il est vrai, parce que nous le chargeons d'événements et de pensées que le temps fuit, qu'il n'a plus de durée. C'est alors un enrichissement de l'être qui nous le rend si fugitif, avec l'âge. Alors, nous anticipons sur le futur en multipliant en même temps l'évocation du monde des souvenirs. Mais, au fond, nous savons bien, par expérience, que nous restons maîtres de faire durer le temps, comme

il arrivait merveilleusement aux jours de notre enfance, si nous nous arrangeons pour le défendre par l'approfondissement du présent, contre les empiètements du passé et de l'avenir.

Il y a une extrême douceur à savourer, devant un paysage étendu, un soir entier donné au silence. On peut après cela rentrer l'âme haute dans la foule et dans le bruit, en se disant qu'il ne dépend que de soi d'ignorer ce tumulte, ces passions, ces intentions impures et ce goût généralisé du fruit défendu qui explique toutes les folies.

17 Septembre 1948

IMAGES

C O M M E la plante est fixée au sol, l'homme est lié à son âme. Il vit d'elle en ce qu'il a de divin. Apparemment mobile et seul dans le vent comme la voile sur la mer, il fait des racines invisibles. Il possède des domaines dans des espaces qu'il ne voit pas; car, les yeux sont au corps: l'âme voit autre chose. Elle a des regards sur un port d'attache lointain. Le navire en partance, qui ne peut s'im-

mobiliser sans que le sel le ronge, sans que l'algue l'alourdisse, c'est chacun de nous.

Mais nous luttons aussi contre une dérive, depuis que fut rompu le lien qui nous faisait vivre de la respiration et du sang maternels. Avant le premier cri, avant le lait du sein, nous ressemblons au fruit attaché à l'arbre; l'instant d'après, détachés, nous sommes comme celui qui s'expatrie.

Comme la planète qui l'emporte, comme le soleil dont la terre dépend, comme le système auquel elle appartient, chaque homme est un monde à lui seul; mais, la plupart des hommes réduisent lamentablement ce monde au niveau de rien; ils font comme le bœuf du labour qui mâche sa paille ou son herbe, qui marche, qui regarde et qui ne comprend pas et qui poursuit son chemin.

La première condition de la vie, c'est qu'on la découvre, qu'on sache qu'on est cet être *debout*, arrivé à cet équilibre et qui tient, s'il le veut, la clef des songes et du destin. Mais, nous nous rendons prisonniers de nos gestes quotidiens comme la fourmi de sa demeure souterraine. Au lieu de prendre le large, nous ne voulons plus faire que les mêmes pauvres choses vides et monotones, fuyant indé-

finiment cette grandeur accessible que nous portons en nous.

Il n'est point d'homme, s'il le voulait, qui ne soit capable de quelque prodige; point d'homme qu'on ne puisse tirer de son obscure misère pour qu'il respire le soleil. Mais il faut redire à chacun qu'il est comme un trésor au fond de l'eau, comme une cachette dont on a perdu le secret...

28 Septembre 1948

UNE PEUR LÉGITIME

** CE n'est point le futur que j'envisage, c'est le présent même qu'un dieu nous presse de déchiffrer.* Il y a dans Claudel cette grande phrase parmi tant d'autres, il y a ces mots rapides, ce halètement. Car, c'est pendant qu'on vit qu'il s'agit de comprendre : c'est son temps et soi-même qu'il faut pénétrer. Notre intelligence est faite pour cela, pour envelopper les événements et les choses, pour s'en saisir, pour en tirer la substance.

Nous nous disions cela, hier, en écoutant ce qu'avait dit M. Spaak à l'ONU, répondant

à M. Vichinsky. Les Belges ont l'esprit froid et le tempérament raisonneur. Ils ont horreur de l'imprécis et du vague; tandis que la pensée slave, même quand elle s'exprime froidement, même quand elle est exprimée en termes violents, est fuyante et insaisissable.

«*L'Europe occidentale*, a dit à peu près M. Spaak à M. Vichinsky, *l'Europe occidentale vous craint, craint votre Gouvernement, craint votre politique. Elle a peur*». C'est cette peur légitime qui entretient l'incertitude et la méfiance; car, les moyens normaux de l'U.R.S.S. sont souvent des moyens brutaux. La technique politique de l'U.R.S.S. fait si peu cas de l'homme, au sens de l'individu, elle fait si peu cas du droit naturel et des libertés!

La cinquième colonne de l'U.R.S.S., a dit encore M. Spaak, est partout répandue et c'est par des moyens plus redoutables que ceux du nazisme qu'elle agit. Les nations se défendent contre elle avec l'impression qu'elles marchent sur un terrain miné. Après le «grand soir» du nihilisme, ce sont les délices de la Sibérie à l'horizon, c'est la suppression de la personnalité et de la volonté, la fusion de millions d'hommes dans l'anonymat grégaire; c'est l'homme devenu une carte d'identité, un numéro dans la série, comme sur les galères. De

tout cela évidemment, l'Europe occidentale a peur; elle et d'autres sans doute. Il est certain qu'au lieu d'entretenir cette suspicion devenue naturelle, l'U.R.S.S. pourrait et devrait donner des apaisements au monde.

Le présent, *qu'il faut*, (selon la proposition claudélienne) *déchiffrer*, c'est cette réalité profonde que les paroles dissimulent et que les propagandes cachent.

L'Europe occidentale a peur. Dans sa majorité écrasante, elle ne veut à aucun prix que l'Europe orientale lui impose sa façon de penser et de vivre. C'est à cela qu'elle réfléchit, c'est ce danger qu'elle mesure. C'est contre cette menace qu'elle s'organise et qu'elle se défend.

30 Septembre 1948

COMMÉMORATION DES MORTS

C E jour est de ceux où le passé vient à nous, où des visages effacés surgissent et reprennent vie, où les vivants et les morts entrent en conversation après un long silence.

Après avoir invoqué les saints, l'Eglise se souvient des morts.

Cent cinquante ou deux cent mille hommes meurent à chaque tour de cadran. Aux jours d'Auguste, vers le temps de la Nativité, ce pouvait être seulement le dixième de ce chiffre. Mais, malgré les maladies, les calamités, les guerres, l'humanité s'est accrue merveilleusement; et son destin, malgré les apparences, est de croître beaucoup plus encore.

Ce qu'on oublie, ce qui malgré la multitude et l'étendue de nos champs de repos ne tombe pas sous le sens, c'est le nombre des morts. Les morts sont beaucoup plus nombreux que les vivants. Pour deux milliards d'hommes qui respirent, combien ont vécu? combien ont rendu le souffle dans l'ignorance d'un avenir autre que de cendre? et combien dans la paix du Seigneur?

Un homme qui supprime les morts de sa vie n'est pas un homme. Ce serait comme de n'avoir pas d'ascendants, d'être né des pierres du chemin.

Chacun de nous a des millions d'années dans les entrailles. La première vie dont il procède rejoint l'âge des étoiles; et la première conscience qui fut l'antique aïeul a laissé son empreinte ou sa trace en nous. Chaque être

vivant est un chaînon de la chaîne, comme nous appartenons individuellement à la palpitation collective.

Le jour de la Commémoration des morts est le jour solennel de la réversibilité des mérites et du don qu'on en peut faire; c'est le jour du souvenir et de la prière. De même qu'il nous arrive de sentir, au cours des heures lentes, le souffle d'un mort bien aimé par dessus notre épaule, de même ceux qui sont partis attendent notre appel et notre intercession. Ils attendent notre présence et nos fleurs et les feuillages qui les entourent en témoignage et en signe de résurrection et d'immortalité.

La mort et la vie sont complémentaires l'une de l'autre. Elles sont comme le jour et la nuit tandis que tourne le soleil et qu'après l'automne et l'hiver renaît le printemps.

2 Novembre 1948

LA MORT DU SAMOURAI

LE général Tojo, coupable ou non coupable (coupable puisqu'on nous le dit), rien ne nous empêchera d'admirer la grandeur des pa-

roles de Madame Tojo aux journalistes qui interrogeaient cruellement cette femme, cette épouse souffrant depuis trois ans par son mari et pour lui. *«Mon mari, a-t-elle dit, est mort spirituellement le jour de la défaite japonaise. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une question de mort physique. Je suis sûre qu'il désirait être condamné à la peine capitale. Tout ce qu'il peut désirer, les membres de sa famille le désirent aussi. Après tout une personne ne meurt qu'une fois...»* — Quelle est la Romaine, on le demande, quelle est la Romaine qui a mieux parlé? La terre peut tourner de travers et tout peut aller à rebours, il y aura toujours des êtres sensibles pour mettre un beau courage au-dessus de nos misères et la majesté d'une parole comme celle de Madame Tojo au-dessus de tout ce qui s'écrit d'artificiel et de faux. Cette Japonaise blessée a mis en quelques mots toutes les profondeurs et toutes les images de l'amour.

La déclaration de Madame Tojo, digne des plus hautes, est venue dans les dépêches comme un banal fait-divers. Il a fallu la trouver dans les petits caractères d'une page de journal, parmi les moins retentissantes, à côté d'annonces telles que celle-ci: «Chaque femme doit savoir cultiver sa beauté». Oui, mais cette

beauté morale à quoi l'épouse japonaise a donné tant de relief, il faut aussi qu'elle ait sa chance; il faut la dégager de ce qui l'entoure de fugitif et de périssable.

Avec le secours d'une telle sérénité, le réconfort d'une telle vertu, le général Tojo mourra en paix; il dominera jusqu'au regret d'avoir contribué à ce que M. René Grousset appelle avec raison le «suicide du Japon», de ce Japon brouillé avec la Chine et les Etats-Unis et l'Angleterre ensemble.

Mais qui jettera encore la pierre à des pays surpeuplés qui, à côté d'espaces vides immenses, luttent pour le pain quotidien et pour le grand air sur un territoire étroit et infertile? Pour les nations comme pour les hommes, il y a un état de nécessité qu'on ne peut plus ignorer.

Après tout, c'est pour son peuple que Madame Tojo a parlé et c'est pour son peuple que Tojo mourra.

20 Novembre 1948

RETOUR

QUAND on rentre chez soi après un voyage de quelque durée, c'est comme si l'on regroupait d'un coup les amours de son cœur dispersé.

L'esprit retrouve son élément avec les lieux et les visages familiers, et le corps s'installe après des hésitations dans les vieilles habitudes. Sans doute, les distances ne sont plus rien; et quelques heures de vol nocturne, dans le sommeil, suffisent pour nous ramener des capitales lointaines; mais de s'en aller pour un temps à deux mille lieues de sa demeure, après avoir vu fuir derrière soi le relief, les rivages de son pays, c'est encore un ébranlement.

Nous atteignons dans le voyage vécu la rapidité des voyages du rêve. Mais l'homme reste pareil à lui-même. Il se déracine comme un arbre qu'on transporte d'un bond avec tout son feuillage.

Nos destinées s'élargissent ainsi à la mesure du monde. Le temps gagné, s'il est ôté aux longues rêveries des diligences de jadis et des paquebots filant douze nœuds sur les mers tranquilles, le temps gagné est pris

par une activité frémissante. L'homme en plein vol ne peut plus s'arrêter où il veut, mais seulement aux escales possibles où l'oiseau mécanique peut descendre et se reposer et boire.

Nous avons plus que personne le goût des voyages et la curiosité du monde; mais nous savons aussi la douceur des haltes et des retours; et nous pratiquons la sagesse qui fait du foyer où l'on vit la seule demeure où l'on peut attendre la «fin du voyage» sans blessures trop vives, sans trop s'arracher à ce qu'on aime.

«Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage...».

19 Décembre 1948

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT
5712 S. UNIVERSITY AVE.
CHICAGO, ILL. 60637

Dear Sir:
I have the pleasure to inform you that your application for admission to the Ph.D. program in Physics has been accepted. You will receive a letter from the Registrar regarding the details of your admission and the requirements for the program.

Sincerely,
[Signature]

Director of Admissions

T A B L E

	Pages
POÈME OCCASIONNEL EN GUISE	
D'INTRODUCTION	7
<i>Le sort des rois</i>	9
<i>Une commémoration</i>	11
<i>Châteaux en Angleterre</i>	13
<i>Le Parfum de Rome</i>	16
<i>Propos perdus</i>	19
<i>L'appel au travail de M. Léon Blum.</i>	21
<i>La fin des demi-dieux</i>	23
<i>Un rêveur crédule</i>	26
<i>Tragédie asiatique de l'Europe</i>	28
<i>Avant l'élection du Président de la République</i> <i>française</i>	30
<i>Le choix de l'Occident</i>	32
<i>La position du Saint-Siège.</i>	35
<i>Le désordre qu'on ne voit pas.</i>	37
<i>Propos perdus II</i>	39
<i>Les traités dits de « paix »</i>	41
<i>A l'âge de Mathusalem</i>	44
<i>Carnaval</i>	46
<i>Qu'il faut se souvenir...</i>	47
<i>La route des Indes</i>	49
<i>Espace vital</i>	51
<i>Les maux de ce temps</i>	53
<i>Nationalisations.</i>	56

<i>La fin de la Prusse</i>	59
<i>La politique générale de l'Angleterre</i>	61
<i>S. F. I. O.</i>	63
<i>Trente ans après</i>	65
<i>Selon les prophètes</i>	68
<i>Monarchie et démocratie</i>	70
<i>La vérité qui sauve</i>	72
<i>Résurrection</i>	74
<i>A propos des discours du général de Gaulle</i>	76
<i>A propos de deux discours</i>	79
<i>La contradiction qui tue</i>	82
<i>L'Amérique en Orient</i>	84
<i>Totalitarisme et démocratie</i>	86
<i>La guerre de Troie n'aura pas lieu</i>	89
<i>Le retour de Moscou</i>	91
<i>Le Japon vaincu</i>	93
<i>Des bâtisseurs de cathédrales aux primes à la production</i>	96
<i>Le langage du civisme</i>	99
<i>L'intelligence et le cœur en défaut</i>	101
<i>Les grèves en France</i>	103
<i>Parlez-moi d'amour</i>	105
<i>Propos perdus III</i>	107
<i>Entre le Vatican et l'Égypte</i>	108
<i>Liberté chérie</i>	110
<i>Méditation du matin</i>	112

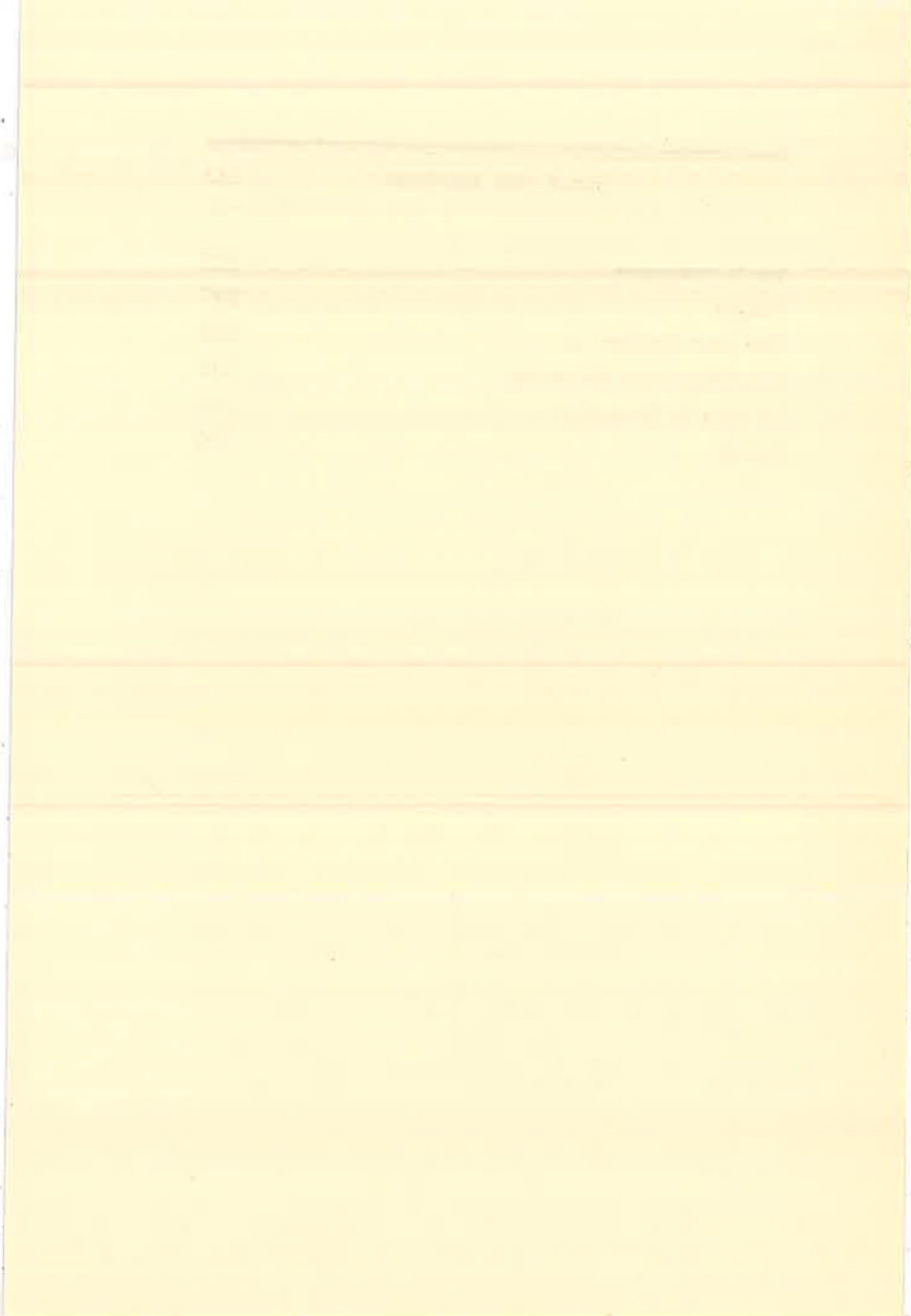
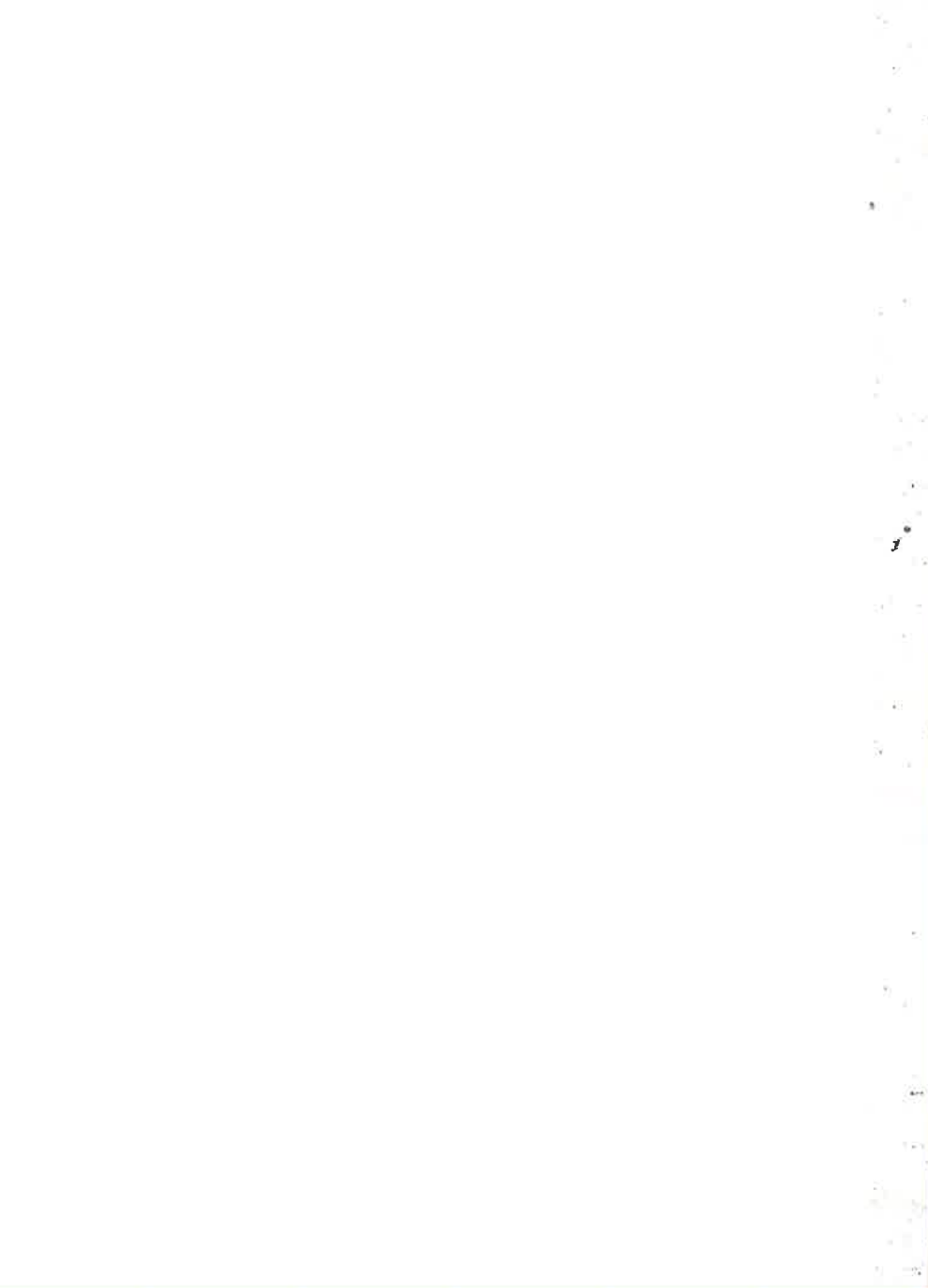
<i>En Grèce</i>	114
<i>Prose indonésienne</i>	116
<i>A propos d'une médaille et d'une espérance</i>	118
<i>Le discours de M. Attlee</i>	120
<i>La marche gigantesque du monde...</i>	123
<i>Par dessus la Manche</i>	125
<i>La rançon de la victoire</i>	127
<i>L'explication classique</i>	129
<i>Bucolique</i>	131
<i>Réveil du Comintern</i>	133
<i>Rentrée et programmes scolaires</i>	135
<i>En marge d'un conte de fées</i>	137
<i>Poings tendus et cœurs qui se ferment</i>	139
<i>Les jours que nous vivons...</i>	141
<i>La leçon de Sir Stafford Cripps</i>	143
<i>Les discours et les faits.</i>	145
<i>Le monde en folie</i>	147
<i>Inconvénient des confidences</i>	150
<i>Pour un mariage royal</i>	152
<i>De l'Allemagne</i>	154
<i>Recherche du bonheur</i>	156
<i>Prière pour Noël</i>	158
<i>Projets pour l'an nouveau</i>	160
<i>La leçon de Gandhi.</i>	162
<i>Victoire de l'esprit</i>	164
<i>Doctrines et politiques</i>	166

<i>Destinée de Gandhi</i>	168
<i>Neiges</i>	170
<i>Voix du destin</i>	172
<i>Beautés de l'épuration</i>	174
<i>La violence et la foi</i>	177
<i>Défense de la spiritualité</i>	180
<i>Directives et leçons</i>	182
<i>Une fin poignante</i>	184
<i>Printemps</i>	186
<i>Le bon juge</i>	188
<i>L'amour et la mort</i>	190
<i>Alleluia</i>	192
<i>Recherche du bonheur II</i>	195
<i>Le jardin sous la pluie</i>	197
<i>D'une politique à l'échelle du monde</i>	199
<i>Pour un ami qui n'est plus</i>	202
<i>Sur quelques brins de lavande</i>	204
<i>Pour que la vie ait un sens</i>	206
<i>Pour que la politique s'élève</i>	208
<i>Le jeûne et la joie</i>	210
<i>Sur la liberté</i>	212
<i>Propos sur le travail</i>	215
<i>Art poétique pour les hommes d'affaires</i>	217
<i>Musique</i>	219
<i>Campagne</i>	221
<i>Situation de la France</i>	223

TABLE DES MATIÈRES

243

<i>Sur la montagne</i>	225
<i>Images</i>	227
<i>Une peur légitime</i>	229
<i>Commémoration des morts</i>	231
<i>La mort du Samourai</i>	233
<i>Retour</i>	236



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
MILLE CINQ CENTS EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN BOUFFANT DU MARAIS

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE CATHOLIQUE
A BEYROUTH LE VINGT-
QUATRE JANVIER MIL NEUF
CENT CINQUANTE DEUX

